

1567. reur secrète et de sombres soupçons vinrent la saisir, et se répandirent dans le palais. Elle fit entrer les nobles dans son appartement, et leur dit, avec des exclamations de douleur, qu'elle aimeroit mieux perdre son royaume et sa vie, que de suspendre la vengeance qu'elle devoit à son mari; leur ordonna de rechercher avec soin les auteurs de cet attentat, faisant vœu à la justice que la punition du coupable étonneroit les âges futurs (*a*). Au lieu de l'espoir qu'elle avoit conçu d'une vie plus paisible, des desseins qu'elle avoit formés pour son bonheur et celui de Henri, plongée tout à coup dans la plus cruelle incertitude, livrée aux impressions de terreur qui devoient l'agiter, elle n'avoit en elle et autour d'elle rien que de sombre et de terrible (*b*).

---

paisiblement jusqu'à midi. Il le dit également dans l'*Histoire d'Ecosse*. (*liv. XVIII*, *p.* 100.) Mais les autres ennemis de la reine n'auroient pas manqué de rapporter cette circonstance, comme très-extraordinaire, comme l'une des plus fortes présomptions contre Marie Stuart, et comme un fait que les auteuts qui ont écrit en sa faveur, auroient eu de la peine à expliquer. Selon toute apparence, cela n'est pas vrai, puisque le seul Buchanan en a parlé.

(*a*) Ce sont les termes de sa lettre à l'archevêque de Glascow.

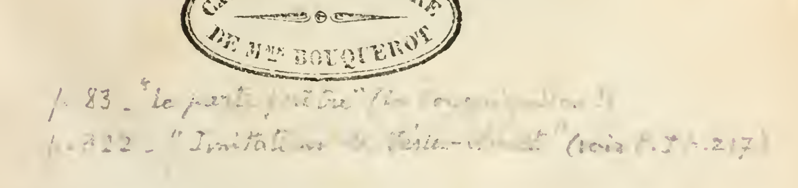
(*b*) Gilbert Stuart, *p.* 204.

LA NOBLESSE DE PROVINCE.

BERTRAND DE KERGOËT.

II.

DEUXIÈME ÉDITION.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR DÉJA PUBLIÉS

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN :

Gérard de Stolberg, 2 vol.
Madame la Duchesse, 2 vol.
Mademoiselle de Verdun, 2 vol.

LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ :

Cécile de Vareil, 2 vol.

LA NOBLESSE DE PROVINCE :

Arthur d'Aizac, 2 vol.
Bertrand de Kergoët, 2 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

LA NOBLESSE DE PROVINCE.

BERTRAND DE KERGOËT,

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL CASTEL,

Auteur du Faubourg Saint-Germain,

du Faubourg Saint-Honoré et de la Noblesse de Province.

TOME SECOND.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS, N° 9.

MDCCCXLI.

GAIN D'UN PROCÈS.

Le meilleur procès ne vaut rien.
Proverbe populaire.



BERTRAND DE KERGOËT.

XIV.

Une partie de l'été se passa pour moi en visites presque continuelles à Rosdeuk; cependant notre procès contre Trigaut touchait à son terme, le jugement définitif approchait, et toutes les chances de gain se montraient en notre faveur. Je voyais venir avec tristesse la fin de cette cause de mon séjour à Brest, et je mettais à profit pour mon amour le peu de temps qui me restait avant de

retourner à Kergoët. Dans une de nos conversations, j'avais interrogé Marguerite sur mon prétendu rival, M. Ranci; j'avais sondé son cœur avec inquiétude : je craignais non pas qu'il pût produire aucun effet sur Marguerite, mais les projets d'union que madame de Rosdeuk avait pu former entre lui et sa nièce. Marguerite me répondit avec une entière franchise et ne me dissimula point qu'elle eût craint, elle aussi, plusieurs fois, que sa tante ne songeât à conclure un mariage entre eux.

—Avant de vous avoir vu, Bertrand, me dit-elle un jour en rougissant beaucoup, je n'aimais pas M. Ranci, mais je cherchais à m'habituer à l'idée de l'avoir pour mari, dans un avenir plus ou moins éloigné, car je suis une pauvre orpheline, sans autres parents que ma vieille tante, sans appui, sans amis; et quand ma tante sera morte, je n'aurai pas un asile qui me soit ouvert; mais depuis que vous êtes venu à Rosdeuk........ et Marguerite s'arrêta toute tremblante.

— Eh bien ! demandai-je, depuis que je suis venu à Rosdeuk?

— Depuis que vous êtes venu à Rosdeuk, Bertrand, ajouta-t-elle en s'appuyant sur mon bras et en baissant la tête, de manière à me cacher entièrement sa figure, je n'ose plus penser à cette union, j'ai peur de sonder les volontés de ma tante.

— Oh! Marguerite! m'écriai-je alors, soyez sans inquiétude, mon amie, ce mariage ne s'accomplira point, rien ne pourra nous séparer en ce monde; vous serez ma femme, Kergoët deviendra votre asile, mon père sera votre père, avant quinze jours je retournerai vers lui; je lui dirai comment nous nous aimons, puis je reviendrai près de votre tante, et j'espère qu'alors je la déciderai à me confier votre bonheur; croyez-vous qu'elle s'oppose à notre mariage?

—Non..... non....... je ne le crois pas, murmura Marguerite, car depuis que nous vous connaissons, elle me parle moins souvent de M. Ranci, et je pense que vous pouvez attribuer l'accueil qu'elle vous fait aux espérances que votre assiduité à venir à Rosdeuk lui permet de concevoir pour

moi; mais votre père, Bertrand....., votre père..... et Marguerite soupira profondément, je ne saurais vous dire toutes les craintes que j'éprouve en songeant à son caractère, à ses antipathies.... Voudra-t-il pour fille, d'une pauvre enfant que tous ses antécédents lui représenteront comme une ennemie? voudra-t-il allier son nom à un nom obscur? Pardonnez-moi, Bertrand, mes funestes pressentiments; pardonnez-moi mes terreurs....... je n'ose sans trembler songer à l'aveu que vous lui ferez de notre attachement mutuel.

Je cherchai, comme tu peux le concevoir, mon cher Théodore, à la rassurer; je lui parlai de la tendresse que mon père me témoignait, de son désir de me voir marié et fixé près de lui à Kergoët, et je prenais, en lui parlant ainsi, une grande assurance en mes propres paroles, je m'étourdissais sur les difficultés que présentait l'accomplissement de mes désirs, en m'efforçant de croire, par l'affermissement de ma volonté, à sa puissance.

M. Ranci revint enfin de son voyage; il me trouva installé à Rosdeuk, et plus avant qu'à son départ

dans l'intimité de ses habitants ; il en conçut une jalousie qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler et qui le porta à épier les conversations que je trouvais moyen d'avoir avec Marguerite, à nous suivre dans nos promenades, à scruter nos regards, nos moindres signes, et jusqu'à l'expression de nos visages, quand nous nous trouvions en présence de madame de Rosdeuk. Ce persévérant examen lui apprit que Marguerite et moi nous nous étions entendus pendant son absence, et que nos cœurs étaient d'accord ; il en fut profondément ulcéré et me prit dans une haine dont il se promit bien de me faire supporter tout le poids. Il aurait voulu connaître les moindres détails de mon séjour à Rosdeuk, et pour y parvenir, il mettait en œuvre toutes les finesses de conversation que son habileté provinciale pouvait lui suggérer.

Madame de Rosdeuk lui raconta notre excursion et comment nous nous étions égarés ; elle lui dit chacune de nos promenades ; enfin il sut par elle tout ce qu'il lui importait de savoir et qu'elle put lui dire. Quand nous étions retirés le soir dans nos chambres, il veillait fort avant dans la

nuit, espérant surprendre quelque communication secrète entre Marguerite et moi; mais nous étions sur nos gardes, et nos conversations silencieuses de fenêtre à fenêtre avaient cessé depuis son arrivée.

J'éprouvai un violent dépit quand il me fallut retourner à Brest pour le jugement de mon procès, et laisser M. Ranci à Rosdeuk, avec Marguerite et sa tante. Marguerite elle-même en eut comme une sorte d'effroi, et elle m'écrivit la veille de mon départ ce petit billet qu'elle trouva moyen de me remettre au moment où nous nous séparions.

Bertrand chercha dans quelques papiers placés près de lui sur la table, et quand il eut trouvé une lettre froissée et portant encore la marque de plis nombreux, il lut ce qui suit :

« Vous allez nous quitter, mon ami, le juge-
» ment de votre procès vous appelle à Brest et
» vous me laissez bien triste et bien inquiète;
» M. R. me poursuit de son regard et de phrases
» ambiguës; depuis quelques jours il nous a de-

» vinés, il vous hait, et pendant votre absence il
» fera tous ses efforts, je n'en doute pas, pour
» vous nuire dans l'esprit de ma tante; cela me
» chagrine, mais vous ne pouvez douter de mon
» cœur, Bertrand, et vous devez savoir aussi que
» je combattrai par toute mon influence l'influence
» que M. R. voudrait prendre sur ma tante dans le
» dessein de nous nuire. Seulement je vous le dis,
» tout me fait peur en votre absence; vous le savez,
» mon ami, vous êtes ma force, mon appui, ma
» joie, ma consolation, vous êtes toute mon es-
» pérance d'avenir; revenez donc le plus tôt que
» cela vous sera possible, mon cher Bertrand,
» mais cependant ne négligez pas vos affaires;
» revenez nous dire que votre procès est gagné, et
» que toutes les chicanes de M. Trigaut n'ont
» abouti à rien qui pût vous être désavantageux.
» Je souhaite et je crains la fin de ce procès, car
» son jugement définitif doit mettre un terme à
» votre séjour à Brest et par conséquent à vos
» visites à Rosdeuk.

» Adieu, mon ami; soyez sans crainte; mon
» cœur est tout à vous, et je supporterai l'ennui

» que me causeront votre départ et les assiduités
» de notre ennemi, en songeant que vous m'aimez
» autant que je vous aime.

» Marguerite. »

Cette lettre était la première que je recevais de Marguerite; je la pris avec de véritables transports; je la lus vingt fois avec une émotion toujours nouvelle, et vingt fois je la trouvai plus charmante. Jamais Marguerite ne m'avait aussi bien dit qu'elle m'aimait; jamais son amour ne s'était plus naïvement montré ni avec plus de vérité. O mon cher ami! la première lettre que l'on reçoit de la femme que l'on aime apporte quelque chose de plus enivrant que son aveu d'amour même; elle nous témoigne encore plus, si cela est possible, de sa parfaite confiance en nous, de sa croyance en notre sincérité, en notre affection; car cette lettre nous dit: « Tu
» vois bien que je m'abandonne à toi, à ta géné-
» rosité, à ton honneur; si tu voulais me perdre,
» tu le pourrais, je t'en donne les moyens, et je
» suis heureuse de placer en tes mains une arme

» contre moi, pour te montrer combien je suis en
» ta dépendance.

La première lettre que l'on reçoit d'une femme aimée, Théodore, vous procure une délicieuse ivresse, que nulle autre félicité ne vous fera jamais connaître; on la tient entre ses mains sans oser l'ouvrir, et quoique l'on sache de qui elle vient, on doute encore; on interroge l'écriture de sa suscription; on se repaît voluptueusement de l'émotion que sa vue, que son toucher, que sa possession font naître en vous. Puis, on l'ouvre enfin, on la lit sans la bien comprendre; on la recommence; on en prononce chaque mot avec une palpitation de cœur qui vous laisse à peine la faculté de respirer; enfin, on en saisit le sens, on en devine les charmes cachés, les intentions voilées, et l'on pleure de joie et d'amour.

Ainsi se passa toute ma nuit; ainsi s'écoulèrent de longues et belles heures dont l'ivresse ne doit plus se renouveler. Quand le jour commença à paraître, je répondis à Marguerite, pour l'engager à prendre courage, et pour lui protester de la

passion qu'elle me faisait connaître. Écrivez-moi pendant mon absence, lui disais-je, et si vous voulez que je ne sois pas trop malheureux, racontez-moi tout ce qui se passera à Rosdeuk. Il vous est facile de mettre vos lettres à la poste; car le bureau n'est qu'à un petit quart de lieue de Rosdeuk, et le matin de bonne heure, en vous promenant seule, vous pouvez aller jusqu'à la maison de poste.

Je trouvai le moyen de glisser cette lettre dans sa main, comme nous sortions de déjeuner, quelques minutes avant mon départ; elle me remercia par un regard, et je quittai Rosdeuk, emportant sa chère lettre, le cœur content et satisfait, et la relisant pendant tout mon voyage.

Le lendemain de mon arrivée à Brest fut le jour où se prononça le jugement entre Trigaut et mon père; il fut tout à fait en notre faveur, et la validité de nos droits fut solidement établie par les longs *considérant* qui le précédèrent; notre adverse partie fut condamnée à tous les frais, et sa haine contre nous s'augmenta de cette défaite qu'elle

aurait dû cependant prévoir et qu'elle avait prévue. Les journaux libéraux cherchèrent à ameuter le peuple contre nous, et crièrent, à la faveur; leurs coryphées des cafés de la ville déclamèrent contre les exactions de la noblesse, et ce qui n'était qu'un acte de justice fut transformé par eux en un retour vers un favoritisme aristocratique dont on devait, disaient-ils, tout craindre.

L'esprit de prétendu libéralisme faisait alors d'effrayants progrès dans les villes et dans les gros bourgs de notre province. Les actes les plus simples et les plus ordinaires de l'administration passaient pour d'abominables exactions, et il s'organisa une résistance, ou plutôt une opposition révolutionnaire à laquelle nos gouvernants n'apportaient pas une attention et une surveillance assez actives. Avec une fausse apparence de respect pour la royauté, les malveillants sapaient journellement son pouvoir et ce peu de prestige dont elle était encore environnée, en organisant hostilement les masses contre elle, en déversant le mépris et l'insulte contre ses ministres et les lois rendues par les Chambres dans l'exercice de leurs

prérogatives constitutionnelles ; tout administrateur, par le fait seul de sa qualité, devenait un ennemi de la chose publique, tandis que tout conspirateur était transformé, pour peu que ses projets de conspiration fussent surveillés et découverts, en héros, en martyr, en grand citoyen que la patrie devait adopter.

La royauté périssait peu à peu, mon cher Théodore; elle s'en allait par lambeaux comme un vieux drapeau usé, et tous ceux qui étaient convaincus de lui être attachés se voyaient exposés aux mêmes hostilités qu'elle avait à supporter.

En sortant du tribunal, je fus accueilli par les huées et les injures de la populace; le nom d'aristocrate me fut prodigué, comme aux jours de la révolution, par des hommes qui ignoraient la valeur même de ce mot, et l'on m'accompagna jusqu'à mon hôtel, en m'accusant de voler le bien des pauvres, de dérober le pain du paysan ; je sus que Trigaut avait ameuté toute cette canaille, et je ne fus nullement ému de ses cris ni de ses injures; mais j'augurai mal de l'avenir de mon pays,

en songeant avec quelle facilité il était possible de dénaturer les choses les plus simples, et de prêter les couleurs de la plus odieuse injustice à l'acte de la plus simple justice.

J'écrivis à l'instant même à mon père et à l'abbé Merik, pour leur raconter ce qui s'était passé et leur faire part du gain de notre procès, puis je leur parlai de mon retour, comme devant être très-prochain, et je me disposai à quitter Brest le lendemain matin, pour porter à Rosdeuk la nouvelle du gain de notre cause. Il me fallut ensuite faire quelques visites à nos avocats, à notre avoué et aux juges du tribunal, de telle sorte que mon temps se trouva entièrement occupé pendant la plus grande partie de la soirée.

—Mon cher monsieur, me dit mon vieil avoué, vous avez gagné votre procès, c'est fort bien; mais vous avez maintenant un ennemi acharné dans la personne de M. Trigaut du Finistère; croyez bien qu'il cherchera tous les moyens possibles de vous prouver sa haine; ne vous endormez donc pas dans une aveugle confiance, sur-

veillez-le, d'autant plus qu'il a trouvé le moyen de faire de sa cause celle de tous les libéraux du pays. Ce n'est plus un ennemi isolé que vous avez à craindre, mais mille ennemis. Les journaux révolutionnaires ne vous laisseront plus un jour de répit; ils vont faire de votre nom une sorte d'épouvantail dont ils effrayeront les imbéciles; à la qualification de chouan qu'ils vous donnent déjà, ils joindront bientôt celle de congréganiste et de jésuite; veillez donc et tenez-vous pour averti que la guerre ne fait que commencer entre le parti Trigaut et vous. Malheureusement les royalistes, ajouta-t-il avec l'expression d'un profond chagrin, n'ont jamais su réunir leurs intérêts, s'entendre entre eux, se soutenir et se défendre mutuellement contre leurs ennemis; le parti royaliste est un parti où chacun se tient isolé, ne reconnaissant pas de chefs, pour ne pas se reconnaître soldat, et c'est toujours ainsi qu'il a été vaincu. Il vous faut, monsieur de Kergoët, ne compter que sur vous seul, dans la lutte qui s'engage, et puis un peu sur moi, reprit-il en me reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet, si je puis vous être utile à quelque chose.

Je remerciai cet honnête homme et de ses bons avis et de ses offres de service; je serrai affectueusement sa main qu'il me tendit, et je revins vers ma demeure, où l'on me remit une lettre de Marguerite; cette lettre était arrivée dans la soirée, et avait été écrite le matin même. Je montai précipitamment à ma chambre, où je m'enfermai pour lire, sans être troublé par aucun importun, ce que me mandait ma chère maîtresse. Voici cette lettre, et je vais te la faire connaître, mon ami, pour t'initier aux plus secrètes pensées de la femme que j'ai aimée et que j'aime encore du seul amour que mon cœur ait jamais éprouvé.

« Que faites-vous, mon ami? que devenez-
» vous? votre procès est-il enfin jugé? Je suis depuis
» votre départ tellement agitée, distraite, et en
» même temps préoccupée par toutes sortes d'in-
» quiétudes, que ma tante me demande à chaque
» instant si je ne suis pas malade. J'ai votre lettre
» que je porte toujours avec moi, que je relis à
» chaque instant, pour y puiser des espérances
» dont j'ai grand besoin, et pour m'aider à sup-

» porter mon existence présente, si pleine de
» trouble et d'ennui.

» Pardon, pardon, Bertrand, si je vous occupe
» continuellement de mes terreurs et de mes
» inquiétudes ; vous allez me trouver bien ingrate
» envers vous, qui m'aimez si véritablement, et
» dont l'amour est tout à la fois si bon et si doux.
» Pardon encore, car mon âme ne devrait être
» remplie que de reconnaissance et de tendresse,
» car je devrais me confier en vos espérances, et
» espérer tout ce que vous espérez ; ne m'en veuil-
» lez pas si je suis autrement, je vous aime bien
» véritablement et bien saintement du fond de
» mon cœur. Le bonheur est une chose si nou-
» velle pour moi, que j'ai peine à y croire, que
» je ne me fie à ses promesses de durée qu'en
» tremblant. Je n'ai jamais aimé que vous, Ber-
» trand, je n'aimerai jamais que vous ; et je vous
» le dis dans toute la naïveté de mon âme, s'il
» fallait renoncer à l'espoir que vous m'avez fait
» entrevoir d'être un jour votre femme, je serais
» bien malheureuse. Cependant, comment pour-
» rais-je me persuader que votre père voudra

» m'accueillir et me nommer sa fille?.... O mon
» Dieu! quand je me laisse aller à scruter toutes
» les choses de notre avenir, je deviens triste,
» ma tête se brouille, et je doute de tout. Ne me
» reprochez pas mon scepticisme, Bertrand; je le
» combats de toutes mes forces, je le repousse,
» et je vous demande de m'ordonner ce que vous
» désirez que je croie, que je pense et que j'es-
» père.

» Vous voulez absolument, mon ami, que je
» vous raconte l'emploi de nos journées; il est
» à peu près le même que pendant votre séjour
» parmi nous, cependant avec cette différence que
» je passe une grande partie de mes heures enfer-
» mée dans ma chambre, occupée à relire votre
» bonne lettre, ou à travailler en rêvant de tout
» ce qui nous intéresse, pour éviter les assiduités
» de M. Ranci, qui sont vraiment devenues em-
» barrassantes depuis votre départ. Hier il vou-
» lait me faire chanter avec lui je ne sais plus
» quel ennuyeux duo; mais comme vous n'ai-
» mez pa que nous fassions de la musique en-
» semble, j'ai prétexté un mal de gorge qui m'a

» délivrée de ses instances et de celles de ma tante.
» Je suis également redevable à ce mal de gorge
» d'avoir pu quitter le salon de fort bonne heure.
» M. Ranci n'a pas été dupe de mon stratagème;
» je crois qu'il vous en veut beaucoup de mon in-
» différence pour lui. Il a fort longuement entre-
» tenu ma tante aujourd'hui, et d'après quelques
» lambeaux de conversation que j'ai pu saisir au
» passage, s'il n'était pas précisément, nominale-
» ment, question de vous dans cette conversation,
» du moins était-elle tournée de telle sorte qu'elle
» vous était indirectement hostile. Vous pouvez
» penser si mon aversion pour lui en a redoublé,
» surtout quand, après avoir causé seule avec ma
» tante, elle m'eut dit : « Il paraît que les Kergoët
» sont fort pauvres, et que la perte de leur procès
» leur porterait un grand préjudice. »

» Gagnez donc votre procès, mon bien cher
» ami, et revenez vite nous porter cette bonne
» nouvelle; revenez surtout pour me communi-
» quer votre courage, et pour déjouer les machi-
» nations de M. Ranci. C'est un homme méchant
» et qui nous causera toutes les peines du monde,

» si nous ne savons pas nous préserver de ses mau-
» vais vouloirs ; ma tante est faible, elle change
» d'idées et de volontés suivant les gens qui l'en-
» tourent, et le dernier qui parle a toujours raison
» avec elle ; pour tous ces motifs et pour bien
» d'autres encore, que vous devinerez sans peine,
» revenez vite. Adieu, je vous quitte forcément ;
» les quatre pages de mon papier sont pleines, et
» il faut que ma lettre parte aujourd'hui ; je vais
» la porter à la poste. Adieu, adieu, je vous aime
» vraiment et de toute mon âme.

» MARGUERITE. »

Après avoir reçu cette lettre, j'eus encore plus d'impatience de revenir vers Rosdeuk ; j'employai donc le reste de ma soirée et une partie de ma nuit à régler mes affaires, à tout préparer pour mon départ définitif de Brest, car j'étais résolu à parler sans délai à mon père, à le faire se prononcer sur mes espérances de bonheur d'une manière décisive. Le lendemain je partis presque au lever du soleil pour éviter la grande chaleur, car nous étions aux jours les plus

chauds de l'été; puis je voulais arriver à l'heure du déjeuner, et tâcher de surprendre Marguerite avant que ni M. Ranci, ni madame de Rosdeuk, fussent sortis de leurs chambres. Tout me fut favorable pendant cette matinée; tous les présages heureux semblèrent me convier aux plus douces espérances; mon cœur était ouvert aux plus enivrantes voluptés.

Ainsi que je l'avais prévu, j'arrivai à Rosdeuk à sept heures : M. Ranci dormait encore, et madame de Rosdeuk se livrait à ses lectures favorites. A quelques pas de l'habitation je rencontrai Marguerite, qui sortait pour porter une nouvelle lettre à la poste ; je la suivis quelque temps sans me montrer, elle ne m'avait point aperçu à travers un buisson épais qui nous séparait. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'un cri de surprise n'attirât l'attention de personne, je me présentai subitement devant elle, et je l'entourai de mes bras. La pauvre fille poussa un cri et fut prise d'un tremblement nerveux qui me fit regretter mon enfantillage; enfin elle se remit peu à peu, et se dégageant de mon étreinte, elle passa son bras sous le

mien et me gronda de la peur que je lui avais faite.

— Vous alliez à la poste, Marguerite ? lui dis-je; vous devez donc avoir une lettre à me remettre.

— Avant de parler d'autre chose, dites-moi, mon ami, me répondit-elle, avez-vous gagné votre procès ?

Je lui racontai la décision des juges, les rumeurs de la ville à cette occasion, mes visites à mes gens d'affaires, enfin l'emploi de tout mon temps depuis que je l'avais quittée; elle ne me permit d'omettre aucune circonstance, aucun détail, puis elle se réjouit du gain de notre procès, elle forma mille charmants projets pour fêter cet heureux jour, et moi je regardais avec délices les élans de ce bonheur pur, et j'étais plein de joie de trouver Marguerite dans de telles dispositions.

Quand elle me permit de parler autrement que pour répondre à ses questions, je lui demandai de

nouveau la lettre qu'elle portait à la poste quand je l'avais surprise.

— Et qui vous dit, répondit-elle en souriant, que je portais à la poste une lettre pour vous ?

— Qui me le dit, Marguerite ? votre promenade matinale, sa direction, et jusqu'à ce sourire que je vois errer sur vos lèvres. Vous m'avez écrit de nouveau, vous portez une lettre qui m'est destinée ; remettez-la-moi, Marguerite, ne prolongez pas mon attente.

— Eh bien ! oui, je portais à la poste une lettre pour vous, Bertrand, reprit Marguerite ; mais puisque je vous vois, puisque je vous parle, je n'ai pas besoin de vous la remettre.

Je m'élevai avec force contre une pareille prétention ; je réclamai cette lettre qui était ma propriété, ma joie ; je la demandai avec instance, je priai, je suppliai, enfin j'obtins qu'elle me serait remise. Marguerite la prit dans le corsage de sa robe, et lorsqu'elle l'eut confiée à mes mains, je la portai à mes lèvres, où je la tins aussi long-

temps que le papier conserva la douce chaleur que lui avait communiquée le contact de la poitrine de Marguerite.

Je voulus lire à l'instant même cette lettre tant disputée; Marguerite porta vivement une de ses mains sur ma main, qui s'apprêtait à décacheter le frêle papier tout rempli de son écriture, et elle me dit, avec un trouble et un embarras délicieux :

— Pas maintenant..... pas encore, mon ami; attendez d'être seul, et puisque nous sommes ensemble, et que l'on ne se doute pas à Rosdeuk de votre arrivée, profitons de la liberté qui nous est départie pour causer de tout ce qui nous intéresse.

Je fis remarquer à Marguerite qu'il était à peine huit heures, que l'on ne déjeunait chez sa tante qu'à dix heures, et qu'ayant par conséquent deux heures à nous, j'avais le temps de lire sa lettre et de parler ensuite de tout ce dont il nous plairait de nous entretenir. Marguerite insista; mais plus grande était son insistance, plus grand aussi était mon désir de lire sa lettre.

Depuis quelques minutes nous marchions à l'ombre de gros arbres dont les branches, se réunissant au-dessus de nos têtes, formaient comme un berceau naturel qui nous mettait à l'abri des ardeurs du soleil, et nous enveloppait d'un demi-jour, d'une sorte de clair-obscur dont les teintes chaudes et vaporeuses nous causaient à tous deux un trouble et une agitation pleins de charme. Nous ne parlions plus qu'à voix basse et par phrases entrecoupées. Je sentais le bras de Marguerite s'appuyer plus mollement sur le mien. A quelques pas de nous, dans la prairie, j'aperçus une place couverte d'un gazon épais et presque entièrement dérobée à tous les regards par des touffes de hautes plantes à fleurs, et par les entrelacements d'un buisson couvert de roses sauvages; je me dirigeai de ce côté, et quand nous y fûmes parvenus, nous nous y assîmes en silence près l'un de l'autre.

Je tenais toujours entre mes mains la lettre de Marguerite; le cachet en avait été brisé pendant nos débats; j'apercevais à travers la finesse du papier l'écriture élégamment inclinée qui le

couvrait entièrement. Marguerite ne s'opposait plus à ce que je rompisse les derniers obstacles qui m'empêchaient encore de me livrer à mon curieux désir, de prendre connaissance de ce qu'elle m'avait écrit; mais je voulais plus qu'un consentement tacite de sa part, je voulais une permission positive, je voulais que ses lèvres murmurassent à mon oreille un acquiescement dont toute son attitude ne me rendait plus douteux.

— Marguerite, lui dis-je en passant mon bras autour de sa charmante taille et en la rapprochant de moi, me défendez-vous encore de lire votre lettre?

La pauvre enfant, émue et respirant à peine, demeura quelque temps sans me répondre; puis enfin, d'une voix éteinte, elle donna son consentement, et je sentis tout son corps frissonner sous l'étreinte d'amour dont je l'enlaçai.

Je me recueillis au moment de goûter une des plus pures joies de ma vie; du fond de mon

cœur, je remerciai Dieu du bonheur qu'il m'envoyait, et j'ouvris enfin le papier que Marguerite avait couvert des lignes nombreuses et serrées de son écriture.

Le voici, Théodore; sa vue me rappelle des jours que vainement je voudrais retrouver, des émotions qu'aucune autre douce émotion n'est venue remplacer.

PREUVES D'AMOUR.

Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords?

A. DE LAMARTINE.

XV.

— Tu as sous les yeux, mon cher Théodore, cette lettre de Marguerite, et tu peux voir pourquoi elle avait apporté tant de résistance à mon désir de la lire en sa présence. Cet amour qu'elle savait si bien exprimer en m'écrivant, elle n'osait me le témoigner aussi complet, aussi puissant, quand je me trouvais près d'elle; elle éprouvait une honte pudique à confier à mon oreille

les mots délicieux que sa plume traçait sur le papier; elle avait comme un vague instinct du danger que pouvaient faire naître pour la pureté de notre affection les tendres confidences de son cœur aimant; moi-même je sentais ma raison s'égarer en lisant ce qu'elle n'aurait pas osé me dire, en m'enivrant de cet amour que chaque ligne me laissait découvrir plus grand, plus vif et plus dévoué. Quand je fus arrivé à cette phrase qui me disait avec tant d'abandon l'empire que j'exerçais sur l'âme, sur la volonté, sur toutes les facultés de Marguerite :

« Écoute-moi, mon bien-aimé, et prends pitié
» de la faiblesse de ton amie; écoute-moi, et
» n'abuse jamais de l'aveu que je vais te faire. Je
» sens que ton amour est ma vie, que tu peux
» me rendre la plus heureuse ou la plus malheu-
» reuse de toutes les créatures, que je suis à toi,
» que je t'appartiens, que je n'ai d'autres volon-
» tés que les tiennes, que je serai ce que tu vou-
» dras que je sois, vertueuse et respectée, si tu
» m'aimes d'un amour pur et semblable au mien,

» coupable et méprisée, si tu veux me faire cou-
» pable. »

J'éprouvai une grande pitié et un amour non moins grand pour tant d'abnégation et de tendresse; je suspendis ma lecture, et des larmes d'admiration et de respect s'échappèrent de mes yeux; puis après un repos de quelques secondes, je continuai ma lecture :

« Mais non, mon ami, tu seras bon, tu auras
» pitié de ta pauvre Marguerite, tu ne voudras
» point la faire descendre dans ton estime, toi qui
» l'as choisie pour être ta femme; tu respecteras
» jusqu'à sa propre faiblesse, jusqu'à son abandon,
» et son amour la défendra quand bien même
» elle ne se défendrait plus. »

— Oui, Marguerite, m'écriai-je; oui, ma bien-aimée, mon amour saura te défendre contre ses propres exaltations; oui je respecterai ma femme! Viens bien près de moi et ne crains plus de me montrer toute la force de ton amour. Je suis revenu pour bien peu d'instants, pour te remettre du courage dans le cœur, pour rendre plus fortes

tes espérances, puis je te quitterai une dernière fois. Je retournerai vers mon père et je lui confierai notre amour, nos vœux, notre espoir; il ne me refusera pas son consentement à notre mariage; alors tu me verras joyeux d'un bonheur que je sais mal t'exprimer. Alors je pourrai te demander à ta tante et te délivrer des poursuites de M. Ranci; relève ta tête, ma chère Marguerite, et laisse ta bouche me dire tout ton amour.

Marguerite leva vers moi ses beaux yeux accablés de langueur et d'amour, mais dont l'expression indiquait une vive reconnaissance.

— Tu m'aimes? lui demandai-je en sentant presque ma voix s'éteindre en mon gosier.

— Comment ne t'aimerais-je pas, répondit-elle, toi qui sais si bien me comprendre, toi qui m'apportes le premier une affection si douce, toi qui remues le premier mon cœur par les expressions d'une tendresse si sainte et si pure? Oui, je t'aime, Bertrand, plus que tout au monde.

Une heure se passa de la sorte, dans des épan-

chements dont rien ne saurait exprimer la douceur; nous nous répétions cent fois les mêmes paroles d'amour, et chaque fois il nous semblait qu'elles avaient un charme nouveau et plus grand.

Enfin il fallut songer à revenir vers Rosdeuk, à rentrer dans la vie réelle, après nous être si longuement enivrés des épanchements de notre premier amour. Nous nous mîmes lentement en marche, et nous nous arrêtâmes bien souvent pour jeter un coup d'œil en arrière, comme si nous eussions laissé sur notre route la dernière oasis qui dût nous être offerte à travers les tribulations et les peines de l'existence.

— Tu vas rentrer seule, dis-je à Marguerite, quand nous ne fûmes plus qu'à quelques centaines de toises de Rosdeuk ; il ne faut pas que l'on puisse te soupçonner d'avoir su mon arrivée, et d'être venue à ma rencontre; je m'arrêterai une demiheure sous les arbres qui nous ont abrités; je relirai ta lettre; je songerai doucement à ces délicieuses paroles que tu m'as fait entendre ; et quand

la cloche du déjeuner m'apprendra que vous êtes tous réunis, je me dirigerai vers Rosdeuk.

— Prenez bien garde, Bertrand, me répondit Marguerite, à l'inquiète surveillance de M. Ranci; cet homme nous a devinés, et tout ce qu'il pourra entreprendre pour nous nuire, il l'entreprendra.

—Je ne le crains pas, m'écriai-je avec assurance; je suis aimé de toi, Marguerite, je serai fort et patient, et j'espère pouvoir combattre facilement l'influence qu'il prétend exercer sur ta tante.

— Adieu donc, me fit-elle en s'éloignant et en m'envoyant de la main un salut plein de grâce et d'amour.

Je la suivis du regard, aussi longtemps que je pus distinguer sa robe blanche à travers les haies qui peu à peu la dérobèrent à ma vue, puis je revins m'asseoir sur la pelouse de verdure que Marguerite et moi occupions il y avait si peu d'instants. Je rouvris la lettre que j'avais reçue d'elle, et je la lus de nouveau en m'arrêtant après cha-

que phrase, pour en saisir avec plus de recueillement les ravissantes intentions. La cloche de Rosdeuk se fit enfin entendre et me tira de ma rêverie; je me levai, et bientôt après je me fis introduire dans la salle à manger, où madame de Rosdeuk, Marguerite et M. Ranci s'apprêtaient à déjeuner.

Un cri de surprise accueillit mon entrée; Marguerite ne put s'empêcher de rougir, ce qui n'échappa point à mon rival, dont les yeux se portèrent alternativement sur elle et sur moi, avec un air de soupçon que notre contenance ne fit qu'augmenter. Quant à madame de Rosdeuk, elle ne soupçonna rien, et quoique prévenue contre moi par les bons offices de M. Ranci, elle me parut charmée de mon retour. Elle aimait avant tout à se voir entourée, à trouver près d'elle des gens avec lesquels elle pût s'entretenir des guerres de l'empire et des romans nouveaux qu'elle avait lus; malheureusement pour lui, M. Ranci savait peu de chose sur les guerres de l'empire; l'Empereur n'était, suivant son jugement, que le tyrannique inventeur du blocus continental, qui

avait fait perdre quelque argent à sa famille, et comme il ne lisait jamais, il lui devenait impossible de soutenir une discussion sur le mérite des productions des romanciers modernes.

— Eh bien! me demanda madame de Rosdeuk, et votre procès, est-il jugé?

— Oui, madame, lui répondis-je.

— Avez-vous gagné?

— Nous avons gagné sur tous les points, et M. Trigaut est condamné à supporter tous les frais.

— Ah! jen suis bien aise, s'écria l'excellente baronne; car il eût été par trop injuste de vous dépouiller de terres qui depuis si longtemps sont dans votre famille; vous êtes vraiment aimable, monsieur de Kergoët, d'avoir songé à venir nous apporter sur-le-champ cette bonne nouvelle; mais vous devez être mort de fatigue et de faim, car il fait aujourd'hui une chaleur étouffante; asseyez-

vous près de moi, et dites-nous comment cela s'est passé.

Il me fallut alors raconter les plaidoyers des avocats, les conclusions du procureur du roi, le dispositif du jugement et les invectives par lesquelles j'avais été accueilli à ma sortie du tribunal; enfin rendre compte minute par minute de toute ma journée de la veille.

— Il est fâcheux, observa M. Ranci, d'un ton où perçait une mauvaise joie, que le peuple de Brest ait si mal pris le succès de M. de Kergoët, car il deviendra bien difficile de le faire revenir de son erreur, et le séjour de cette ville sera presque impossible pour votre hôte, dit-il en se retournant vers madame de Rosdeuk.

— Le séjour de Brest ne me sera nullement impossible, répliquai-je avec une vivacité qui dut étonner madame de Rosdeuk; les clameurs qui m'ont accueilli après le jugement de mon procès ne partaient point des groupes de la véritable population de Brest, mais de ceux de quelques

malveillants, mauvais sujets ramassés dans la lie des faubourgs, qui obéissaient à une consigne donnée et pour l'exécution de laquelle ils avaient été ameutés et soldés.

— Je souhaite que vous ayez raison, dit encore M. Ranci en évitant de rencontrer mon regard; mais je sais qu'une grande irritation régnait dans les populations rurales, qui se persuadaient à tort ou à raison que vous étiez non-seulement détenteurs de vingt arpents appartenant à M. Trigaut, mais encore d'une certaine quantité d'autres parcelles de terre appartenant aux communes voisines de votre propriété.

— Nous avons pour nous notre bon droit, monsieur Ranci; et j'appuyai fortement, en parlant ainsi, sur chacune de mes paroles; nous avons aussi la justice des tribunaux, et nous ne craignons pas les chicanes et les tracasseries que des brouillons ou de lâches ennemis pourraient nous susciter.

— Cependant, monsieur, la presse s'est presque

unanimement déclarée contre vous, balbutia M. Ranci, dont l'audace n'était pas la qualité dominante.

— Oui, monsieur, oui, repris-je avec plus d'animation, la presse révolutionnaire, celle qui regrette le bon temps où l'on pouvait s'emparer de nos biens, avec moins de cérémonie encore; celle qui prend pour un acte de vertu le honteux courage de déchaîner les masses ignorantes des populations contre tout ce qui leur est supérieur. Mais tous les gens impartiaux, tous ceux qui examinent avant de juger, ont été pour notre droit et se sont réjouis de notre succès.

Madame de Rosdeuk, sans en deviner la cause, vit bien qu'il y avait de l'aigreur dans notre conversation et que je supportais avec peine les insinuations désobligeantes de M. Ranci, aussi se hâta-t-elle de prendre la parole.

— Nous sommes tous du nombre de ces honnêtes gens, monsieur de Kergoët, et je veux que nous nous réjouissions aujourd'hui du gain de

votre procès. Marguerite, écoutez-moi, mon enfant; et la bonne dame donna tout bas quelques ordres relatifs au dîner, qu'elle voulut rendre plus somptueux qu'à l'ordinaire, en l'honneur de mon triomphe.

Après le déjeuner, nous passâmes dans le salon dont toutes les persiennes étaient fermées pour diminuer l'éclat des rayons du soleil. Une sorte d'obscurité, à laquelle nos yeux ne tardèrent pas à s'habituer, y régnait et nous parut d'abord une obscurité complète; Marguerite profita de ce premier moment de cécité, pour s'approcher de moi et me dire, avec un accent de supplication inquiet :

—Soyez donc plus doux, mon ami, je vous en prie.

Puis elle se glissa jusqu'auprès du fauteuil de sa tante, où elle s'occupa, comme elle en avait l'habitude, de quelques ouvrages à l'aiguille.

M. Ranci se plaça dans l'angle d'une fenêtre, et ne pouvant maîtriser sa mauvaise humeur, il se prit à bouder et à garder un silence absolu; un

journal lui servait à se maintenir dans cette contenance, mais je surprenais à de fréquents intervalles ses yeux fixés sur Marguerite et sur moi, et leur expression n'était rien moins qu'amicale.

— Par Dieu ! s'écria Théodore de Vitré, à ta place j'aurais fait sauter par la fenêtre un pareil animal, ou je l'aurais prié le plus poliment possible de tourner ses talons et de ne jamais mettre le pied à Rosdeuk.

— Crois-tu que cette envie ne me soit pas venue au moins cinquante fois par jour, mon cher Théodore ?

— Et qui donc t'empêchait de mettre ton projet à exécution ?

— Qui, mon cher ami ? ne le devines-tu pas ? Marguerite, qui me suppliait de me calmer, qui me disait d'une façon si douce, si séduisante : Pour moi, Bertrand, pour celle que vous nommez votre bien-aimée, modérez-vous, ne répondez pas à M. Ranci.

— Marguerite, je n'en disconviens pas, était

une bien bonne et bien aimable fille, reprit Théodore de Vitré, mais je ne sais si j'aurais eu la force de lui obéir.

— Oui, tu l'aurais eue, mon bon Théodore, si tu avais vu, comme je les voyais, ses beaux yeux remplis de larmes, si elle avait murmuré à ton oreille: Mon cœur vous saura gré de votre modération; ne voulez-vous rien faire pour moi qui vous aime de toute mon âme? Te serais-tu senti le courage de causer la moindre peine à cet ange de beauté?

— Non..... mais.....

— Eh bien! voyons ton mais.

— Mon mais..... mon mais..... j'aurais été aussi bon enfant que toi et voilà tout.

Je pris donc la ferme résolution de demeurer impassible à toutes les insinuations de M. Ranci, de n'avoir l'air de m'apercevoir ni de sa mauvaise humeur, ni de son mauvais vouloir à mon égard.

Deux jours s'écoulèrent bien rapidement auprès de Marguerite; mon père m'attendait; il savait

que nulle affaire ne me retenait à Brest, et j'avais peur que dans son inquiétude de ne pas me voir de retour, il lui vînt dans l'idée de s'enquérir de mes occupations, et que la vérité fût découverte avant le moment que j'avais choisi pour la lui déclarer. Je me disais qu'il fallait absolument quitter Rosdeuk, et je ne me sentais pas la force de mettre ma volonté à exécution. J'aurais désiré ne partir qu'après M. Ranci, dont la visite devait bientôt se terminer; mais il n'avait point fixé le jour de son départ, et je m'aperçus qu'il ne le fixerait que lorsqu'il serait sûr du mien.

Force me fut donc de me décider à faire mes adieux. Madame de Rosdeuk insista pour me retenir encore une semaine; mais je lui dis que j'avais mandé mon arrivée à mon père, que j'étais attendu, et qu'il m'était impossible de me rendre à son désir obligeant. Marguerite se troubla et fut obligée de quitter le salon en m'entendant parler de quitter Rosdeuk. Je promis d'y revenir très-prochainement et d'y faire un plus long séjour.

Madame de Rosdeuk murmura avec un soupir

de regret : Qui donc maintenant renouvellera ma provision de livres? qui m'indiquera les romans nouveaux, et pourra en causer avec moi? Oh! monsieur de Kergoët, vous allez bien nous manquer!

Je la rassurai en lui disant que mon absence serait de courte durée, et qu'avant mon départ de Brest, j'aurais soin de lui choisir, dans son cabinet de lecture habituel, une collection de livres nouveaux qui lui suffirait pendant mon voyage.

— Je pensais, observa M. Ranci d'un air de finesse, que toutes vos procédures à Brest étaient terminées.

— Vos conjectures sont parfaitement justes, lui répondis-je; aussi la chicane, Dieu merci, ne sera pour rien dans les motifs qni me ramèneront à Brest.

Cette phrase et le ton de joyeuse assurance que je pris en la prononçant me parurent inquiéter vivement M. Ranci; il n'ouvrit plus la bouche de toute la soirée, et il fut se coucher de bonne

heure. Marguerite revint au bout de quelques minutes reprendre sa place, et je m'aperçus à ses yeux gonflés que la pauvre enfant avait pleuré; quand elle ne pensait pouvoir être aperçue de sa tante ni de M. Ranci, elle me regardait avec une expression indéfinissable de tendresse et de chagrin; et lorsque une interpellation directe la mettait dans la nécessité de répondre, sa voix manquait totalement d'assurance, et je craignais à chaque instant de la voir fondre en larmes.

Vers dix heures nous restâmes seuls, madame de Rosdeuk, Marguerite et moi; la conversation devint plus intime, et je pus faire comprendre à Marguerite que je voudrais absolument lui parler avant mon départ.

— A quelle heure nous quittez-vous? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je serai forcé, répondis-je, de partir au point du jour; car la diligence qui doit me ramener à Kergoët sort de Brest avant huit heures du matin, et j'ai encore quelques petites choses à régler avec mon avoué.

Marguerite m'interrogea d'un regard inquiet et douloureux, par lequel elle semblait me dire : Et comment voulez-vous que je puisse causer seule avec vous avant le point du jour? L'ouvrage dont elle s'occupait était tombé sur ses genoux ; ses deux mains s'étaient croisées d'une façon suppliante, et ses lèvres s'agitaient sans prononcer aucun mot.

Je lui fis un signe de ma main pour lui dire de se calmer, qu'elle fût sans inquiétude, et je pris un crayon placé dans un petit vase sur la table à ouvrage ; je le tournai longtemps entre mes doigts, cherchant comment je m'y prendrais pour me procurer un morceau de papier, et le faire servir à une correspondance entre Marguerite et moi, sans éveiller l'attention de madame de Rosdeuk ; enfin un heureux hasard vint me tirer d'embarras.

Madame de Rosdeuk avait depuis un quart d'heure repris un livre qui l'occupait profondément ; une petite bande de papier, qui sans doute était un signet d'un précédent lecteur, se trouva

entre deux pages, placée de façon à gêner sa vue : alors, elle étendit une de ses mains dont elle avait pris cette bienheureuse bande de papier, et par un mouvement inattentif de ses doigts, elle la déposa près d'elle, sur la table, contre la lampe qui nous éclairait. Je me saisis de ce moyen de correspondance, et Marguerite, qui suivait avec inquiétude tous mes mouvements et m'observait respirant à peine, pâlit de terreur en me voyant lu écrire avec assurance et comme si nous n'eussions eu à craindre aucune surprise.

« Ma bien-aimée Marguerite, lui mandai-je,
» il faut absolument que je vous parle avant mon
» départ ; ne pouvez-vous, quand tout le monde
» sera endormi, descendre dans ce salon, où je
» vous attendrai ? »

Ces quelques lignes étant écrites, il s'agissait de les faire passer à Marguerite; je me servis du moyen le plus simple, persuadé que madame de Rosdeuk était trop occupée de sa lecture pour apporter la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle; je plaçai donc mon papier, plié en un petit carré, devant Marguerite. Tant de témérité

lui paraissait plus que de la folie ; elle eut un moment d'hésitation bien court ; avant de saisir mon billet, ses yeux se portèrent vivement de sa tante à moi, et certaine enfin que notre manœuvre n'était point découverte, elle me sourit doucement, et imitant mon audace, elle lut ma demande sans trop trembler.

Je vis qu'un combat s'établissait en son cœur, pour savoir si elle se rendrait au rendez-vous que je lui donnais; puis le combat fini, elle réfléchit aux possibilités qu'elle aurait de me rejoindre, et me demandant mon crayon par un gracieux geste de sa main, elle écrivit derrière mon billet :

« Je viendrai ! »

A partir de ce moment la soirée me parut d'une longueur démesurée ; madame de Rosdeuk prolongeait indéfiniment sa lecture, et elle était loin de la fin du volume qu'elle tenait. Les heures qu'accusait le timbre argentin de la pendule n'avaient point le pouvoir de l'arracher à sa préoccupation. Onze heures et demie s'enfuyaient et minuit s'a-

vançait à pas de géant, quand Marguerite, qui voyait mon impatience et la partageait peut-être, eut enfin pitié de moi ou de nous, et dit, en se penchant vers madame de Rosdeuk :

— M. de Kergoët doit partir de grand matin, ma tante, ne serait-il pas temps de nous retirer? il est bientôt minuit.

Madame de Rosdeuk regarda la pendule avec incrédulité; mais s'étant convaincue de la réalité de l'heure qui lui était annoncée :

— Je me suis vraiment oubliée, ce soir, dit-elle; il faut convenir *aussi* que les romans d'Auguste Lafontaine sont pleins d'intérêt. On y retrouve toujours les mêmes personnages et à peu près les mêmes faits; cependant, une fois qu'on les a commencés on ne peut plus les quitter. J'adore surtout ses *majors*, ils me rappellent prodigieusement M. de Rosdeuk. Quant à ses baronnes.....

Marguerite comprit que sa tante allait commencer une interminable dissertation sur les ro-

mans d'Auguste Lafontaine, et pour l'éviter elle se leva et alluma les bougeoirs.

Madame de Rosdeuk se souvint alors que je partais le lendemain, et elle renouvela toutes ses instances pour obtenir de moi que je revinsse très-prochainement, puisque je ne pouvais pas lui accorder quelques jours de plus, avant d'aller retrouver mon père.

Je lui promis de grand cœur ce qu'elle me demandait, et je pris officiellement congé d'elle et de Marguerite : chacun de nous se dirigea ensuite vers sa chambre.

UNE

CONVERSATION LA NUIT.

. . . . . . La frêle créature
Tombe comme un roseau.....
A. DE MUSSET.

XVI.

J'attendis dans ma chambre que tous les bruits se fussent éteints dans Rosdeuk, puis marchant avec la plus grande précaution, je descendis vers une heure du matin dans le salon. Pour retrouver l'escalier qui y conduisait, il me fallut passer devant l'appartement de M. Ranci. Je m'approchai de la porte sur la pointe du pied, et je me penchai vers la serrure, écoutant, en retenant

ma respiration, pour tâcher de m'assurer si nous n'avions rien à craindre de sa surveillance jalouse; ses bruyants ronflements me rassurèrent complétement, et je continuai mon chemin, me glissant plutôt que marchant, et me reposant pour ainsi dire à chaque pas. Nul obstacle ne vint m'arrêter; je sus trouver le moyen de n'éveiller aucun des échos sonores de la nuit, et j'arrivai enfin sans encombres au lieu de mon rendez-vous: l'obscurité la plus complète y régnait, les volets des fenêtres avaient été fermés avec soin, et ce ne fut qu'à tâtons qu'il me fut possible de trouver le canapé, vers lequel je me dirigeai.

J'attendis à peu près une demi-heure, dont je comptais chaque minute avec une mortelle impatience; les oscillations de mon cœur suivaient les pulsations du balancier de la pendule, qui retentissaient profondément au milieu du silence; mes regards cherchaient vainement à percer l'épaisseur des ténèbres dont j'étais environné, et, comme des éclairs, des éblouissements causés par l'obscurité même et par l'impatience de l'attente, passaient devant mes yeux; enfin le frôlement d'une robe

contre la muraille, le bruissement léger d'une marche incertaine, m'avertirent que Marguerite approchait; un tremblement nerveux s'empara de toute ma personne, et quand je voulus me lever, je pouvais à peine me tenir debout.

— Est-ce vous? murmurai-je d'une voix à peine intelligible. — Oui, c'est moi, me répondit Marguerite en s'avançant vers le côté d'où ma voix était partie. Bientôt nos mains se rencontrèrent, et je l'entraînai, tremblante et presque suffoquée par l'émotion, jusqu'au canapé ou je l'avais si longtemps attendue. Notre agitation mutuelle nous empêcha pendant quelque temps de parler; je tenais Marguerite entre mes bras, tout son beau corps reposait pour ainsi dire sur ma poitrine, et l'espèce de fièvre qui en faisait battre les artères me communiquait un frisson d'enivrement voluptueux qui m'ôtait presque l'usage de ma raison.

— O Bertrand! me dit-elle enfin... Et ses lèvres touchaient presque mon oreille, tant elle avait peur que ses paroles n'eussent du retentissement pour d'autres que pour moi. Vous partirez donc

demain matin? je ne dois donc plus vous revoir d'ici à longtemps, peut-être?

Je cherchai à la rassurer; je lui promis de demeurer à Kergoët le moins de temps que cela me serait possible. — Ce sera notre dernière séparation, ajoutai-je, ma chère Marguerite; je reviendrai dans peu, muni du consentement de mon père, à notre union, et alors, ma bien-aimée, nous ne nous quitterons plus.

Mes paroles ne pouvaient calmer Marguerite; son émotion redoubla, et elle fondit en larmes, non par sanglots, mais doucement, mais sans bruit, comme dans les douleurs profondes, et contre lesquelles on ne se sent plus la force de combattre. Ses pleurs tombaient sur ma figure, et je sentais sa douce haleine arriver jusqu'à mes lèvres, semblable aux suaves parfums des fleurs du printemps. Par un effort insensible et prolongé, j'attirai tout à fait Marguerite, et ma tête reposa sur sa poitrine, tandis que la sienne s'appuyait sur mon épaule.

— Ne me grondez pas, mon ami, me dit-elle;

ne me commandez pas d'avoir de la force et du courage. Depuis quelques jours, je suis accablée par les plus tristes pressentiments; vingt fois dans la matinée, je tressaille, tirée en sursaut de mes rêveries par des terreurs qui me semblent des avertissements funestes. Peut-être jouissons-nous de notre dernier instant de bonheur.

Et comme elle disait ces mots, Marguerite me serra d'une étreinte convulsive de ses deux bras.

La nuit était profonde; nul bruit ne venait interrompre ce silence, que nos paroles mêmes ne détruisaient pas, tant elles étaient murmurées faiblement; la femme que j'aimais restait sans défense, abandonnée entre mes bras, sa poitrine touchait ma poitrine; nos deux haleines se mêlaient presque, et nous étions comme seuls au monde, car nul être humain ne veillait à cette heure avancée de la nuit. Te dire, mon cher Théodore, ce qui préserva Marguerite, ce qui la sauva de mes emportements, ce qui apaisa la tempête qui s'était élevée dans mon sein, je l'ignore; elle ne m'opposait aucune résistance; toutes ses forces

l'avaient abandonnée ; en un mot elle était vaincue, ou plutôt nous étions vaincus ; et cependant elle put se relever de mes bras avec toute son innocence; elle put, en me quittant, retrouver sans honte et sans remords sa couche virginale.

— Voilà ce que je ne comprends pas, s'écria Théodore. Vous vous aimez, vous vous trouvez, la nuit, seuls, sans craindre les importuns, les surveillants; Marguerite se laisse tomber dans tes bras, et tu la respectes comme ta sœur ?

— Nous étions jeunes tous deux, Théodore, reprit Bertrand; nous en étions à notre premier amour, et chacun de nous deux éprouvait une secrète honte, qui l'empêchait de se livrer à l'impulsion de ses sens. Un reste de sainte pudeur nous arrêtait au milieu de nos plus fougueux transports. Enfin, toute cette nuit se passa en combats contre nous-mêmes, et à avoir peur de la félicité que notre amour cherchait, et dont il s'éloignait quand elle se présentait à lui.

— Écoute-moi, Bertrand, me dit Marguerite,

d'une voix éteinte, mes forces sont épuisées, je me sens brisée par toutes mes craintes et par ces bonheurs qui troublent si vivement, et que je connais depuis que je t'aime. Si tu veux me laisser pure, ouvre tes bras, aide-moi à m'arracher à tes embrassements. Nous nous sommes penchés sur l'abîme du péché cette nuit, mon ami; Dieu seul nous a sauvés; remercions-le, Bertrand; remercions-le, car s'il nous a préservés, c'est qu'il nous réserve de plus grandes grâces.

Et Marguerite se jeta à genoux près de moi, et moi je l'imitai, et nous priâmes tous deux, avec ferveur, avec espoir; et nous nous sentions, après avoir prié, plus confiants en l'avenir.

Un peu de calme succéda à l'agitation des moments qui venaient de s'envoler; nous nous relevâmes, et nous étant replacés sur le canapé, une conversation plus suivie eut lieu entre nous. Marguerite et moi, nous convînmes de nous écrire pendant tout le temps que durerait mon absence; elle me dit que je pourrais lui adresser mes lettres, *poste restante*, au bureau de Rosdeuk, et me

supplia de ne pas la laisser plusieurs jours sans lui donner des nouvelles de ce qui nous intéressait à un égal degré. Les premiers rayons du soleil, pénétrant à travers les fentes des volets, nous avertirent qu'il était temps de nous séparer. — Déjà ! murmura-t-elle avec un soupir de regret; et comme je lui tendais mes bras, elle s'y précipita tout en larmes. N'oubliez pas, Bertrand, ajouta-t-elle en sanglotant, n'oubliez pas celle qui ne vivra que de votre pensée; rappelez-vous que la pauvre Marguerite n'a que vous au monde, qu'elle vous a livré son cœur, son amour, toutes ses facultés, toute sa vie.

— Non ! je n'oublierai rien, lui répondais-je; croyez-moi, ma bien-aimée, je ne retrouverai un peu de joie, un peu de bonheur qu'en remettant de nouveau le pied à Rosdeuk, pour vous avouer en face de tous comme la fiancée de mon cœur, comme la femme de mon choix.

Alors Marguerite tira de son sein un petit papier soigneusement plié, et elle me le tendit en détournant la tête, au moment où elle allait disparaître par la porte sur laquelle elle s'appuyait.

— Voilà une tresse de mes cheveux, que j'ai coupée pour vous; prenez-la, Bertrand, et portez-la toujours comme un souvenir de moi.

Je me saisis avidement du papier qui m'était offert, mes lèvres s'y attachèrent avec amour, et quand je relevai mes yeux pour chercher une dernière fois le visage de Marguerite, pour solliciter un dernier adieu dans son regard, elle avait disparu.

Je revins vers ma chambre, en me glissant le long des corridors, et en retenant jusqu'au bruit de ma respiration, pour dissimuler le bruit de mon retour, comme j'avais dissimulé ma première expédition ; ma porte se referma sans crier sur ses gonds, et certain de n'avoir point été découvert, je me livrai sans contrainte aux divers sentiments qui m'agitaient. J'avais besoin d'air, de lumière, j'étouffais ; j'ouvris ma fenêtre et je contemplai, en remerciant Dieu du fond de mon cœur, de tout le bonheur qu'il m'envoyait, les campagnes qui s'éveillaient aux premières lueurs du matin. Peu à peu un calme plein de repos descendit dans mon

âme, toutes les fièvres de ma nuit s'apaisèrent, et mon sang, rafraîchi par le spectacle que j'avais sous les yeux, circula moins brûlant dans mes veines. Je dépliai le papier qui contenait les cheveux de Marguerite, et j'en tirai une longue tresse noire et soyeuse, qui conservait encore les parfums habituels de sa chevelure; je la pris entre mes mains et je la gardai longtemps devant mes yeux, la contemplant avec une indicible volupté; puis, enfin, j'ouvris le médaillon que ma mère m'avait légué, et je joignis cette preuve de l'amour de Marguerite au seul témoignage de tendresse qu'eût recueilli ma jeune existence avant de l'avoir rencontrée. Je confondis dans une même pensée les deux seules femmes qui eussent versé les trésors de leur tendresse sur moi; il me sembla qu'en réunissant les gages qu'elles m'en avaient donnés, j'apportais une sanctification puissante à nos engagements, que j'obtenais de la mère que la mort m'avait ravie presque dès ma naissance, un consentement que devrait suivre celui de mon père; il me sembla que du haut du ciel elle nous souriait à tous deux, qu'elle nous faisait signe qu'elle veillait sur nous, et je la priai comme une

sainte pour qu'elle disposât le cœur de mon père au consentement qu'il me fallait obtenir de lui.

Cependant, peu à peu, tout s'éveillait dans Rosdeuk. Les domestiques allaient et venaient par les corridors; les portes de la maison s'ouvraient, et je fus tout à fait rappelé à moi-même et à nécessité de me préparer à mon départ, en apercevant la fenêtre de M. Ranci, dont les rideaux s'ouvraient pour laisser passage à la lumière du jour, déjà puissante et dorée des rayons d'un magnifique soleil.

Je me hâtai de faire le petit paquet qui contenait le peu de vêtements que j'avais apportés, et je n'oubliai pas d'imprimer à mon lit des empreintes qui lui donnèrent l'apparence d'une hospitalité que je n'avais pas cherchée. Ayant ainsi tout mis en ordre, je descendis dans la cour et je me dirigeai vers la petite grille qui fermait l'enceinte de Rosdeuk. Au moment où je m'apprêtais à tourner le bouton de sa serrure, M. Ranci me rejoignit et me dit, d'un air embarrassé, qu'une forte migraine l'ayant empêché la veille de me faire ses adieux, il

n'avait pas voulu me laisser partir sans s'être rappelé à mon souvenir, et qu'il allait m'accompagner jusqu'à moitié chemin de Brest.

Je ne devinai pas, dès le premier moment, le motif de cette subite amitié de M. Ranci, dont je m'étonnai en cherchant à la comprendre; mais je crus devoir répondre à cette apparence de politesse par des remercîments, et en m'informant s'il ne se ressentait plus de son indisposition.

Il m'assura qu'il se trouvait parfaitement rétabli, et nous nous mîmes en marche; moi, n'osant jeter un regard en arrière pour chercher si Marguerite n'apparaissait point à quelque fenêtre de la maison; lui, m'observant sans avoir l'apparence de prêter aucune attention à mes actions. La première partie de notre course s'accomplit, et pas une parole ne fut échangée entre nous; mais quand nous eûmes perdu Rosdeuk de vue, je crus remarquer que mon compagnon ralentissait son pas, et qu'il cherchait comment il s'y prendrait pour commencer une conversation qu'il voulait avoir avec moi. De mon côté je ralentis également

ma course, et j'attendis qu'un premier mot de lui m'apprît quel serait le sujet de notre entretien.

Nous venions de gravir un petit monticule situé à peu près à une égale distance de Rosdeuk et de Brest, et du haut duquel on apercevait ces deux points, comme perdus dans les brumes des horizons, quand M. Ranci s'arrêta tout à coup, et, surmontant ses hésitations, il m'adressa ainsi la parole :

— Je vous ai accompagné, monsieur de Kergoët, pour avoir une explication franche avec vous; s'il vous plaît, venons au fait qui nous intéresse, je crois, tous deux.

— Parlez, répondis-je, je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous pouvez désirer, et avec toute la franchise qui est dans mon caractère.

M. Ranci garda quelque temps un silence embarrassé, cherchant à rassembler ses pensées, à mettre en ordre les principaux points qu'il dési-

rait aborder dans sa conversation avec moi, semblable à un orateur qui pour la première fois aborde une tribune, et qui sent son courage s'enfuir quand il devrait énoncer les motifs qui l'ont engagé à y monter. Son incertitude et son embarras s'évanouirent cependant, et par l'effort d'une dernière résolution, il me fit entendre le discours que je vais te rapporter.

— Nous sommes rivaux, monsieur de Kergoët; nous aimons la même femme, nous avons sur elle les mêmes prétentions, c'est-à-dire que nous désirons tous deux en faire notre femme. Avant votre arrivée à Rosdeuk, je croyais pouvoir être certain d'un bonheur que j'ambitionne depuis longtemps; madame de Rosdeuk se montrait favorable à mes prétentions, et Marguerite ne m'était point ennemie, du moins je devais le croire. Je venais passer des semaines entières auprès de ces deux dames, comme vous et moi nous y sommes venus depuis que *j'ai l'avantage de vous connaître*, et jamais Marguerite ne m'avait témoigné qu'elle eût du déplaisir à me voir, ni que mes assiduités la fatiguassent. Elle semblait au contraire trouver *quel-*

que charme à chanter chaque soir avec moi les duos des opéras que j'apportais ; enfin, monsieur, si je n'étais pas encore aimé, je pouvais croire que cet amour, objet de mon ambition, était au moment de naître dans le cœur de Marguerite.

Tu ne saurais te rendre compte de ce que je souffris en entendant M. Ranci me tenir un pareil langage, et nommer la bien-aimée de mon cœur du nom de Marguerite, sans l'accompagner d'un terme de politesse respectueuse. Ce qui me révoltait surtout, c'était qu'il eût pu croire être au moment de se faire aimer ; je ne retins pas un mouvement d'humeur, et je l'interrompis au milieu de son exposition.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? lui dis-je; j'ai peu de temps à consacrer à cette conversation, veuillez donc conclure.

M. Ranci me regarda d'un air de stupéfaction, car il avait préparé tout un discours, qu'il avait sans doute disposé en plusieurs points savamment calculés, pour produire un plus grand effet sur

moi. Il fut une ou deux minutes à se remettre de mon interruption et à renouer le fil de ses idées.

— Où j'en veux venir? reprit-il....... Voici où j'en veux venir, monsieur : je désire savoir si vous avez réellement, comme je le suppose, l'intention de vous présenter pour mari à Marguerite?

— Oui, monsieur, je compte demander la main de mademoiselle Marguerite, répliquai-je en appuyant sur le mot mademoiselle. Mais il ne me comprit pas.

— Vous avez sans doute son consentement pour tenter cette démarche? me demanda-t-il d'un ton vivement piqué.

— Il me semble, monsieur, que je ne vous dois pas compte de ce qui peut être convenu entre mademoiselle Marguerite et moi?

La façon dont je prononçai ces paroles fit sensiblement baisser le ton arrogant dont M. Ranci avait commencé son interrogatoire ; il se troubla, et ce fut en balbutiant qu'il me dit :

— Sans aucun doute.... monsieur.... sans aucun doute..... vous avez le droit de vous taire..... sur ce qui a été ou a pu être convenu entre mademoiselle Marguerite et vous...... je n'en disconviens pas...... je reconnais que vous avez entièrement raison.....

— Que désirez-vous donc, alors? demandai-je de plus en plus impatienté.

— Mais je désirerais, répondit-il en baissant la tête, je désirerais, si toutefois vous n'y voyez aucun inconvénient, que vous voulussiez bien me dire si mademoiselle Marguerite vous est ou non favorable, si son choix s'est ou non fixé sur vous, parce qu'alors je me retirerais et je vous laisserais le champ libre.

Dans l'espoir de délivrer ma chère Marguerite d'un ennuyeux soupirant qui l'obsédait de son espionnage perpétuel et de ses soupirs amoureux, je répondis à M. Ranci avec une entière franchise :

— Oui, monsieur, c'est muni du consentement

de mademoiselle Marguerite que je vais solliciter celui de mon père; et si vous voulez que je vous parle sincèrement, je crois que vous ferez sagement d'adresser ailleurs vos hommages : mademoiselle Marguerite sera très-prochainement ma femme.

— Cependant, monsieur, vous n'avez pas encore le consentement de monsieur votre père?

—Non, monsieur, mais je l'aurai bientôt, affirmai-je d'un ton d'assurance que je ne possédais pas.

— Vous croyez donc, reprit M. Ranci d'un air aussi railleur qu'il crut pouvoir se le permettre, que monsieur votre père ne reculera point devant les antécédents révolutionnaires du père de Marguerite? car ce qui ne serait point un obstacle pour mon père, ni pour moi, pourrait en être un pour le comte de Kergoët.

Vivement irrité que M. Ranci eût deviné mon inquiétude la plus vive, je ne pus retenir un mouvement de colère, qui ne lui échappa point.

— Je ne permets à personne de s'immiscer dans

mes affaires, monsieur Ranci, lui dis-je. Je ne souffre point les avis et les conseils que je ne sollicite pas. Je crois avoir répondu aux questions qu'il pouvait vous être le plus important de voir éclaircies; maintenant le reste me regarde seul; mais puisque vous avez tenu à connaître mon secret, rappelez-vous votre parole de cesser toute poursuite et toute démarche pour obtenir la main de mademoiselle Marguerite; si vous l'oubliez, je me souviendrai que vous l'avez donnée librement. Adieu, monsieur, nous devons nous séparer en cet endroit, nous n'avons plus rien à nous dire :

Et de ma main je lui montrai Rosdeuk, tandis que je m'avançais sur la route de Brest. Quand M. Ranci fut à quelques toises de moi, et comme les haies de la route allaient nous cacher aux yeux l'un de l'autre:

—J'attendrai, monsieur, me cria-t-il, que votre père vous ait donné ou refusé son consentement, avant de me décider sur ma conduite future; mademoiselle Marguerite de Mervin ne paraîtra peut-être pas un parti aussi séduisant à monsieur votre père qu'elle vous le paraît à vous.

Ces derniers mots de M. Ranci mirent le comble à ma colère contre ce sot personnage, et si l'intérêt même de mon amour pour Marguerite ne m'eût retenu.....

— De par tous les diables ! je me serais retenu sur son dos à grands coups d'échalas, s'écria Théodore de Vitré.

— Je fus vivement tenté de passer ainsi sur cet homme mon emportement dont il était la cause, mais je ne le fis pas, et je ne m'en repens point aujourd'hui. Je hâtai le pas pour fuir la tentation qui m'avait pris de lui casser ma canne sur les épaules ; et je me bouchai les oreilles pour ne pas entendre ces paroles d'adieu, qui ne retentissaient que trop en moi.

Le père de Marguerite avait donc été un jacobin bien fougueux, pour que M. Ranci pût supposer que son nom deviendrait un obstacle auprès de mon père à mes projets de mariage! J'avais beau fouiller ma mémoire, interroger mes souvenirs, je ne me rappelais pas avoir jamais

entendu prononcer à mon père le nom de Mervin; et quand nous causions ensemble des malheurs passés de notre pauvre province, il m'avait nommé tous ses bourreaux, tous ses persécuteurs, tous ceux qui s'étaient gorgés de son sang, ou qui avaient promené dans ses campagnes les torches de l'incendie, jamais le nom de Mervin n'avait frappé mes oreilles; et Dieu sait si mon père oubliait un seul des révolutionnaires bretons, qu'il enveloppait tous dans la même haine. Cependant je voulus prendre quelques informations à Brest, avant de repartir pour Kergoët.

UNE DÉCOUVERTE.

Deus, in adjutorium meum intende.
Le dimanche à Prime.

XVII.

Le nom de Mervin était totalement inconnu à Brest; mon avoué et mon avocat, auxquels je m'adressai pour savoir quelle réputation pesait sur lui, ne purent me donner aucun renseignement.

—Mervin? me dit mon avoué après avoir longtemps cherché en sa mémoire; je ne me souviens

pas de ce nom parmi ceux des persécuteurs de la Bretagne, et cependant je peux dire que j'ai connu tous les auteurs de nos drames sanglants; j'étais à Nantes lorsque l'infâme Carrier procédait à ses horribles noyades; j'ai longtemps habité Rennes depuis, et le nom de Mervin n'a jamais frappé mes oreilles.

Rassuré par ces paroles, je montai en diligence, le cœur et l'esprit tranquilles, et pendant toute la route, depuis Brest jusqu'à Kergoët, je me livrai aux plus charmantes rêveries, aux plus riantes espérances. Il était à peu près six heures du soir quand j'aperçus la longue avenue qui de la grande route aboutit aux terres qui environnent ce château; je quittai la voiture qui m'avait amené, et je hâtai mon pas pour arriver à Kergoët avant la fermeture de ses portes. A mesure que j'avançais vers ce but de mon voyage, j'éprouvais une inquiétude dont je ne savais pas bien définir le motif, car je ne voulais pas me persuader que mon père me refusât son consentement; je n'en entrevoyais pas la possibilité.

Enfin, nos tours me montrèrent peu à peu leurs épaisses murailles, s'élevèrent insensiblement au-dessus des lignes de l'horizon; je rencontrai quelques paysans qui me saluèrent d'un bon soir amical, et bientôt je fus dans les bras de mon père et dans ceux de l'abbé Merik, qui ce soir-là était venu souper à Kergoët. Notre veillée se prolongea jusqu'à minuit, et je dus subir un long interrogatoire sur tout ce qui m'était advenu depuis mon départ et sur les différents incidents du procès que nous venions de gagner. J'entrai dans les plus grands détails, relativement à toutes mes démarches et à toutes les peines et les sollicitations que m'avait coûtées cette sotte affaire; je dis comment, à son sujet, la ville de Brest s'était partagée en deux camps, dont l'un, composé de tous ceux qui se décoraient du nom de libéraux, nous était hostile; tandis que l'autre, formé par les royalistes, nous soutenait faiblement d'un appui moral peu chaleureux. Je dis encore l'espèce d'émeute qui avait suivi le prononcé du jugement; mais j'évitai de nommer Rosdeuk et ses habitants, me réservant de le faire au moment décisif, et quand je serais seul avec mon père.

Pendant tout le temps que dura mon récit, mes deux auditeurs demeurèrent graves et recueillis en eux-mêmes; et quand il fut terminé, mon père prit la parole d'un air de profonde tristesse.

— Voilà donc le fruit qu'ont porté dix ans de restauration! On nous a prêché le pardon et l'oubli; on nous a demandé de cacher nos blessures, de supprimer nos deuils et d'oublier toutes les spoliations dont nous avions été victimes; mais il paraît que nos adversaires n'ont oublié, eux, ni leur haine infernale, ni leurs préjugés iniques. Les années de repos que nous venons de goûter ne sont, je ne le vois que trop, qu'un armistice trompeur, une halte dans la voie des révolutions. Nos tristes dissensïons ne sont point terminées, mon cher abbé Merik; on entretient avec soin l'animosité des villes contre nous; des émissaires sont répandus dans les campagnes, pour tâcher de persuader à nos paysans que nous les opprimons de notre joug féodal. Je croyais, en ne demandant rien, en renonçant à faire valoir mes services, mes blessures et toutes mes misères pas-

sées, avoir trouvé la paix et le repos dans les murailles délabrées de Kergoët : je m'étais trompé. Un Trigaut est venu planter son camp ennemi aux portes de ma demeure. Je prévois que nous ne sommes qu'au début de ses hostilités.

— Pouvez-vous vous mettre ainsi de telles idées dans l'imagination? demanda l'abbé Merik; et parce que quelques brouillons ont cherché à vous susciter d'injustes chicanes, pensez-vous que l'état soit menacé de ruine?

—Ce n'est pas seulement à cause de mon procès et de ses suites que je m'effraie, mon cher abbé, reprit mon père; mais d'étranges rumeurs parviennent de temps en temps jusqu'à moi, et ces rumeurs remettent en ma mémoire toutes celles qui furent comme les précurseurs de la révolution. Alors aussi j'étais effrayé, et l'on me traitait de visionnaire; alors aussi je prévoyais de tristes événements, et l'on me disait que nous marchions vers l'amélioration de toutes choses et que nous étions en progrès. N'a-t-on pas cherché dernièrement à répandre que nous sommes gouvernés par l'influence d'un parti

hostile au pays et que l'on nomme le parti *prêtre*? que le roi n'est qu'une machine entre ses mains? D'ignobles colporteurs ne parcourent-ils pas les campagnes en vendant les livres les plus dangereux, les plus pervers, les plus contraires aux idées religieuses et aux idées monarchiques? Croyez-en ma vieille expérience, père Merik, et toi, mon cher Bertrand; le roi de France est conduit peu à peu, pas à pas, où l'on a conduit son malheureux frère.

— Oh! cela n'est pas possible, s'écria l'abbé Merik, on ne relèvera pas une seconde fois en France l'échafaud du 21 janvier.

— J'ignore si on relèvera l'échafaud du 21 janvier, dit encore mon père en prenant une physionomie sombre et solennelle; j'ignore quel sort sera fait au roi; mais il est entouré, il est servi par des traîtres ou par des gens incapables, ce qui est peut-être plus fatal. Je vois de tous côtés se grouper et devenir plus hardis les ennemis de la monarchie. Je sais que leurs émissaires parcourent tranquillement les provinces, qu'ils désaffectionnent les populations par les récits les plus mensongers,

par les assertions les plus odieusement séditieuses, et nulle autorité ne sévit contre de telles menées; et les royalistes, les vrais amis du roi et du royaume de France, sont divisés sur de puériles questions; et bien loin de former un parti puissant et utile dans l'état, leurs divisions les livrent sans défense à leurs ennemis; un jour, qui n'est pas éloigné, je le crains, nous porterons tous la peine de tant de fautes.

Mon père parla longtemps sur ce ton, et nous l'écoutions, l'abbé Merik et moi, le cœur navré. La soirée se termina tristement; nous nous séparâmes remplis de funestes pressentiments; le père Merik monta à cheval et rejoignit son presbytère; mon père demeura encore une heure à causer avec moi de nos affaires, à m'entretenir de ce qu'il avait fait à Kergoët, de ce qu'il comptait faire dans l'avenir; et quand enfin je pus être seul dans ma chambre, la nuit était déjà fort avancée.

Mon appartement me parut froid et triste; il me sembla que je m'y trouvais plus solitaire et plus abandonné qu'avant mon départ pour Brest.

Je pensai à ma chère Marguerite; je voulus relire ses lettres, revoir la tresse de cheveux qu'elle m'avait donnée; mais la fatigue et les émotions diverses que j'avais éprouvées depuis deux jours, l'emportèrent sur mon désir, et je tombai sur mon oreiller, où le sommeil me surprit.

Je dormis d'un de ces sommeils lourds et sans rêve, dont on s'éveille plus fatigué qu'avant de s'y laisser entraîner; un grand mal de tête appesantissait mon cerveau le lendemain matin; le ciel était couvert et une pluie fine tombait presque sans relâche. Je m'habillai lentement, cherchant à combiner dans mon esprit comment j'aborderais la grande question de mon mariage: la cloche du déjeuner me surprit au milieu de ces méditations et je descendis sans avoir rien résolu. J'attendis vainement mon père, pour me mettre à table; au bout d'une demi-heure, son domestique me rappela que nous étions au 15 d'août et que mon père s'enfermait invariablement les 15 de chaque mois et ne reparaissait que le lendemain. J'avais complétement oublié cette circonstance; son souvenir, ainsi renouvelé dans mon esprit, me

remit en présence de toute ma vie passée, me fit retrouver tous les chagrins de mon enfance, toutes les craintes que mon père m'avait inspirées si longtemps, et m'amena pour ainsi dire à douter de la réussite de mes vœux les plus chers.

Malgré la pluie, je courus jusqu'aux grèves qui dominaient la côte de Kergoët, et j'y passai la plus grande partie de ma journée dans un état de fièvre et dans des alternatives d'abattement et d'excitation nerveux, qui me firent beaucoup souffrir. Je revins au château pour le moment du dîner; et quand le soleil fut tout à fait couché, je demandai de la lumière et je me rendis dans la bibliothèque, où je comptais passer la soirée.

La bibliothèque de Kergoët est une vaste pièce située dans la tour, qui s'avance presque en surplombant au-dessus des rochers qui dominent de leurs murailles à pic les flots de l'Océan; une vieille tapisserie recouvre sa boiserie de chêne noirci par le temps, partout où ne règnent point les grands corps de bibliothèque qui renferment les livres amassés par trois ou quatre générations de mes

aïeux; une seule fenêtre, en ogive étroite et longue, l'éclaire, et n'y laisse pénétrer qu'une lueur incertaine. Un heureux hasard fit oublier ce sanctuaire au moment où notre château fut dévasté par les républicains, pendant les années de la révolution. Sa porte, presque dissimulée dans la muraille par les nervures et les angles d'un étroit corridor, demeura invisible aux dévastateurs; et quand nous revînmes habiter Kergoët, nous trouvâmes la bibliothèque intacte et telle qu'elle avait été laissée avant le commencement des troubles. Mon père n'y entrait presque jamais, et moi, je n'y avais peut-être pas mis les pieds deux fois depuis mon retour du collége.

La soirée était devenue subitement très-froide; un vent du nord soufflait d'une manière terrible et soulevait les flots de la mer; je commandai que l'on me fît du feu; et quand il fut allumé, je renvoyai tous les domestiques, leur permettant de se coucher, afin qu'aucun bruit ne vînt me distraire de mes rêveries dans le lieu où je m'étais retiré. Assis dans un énorme fauteuil, les pieds appuyés sur d'anciens chenets en fer, qui se recourbaient

en volutes, se redressaient en pyramides et mêlaient de cent façons leurs capricieux ornements, je regardais les charbons et les cendres rouges du foyer, sans avoir une seule pensée, sans suivre aucune idée. Je demeurai ainsi un espace de temps que je ne saurais déterminer, les yeux fixes, immobile, complétement hébété, n'entendant pas même les heures que sonnait l'horloge du château. Puis un instinct machinal me conduisit jusqu'à une des vieilles armoires dont la salle était ornée : je l'ouvris et j'en tirai peu à peu quelques volumes que je feuilletai sans arrêter précisément mon regard sur aucune de leurs pages. Tout à coup quelques lignes d'une écriture fine, que j'aperçus sur les marges de l'un d'eux, m'arrachèrent à la préoccupation qui m'absorbait; j'emportai près de la cheminée ces volumes pris dans le nombre de ceux dont les armoires étaient remplies, et rapprochant de moi la lampe que l'on m'avait allumée, je déchiffrai peu à peu les caractères presque effacés de cette écriture.

Tu comprendras facilement de quelle émotion je fus saisi en découvrant que cette écriture était

celle de ma mère; son nom se trouvait au commencement du volume; un hasard, dont je bénis mille fois le ciel, m'avait conduit vers la partie de la bibliothèque qui contenait ses livres de jeune fille, et ceux que plus tard, étant déjà mariée, elle y avait joints. Pendant quelques moments, j'oubliai tout au monde, et jusqu'à mon amour même, pour ces saintes reliques de ma mère que je venais de trouver. Avec quelle avidité je dévorai tous ces fragments de pensées qu'elle avait semés sur les marges de ces volumes contenant, je n'en doutais pas, ses lectures favorites! La première page d'une Imitation de Jésus-Christ relatait la date de sa première communion; un livre de messe désignait le jour de son mariage; enfin, je pouvais suivre pas à pas toute sa vie; je retrouvais quelque chose qui me parlait de ma mère, et depuis la mort d'Anne Paingault, nul ne m'avait prononcé son nom. Après ces deux dates, qui résumaient toute son existence, je lus avidement des réflexions suggérées par les lectures dont elle occupait ses loisirs. Une écriture plus tremblée, moins régulière que celle des autres notes fixa mon attention; elle était placée en marge de la troisième ode du

premier livre de Jean-Baptiste Rousseau, tirée du psaume 119, et semblait une allusion faite à des malheurs que j'ignorais. Voici le passage qu'elle accompagnait :

Dans ces jours destinés aux larmes
Où mes ennemis en fureur
Aiguisaient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur :
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnait mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute puissance,
Et sa main vint à mon secours.

Ce que ma mère avait écrit, le voici, mon cher Théodore; car ces lignes sont restées fixées dans ma mémoire; et quels que soient les malheurs qui m'aient accablé depuis cette époque, je ne les ai point oubliés :

15 août 1798.

« Vous m'avez ôté, ô mon Dieu! le bonheur » que vous m'aviez donné ; vous avez fait de moi » la plus misérable des créatures; donnez-moi le » courage nécessaire à mes malheurs. »

Puis il y avait plus loin :

« Rappelez-moi vers vous, ô mon Dieu ! »

Quels étaient ces malheurs que ma mère déplorait si amèrement ? quelles étaient ces infortunes qui pesaient d'un poids si lourd sur sa destinée? pourquoi appelait-elle ainsi la mort comme un terme à ses souffrances? Mon esprit cherchait en vain un éclaircissement à ces paroles obscures, à cet aveu de misères, qui avaient suivi de si près ma naissance. Cette date du 15 août faisait naître en moi mille conjectures plus absurdes les unes que les autres; tantôt j'accusais mon père de ces larmes de ma mère que je voyais encore empreintes sur le papier; je reprenais contre lui mes anciennes préventions. Le 15 de chaque mois n'était-il pas pour lui un jour de deuil? ne se dérobait-il pas à tous les regards ? et cette retraite si continue, si sévère, n'était-elle pas la preuve de sa culpabilité?

Je regardais comme une permission de la Providence que j'eusse été amené précisément un

15 août à découvrir les premières traces de ce mystère d'iniquité; je me considérais comme l'instrument d'un dieu vengeur; je me jetai à genoux et je m'écriai :

Sois en repos, ma pauvre mère; je vengerai ton existence malheureuse et ton bonheur détruit.

Quelques minutes de réflexion ramenaient plus de calme dans mon âme; je me relevai plein de doutes, et je disais, dans l'amertume de ma pensée :

Vous venger, ma mère..... ô mon Dieu! vous venger, et sur qui?...... Je me représentais alors mon père usé par des fatigues sans nombre, par ses blessures, par l'âge, et par près de trente ans de remords; je le voyais mêlant ses larmes aux miennes, pour déplorer la perte de cet ange de tristesse qui avait été ma mère. Pardonnez alors, lui disais-je.... pardonnez, et n'ordonnez point à mes reproches de venir se joindre comme un nouveau remords à tous ceux qui habitent déjà dans le cœur du coupable.

J'ajoutais encore: O mon Dieu! guidez-moi, éclairez-moi.

Je crois véritablement que pendant plusieurs heures j'eus le délire; une fièvre ardente m'avait saisi, et mes idées se brouillaient dans mon cerveau; je ne sais comment se serait terminée la découverte de ces quelques lignes de l'écriture de ma mère, si un domestique, qui couchait près de la bibliothèque, entendant mes plaintes et mes gémissements, ne fût venu me trouver. Sa présence me rendit un peu à moi-même. Je remis les livres à leur place, à l'exception du volume des poésies de Jean-Baptiste Rousseau, et je fermai la bibliothèque, dont j'emportai la clef.

Quand le soleil se leva, je me rappelais toutes ces choses comme les scènes d'un cauchemar; seulement je me sentais brisé de fatigue, et j'avais entre mes mains les trois ou quatre lignes d'écriture qui avaient causé mon agitation. Je retrouvai mon père tel que je l'avais toujours vu après ses jours de retraite, c'est-à-dire un peu sombre, mais plein de douceur et de tendresse.

Je ne pus m'empêcher d'éprouver à sa vue un sentiment d'amertume, mêlé de pitié; malgré moi, le peu de mots que je lui adressai étaient empreints des dispositions où se trouvait mon cœur. Il me considéra d'un air d'étonnement, sembla un instant vouloir me demander ce que j'avais, si j'étais malade ou chagrin; mais il se tut et me quitta. Cette conduite me persuada encore plus que sa conscience lui faisait de graves reproches; je me dis qu'il n'avait point osé m'interroger, devinant sans doute ce qui navrait mon âme; je le regardai s'éloigner et je voulus voir dans sa démarche, dans son attitude, la dernière preuve que j'attendais pour être tout à fait convaincu; quand il eut disparu à mes regards, cette terrible pensée retentit en moi comme un arrêt de Dieu:

Ton père est coupable.

Je passai les longues heures de ma journée à fuir mes propres pensées, en courant comme un insensé à travers les plaines et sur les falaises de Kergoët. A l'heure du dîner, nous nous assîmes, mon père et moi, à la même table, tristes tous

deux, tous deux silencieux, et nous mangeâmes à peine. Le soir j'alléguai mes longues promenades du matin pour me retirer de bonne heure dans ma chambre; on m'avait remis une lettre de Marguerite que j'avais hâte de lire, et la réception de cette lettre fit un peu diversion à mes tristes pensées. Plus de deux jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée, et je n'avais pas encore parlé à mon père, et pas un mot de moi n'était parti de Kergoët pour aller porter quelque espérance et soutenir le courage de ma douce fiancée. Je m'adressai de vifs reproches, et je résolus de réparer mes torts en écrivant le soir même.

Voici la lettre de Marguerite; écoute, et tu vas comprendre combien elle dut ajouter à mes inquiétudes :

« Vous voilà loin de moi, mon bien-aimé. Un
» jour s'est passé depuis votre départ, et je m'é-
» pouvante déjà de ne pas avoir de lettre de
» vous. Si vous saviez, comme je me sens seule,
» quand vous n'êtes pas près de moi, vous trou-
» veriez peut-être un moyen de me faire savoir

» promptement ce que vous devenez, ce que vous » faites, et où en sont les affaires qui nous in- » téressent le plus. Vous m'aurez écrit, n'est-ce » pas, aussitôt après votre arrivée, et si quelque » raison vous a empêché de le faire, ce sera sans » plus de retard après avoir lu ma lettre.

» D'autant plus, mon cher Bertrand, que j'ai » bien besoin de vos conseils et de votre appui. » Figurez-vous que le jour même de votre départ, » M. Ranci prit ma tante à part, après notre dî- » ner, et resta longtemps enfermé avec elle. Cette » conversation secrète m'avait beaucoup inquiétée; » mais que devins-je, mon Dieu! quand le soir, » en nous retirant pour nous coucher, ma tante » me commanda de la suivre dans sa chambre, » d'un certain air solennel que je ne lui connais » que dans les grandes circonstances. En ce mo- » ment, il me prit un affreux battement de cœur; » je ne prévoyais que trop ce qu'elle avait à me » dire. Vous saurez, mon bien-aimé, que M. Ranci » m'a fait l'honneur de demander ma main; » comprenez-vous rien à un pareil homme? Il ne » peut douter combien il m'est indifférent, ni de

» l'amour que j'ai pour vous; car nous avons,
» malgré toutes nos précautions, été d'une grande
» légèreté; et vingt fois j'ai surpris son regard
» qui nous épiait, au moment où les nôtres pou-
» vaient lui tout apprendre. Quoi qu'il en soit, il
» a demandé ma main; j'ai refusé net, ce qui a
» paru surprendre beaucoup ma tante, qui ne
» s'attendait pas à une telle résolution de ma
» part. Elle en a été plus que contrariée et me
» l'a prouvé par l'aigreur de ses paroles. — Et
» quelle raison avez-vous, mademoiselle, m'a-
» t-elle dit, pour refuser M. Ranci? Croyez-vous
» que vous trouverez tous les jours un parti sem-
» blable? M. Ranci est riche et vous n'avez rien,
» absolument rien, ni dans le présent, ni dans
» l'avenir; car ma fortune se compose de pen-
» sions et de rentes viagères, et je ne pourrai rien
» vous laisser après moi. Quant à la fortune de
» votre père, ce qu'il a laissé a été absorbé par
» ses dettes; ainsi donc vous êtes sans le sou, et je
» ne suis pas bien riche. — Mais, ma tante, ai-je
» répondu, je n'aime pas et je ne pourrai jamais
» aimer M. Ranci : nous ne nous convenons nul-
» lement. — Qu'en savez-vous? a-t-elle repris; vous

» figurez-vous qu'il faille adorer l'homme que l'on » épouse? Non, mademoiselle, détrompez-vous; » je n'aimais pas M. de Rosdeuk, quand il » m'a épousée, et cependant nous avons fait très- » bon ménage et j'ai été très-heureuse.

» Je ne pouvais pas dire, mon bien-aimé, que » nous nous aimions et que tu avais été chercher » le consentement de ton père pour notre ma- » riage; et ma tante repoussait toutes les raisons » que j'avançais pour motiver mon refus par cette » phrase toujours la même : — Il faut de toute né- » cessité que vous fassiez un bon mariage pour » ne pas mourir de faim, et monsieur Ranci est » non-seulement tout aussi bon parti qu'un autre, » mais encore il est meilleur. Je n'ai pu rien ob- » tenir; elle ne veut pas rendre ma réponse à » M. Ranci, et elle m'a accordé cinq jours » pour changer de résolution. Revenez donc » bien vite, mon cher Bertrand; revenez bien » vite, muni du consentement de votre père. » M. Ranci a profité de votre éloignement pour » tenter sa démarche; il va m'obséder, espérant » m'obtenir par lassitude de refus et par l'auto-

» rité de ma tante; délivrez-moi, mon bien-aimé,
» des importunités que l'on me prépare et de la
» fausse situation où je suis placée vis-à-vis d'un
» homme que je n'aime pas, et auquel je sup-
» pose l'indélicatesse de ne pas s'embarrasser d'un
» refus et de continuer sa poursuite.

» Pour toutes ces causes, revenez bien vite,
» mon ami, et puis revenez aussi, car je suis
» bien triste quand je ne vous vois pas. Souvenez-
» vous que je veux une lettre de vous, écrite
» aussitôt après avoir lu celle-ci; j'irai la cher-
» cher moi-même à la poste; j'y suis déjà allé ce
» matin, espérant que vous m'auriez adressé,
» n'eût-ce été qu'un mot avant votre départ de
» Brest; vous êtes bien méchant de ne l'avoir pas
» fait, mais cependant je ne vous en veux pas,
» et je vous cherche même des excuses; je me
» dis que vous n'aurez pas eu le temps; c'est
» ainsi que je me console de ma déception de ce
» matin.

» Adieu, mon bien-aimé; à bientôt n'est-ce
» pas? Depuis votre départ je me suis sentie pleine

» d'espoir, et plus le moment décisif approche,
» plus je prends confiance en l'avenir.

» Adieu, je vous aime vraiment.

» Marguerite. »

Ainsi donc M. Ranci avait manqué à sa promesse; ainsi, profitant de mon absence, il avait circonvenu madame de Rosdeuk pour la forcer à employer son autorité sur Marguerite et contraindre ses volontés. Marguerite était malheureuse, inquiète, poursuivie par une obsession sans délicatesse, contre laquelle elle luttait avec courage dans l'espoir d'un secours prochain; elle m'attendait, elle m'appelait, et je n'avais point encore obtenu le consentement de mon père; je ne lui avais pas fait la confidence de mon amour pour cette pauvre fille qui plaçait en moi toutes ses espérances.

Plus elle approchait du moment décisif, plus son courage grandissait; l'avenir, que jusque-là

elle avait regardé avec terreur, commençait à lui apparaître riant et enchanteur. C'était elle qui venait maintenant me rendre une force et une décision qui, je le sentais, commençaient à m'échapper. Je pris la ferme résolution de parler à mon père le lendemain même, et de terminer toutes nos incertitudes. Je relus plusieurs fois la lettre de Marguerite, pour m'affermir dans ce dessein ; et pour me mettre dans l'impossibilité de retarder encore cette conversation d'où dépendait notre bonheur, j'écrivis à ma bien-aimée maîtresse en lui annonçant que dans trente-six heures je serais en route pour revenir vers elle, rapportant avec moi le consentement de mon père. Je la remerciai de sa lettre et des détails qu'elle me donnait ; je lui racontai non pas la cause de mes chagrins, ni les soupçons qui de nouveau étaient rentrés dans mon âme, relativement à la mort de ma mère ; mais je lui dis combien mes jours avaient coulé tristement depuis mon arrivée à Kergoët. Je lui parlai de douleurs vagues, d'émotions pénibles dont j'avais été assailli, et que son amour aurait pour sainte mission de calmer et d'apaiser peu à peu.

Ma lettre remplissait quatre grandes pages de papier, et pour la première fois ce n'était plus moi qui montrais de l'énergie et du courage; pour la première fois j'implorais de cet amour que j'avais fait naître, des consolations et un avenir qui me dédommageassent de tout mon passé. Hélas ! le temps approchait où ce passé devait être pleuré par moi comme le souvenir d'un paradis complétement perdu; le temps approchait où nulle consolation ne devait être assez puissante pour distraire mon cœur des maux accumulés sur lui. L'homme est ainsi fait que jusqu'au jour où les riantes destinées lui refusent leur réalité, ses yeux se portent avec plus de joie vers les champs du futur, que son esprit ne se repose doucement dans la pensée des faits accomplis.

J'arrivais au terme de cet âge où tout est illusion suave, où tout ce qui n'est pas encore venu s'inscrire dans les fastes de votre vie se montre, dans des lointains charmants, entouré d'une auréole rayonnante; j'arrivais au terme de ces années de divine jeunesse, pendant la durée desquelles le cœur humain ne désespère jamais complétement

de l'avenir, parce qu'en lui se renouvelle et grandit sans cesse un immense désir de bonheur, un espoir infini, dont les heureux songes vous bercent jusqu'à l'heure du désillusionnement complet. Je devais pleurer un jour ces malheurs que je considérais alors comme bien grands; je devais me les rappeler avec une amertume de regrets déchirants. Les malheurs imaginaires, les douleurs vagues vous font espérer en l'avenir; les malheurs réels le murent pour vous et vous marchez à reculons, arrosant votre route de larmes et redemandant au passé les souffrances subies et l'espoir perdu.

LA DEMANDE.

Sur mon propre destin je viens vous consulter.
J. Racine.

XVIII.

Le lendemain matin je me levai presque avec le jour, et après avoir été porter ma lettre au bureau de poste voisin, je revins pour l'heure du déjeuner, décidé à faire connaître à mon père l'état de mon cœur, et à lui demander son consentement pour mon union avec Marguerite. J'éprouvais comme une espèce de frisson fiévreux qui m'agitait extraordinairement et colorait mes joues

d'une teinte plus prononcée de rougeur, que causaient seules toutes les émotions qui étaient concentrées en mon âme. Pendant le cours de notre repas, mon père me regarda plusieurs fois avec attention, et me demanda si je souffrais; je l'assurai que je me portais à merveille, mais il n'eut pas l'air de croire à mes paroles, et il continua à tenir ses yeux fixés sur moi, avec une telle expression interrogatrice, que je m'embarrassai et que je finis par perdre entièrement contenance, au point d'être obligé d'inventer un prétexte pour pouvoir quitter la table du déjeuner.

Une fois hors de la présence de mon père, toute ma résolution me revint, et comme il était rentré dans son cabinet, je lui fis demander, par son valet de chambre, s'il pouvait me recevoir. Mon père sortit aussitôt de son appartement, et vint au-devant de moi les bras ouverts: — Je savais bien, me dit-il, que tu étais souffrant ou que quelque chose te préoccupait; voyons, mon cher enfant, parle, qu'as-tu?

Nous nous trouvions dans une petite anti-

chambre qui précédait ses appartements; je ne jugeai point que ce fût un lieu convenable pour la conversation que je voulais avoir, car cette antichambre conduisait également à la chambre du vieux domestique de mon père, et à chaque instant nous pouvions être interrompus.

— Je désirerais, répondis-je, que ce que j'ai à vous dire, le fût dans un lieu plus à l'abri de tout dérangement que celui-ci.

L'expression que j'avais prise malgré moi, en prononçant ce peu de mots, étonna mon père; il me regarda d'un air d'inquiétude. Puis enfin, sans m'adresser la parole, il ouvrit la porte qui donnait dans son cabinet et me fit signe de passer devant lui; il tira les verrous de cette porte et s'assit enfin dans un grand fauteuil placé devant son bureau, qu'encombraient toutes sortes de papiers, et me désigna par un geste silencieux un fauteuil placé à peu de distance du sien.

Tous deux nous nous recueillîmes quelques instants, lui pour écouter la confidence que j'allais

lui faire, moi pour trouver les paroles nécessaires à cette confidence. Cette halte, cette pause que nous fîmes d'un commun accord, qui n'eut pas besoin cependant d'être exprimé, avait quelque chose de solennel dont se refléta toute la scène qui la suivit.

—Mon père, dis-je enfin d'une voix assez ferme, nous sommes les deux seuls Kergoët; je crois vous avoir entendu raconter souvent comment notre famille, de nombreuse qu'elle était, s'est vue en peu d'années réduite à n'avoir plus que deux représentants.

— Oui, mon enfant, répondit mon père d'une voix grave et lente, nous sommes les deux derniers Kergoët; tous les autres ont payé sur l'échafaud ou dans les combats de la Vendée, la dette de gentilhomme qu'ils devaient à la royauté.

—Nous n'avons pas d'amis, repris-je; personne qui s'intéresse à nous; excepté ce bon abbé Merik, nulle créature humaine ne vient jamais nous visiter. Nous sommes destinés à vivre et à mourir

ignorés sur nos grèves de Kergoët. La seule chose qui eût pu nous tirer des murs de notre vieux château, la restauration des princes de la maison de Bourbon, cette restauration que vous avez si longtemps attendue, a refusé vos services et les miens; rien au monde ne peut donc plus nous arracher aux murs de Kergoët.

— Vous oubliez, mon fils, s'écria mon père avec une noble vivacité, le cas où le roi ferait un appel, dans quelque danger, à la fidélité de notre vieux sang breton; nous devrions alors tout quitter pour répondre à cet appel.

— Oui, répliquai-je, mais il y a peu d'apparence que cet appel ait lieu de sitôt, et jusqu'à ce qu'il se fasse entendre, Kergoët sera notre asile, notre retraite.

— Oui, sans doute, murmura mon père.

— Ne m'avez-vous pas dit, ajoutai-je en conservant toute ma fermeté, ne m'avez-vous pas dit que votre plus grand désir, que votre souhait le plus ardent, était de me voir marié?

—Oui, je l'ai dit; oui, mon enfant. Et les yeux de mon père s'illuminèrent d'une joie bien vive en me répondant.

— Eh bien! mon père, ajoutai-je avec un tremblement nerveux, qui donnait à ma voix une accentuation pleine d'émotion; eh bien! mon père, le moment est venu de vous avouer que j'ai rencontré la seule femme dont l'amour puisse assurer mon bonheur. J'aime de toutes les facultés de mon âme une jeune fille que vous-même choisiriez pour être ma femme, si vous connaissiez toutes ses qualités, comme je les connais depuis deux mois que nous nous sommes rencontrés.

— Parle, parle, mon enfant, me dit mon père en prenant mes deux mains dans les siennes; quelle est cette jeune fille, fais-la-moi connaître, et je l'adopterai comme mon second enfant, et je lui ouvrirai les portes de notre demeure, et je vous bénirai tous deux.

Alors, je racontai à mon père toute ma

liaison avec Marguerite, je lui parlai de ses douces vertus, de sa candeur; je lui dis comment elle était orpheline, comment elle avait été, sans fortune, confiée aux soins d'une tante dont la mort la priverait de tout secours; je lui dis encore mes incertitudes, mes craintes, mais sans lui avouer les motifs, sans lui confier la cause de mes irrésolutions; je voulais, avant d'aborder le terrible chapitre des opinions républicaines du père de Marguerite, faire passer dans le cœur de mon père le vif intérêt, l'attachement profond, que j'éprouvais pour cette innocente enfant.

— Pourquoi te défiais-tu de moi, mon cher Bertrand? me demanda mon père d'un air de reproche amical; pourquoi as-tu si longtemps tardé à me confier le secret de ton amour?

— Hélas ! mon père, je prévoyais un obstacle à mes vœux les plus ardents, murmurai-je en me sentant pâlir malgré moi.

— Et lequel, reprit mon père, lequel peut être assez puissant pour motiver de ma part une

opposition à ton bonheur, puisque tu dis que ton bonheur à venir est attaché à cette union.

— Marguerite n'appartient point à une famille noble. Et mes lèvres eurent peine à laisser échapper cet aveu, et j'attendis la réponse de mon père dans un état d'anxiété que tu te figureras sans peine.

La physionomie de mon père se rembrunit subitement, ses yeux se baissèrent, un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine, et ses mains quittèrent les miennes qu'elles tenaient fortement étreintes. Un silence qui dura longtemps s'établit entre nous ; le bruit seul de notre respiration semblait en marquer toutes les minutes, comme le balancier d'une pendule. Enfin mon père reprit la parole, mais l'animation joyeuse qui s'était montrée dans toute sa personne, il y avait si peu d'instants, n'existait plus ; sa figure exprimait une résignation passive, une sorte de désenchantement qui me firent mal.

— Écoutez-moi, Bertrand, je ne vous cacherai

pas combien il m'en coûtera d'allier la famille des Kergoët à une famille inconnue; cette antipathie pour les mésalliances, qui est si fort enracinée dans mon cœur, prend sa source dans un noble sentiment, et non, comme on voudrait le persuader de nos jours au peuple crédule, dans un sot orgueil. La noblesse, mon enfant, était jadis une charge qui avait ses obligations et non pas une vaine distinction simplement honorifique : c'étaient de grandes actions, une suite d'importants services rendus au pays, qui la maintenaient dans ce haut rang, qui lui a fait tant d'envieux. La noblesse était une milice toujours organisée pour la défense du pays, toujours prête à verser son sang pour lui; elle avait ses tombeaux aussi bien sur les champs de bataille, où se disputait la fortune de la France, que dans la chapelle de ses châteaux; et sa vieille devise était :

NOBLESSE OBLIGE.

Elle s'alliait entre elle, afin que ses enfants eussent toujours de nobles exemples à recueillir dans leur famille; il fallait que cette noblesse, destinée à

porter l'épée et à verser son sang à la guerre, n'eût que des aïeux chevaliers. Plus tard on s'est mésallié, mon enfant, mais c'est alors que la faveur, des intrigues et l'or ont fait des nobles ; c'est alors que l'on a jeté les titres les plus vénérés en récompense aux plus scandaleuses prostitutions.

Dans notre famille il ne s'est pas encore fait de mésalliance : tous nos pères ont porté l'épée, toutes leurs femmes étaient filles de chevaliers. Un de nos ancêtres était le compagnon de Du Guesclin, le vaillant connétable ; un autre tombait à Pavie aux pieds de François Ier, en le défendant ; un autre eut la tête tranchée par ordre du cardinal de Richelieu, pour avoir soutenu les priviléges et les droits de notre pays breton ; et c'est aussi un titre de gloire, Bertrand, que de savoir monter sur un échafaud pour résister à une injustice. Enfin, mon enfant, jamais un Kergoët ne s'est mésallié, parce qu'ils demandaient pour dot à leurs femmes un écusson glorieux à joindre au leur, une suite héréditaire de vertus et d'illustrations à coudre à leurs vertus et à leurs illustrations héréditaires.

Mon père s'interrompit un moment, puis il

reprit d'un son de voix sourd, comme s'il eût craint qu'une autre oreille que la mienne n'entendît ses paroles :

— Cependant, mon enfant, nous ne sommes plus que deux de notre illustre famille ; plus que deux ! répéta-t-il avec un sentiment de pénible réflexion.... : un vieillard usé par le chagrin et les blessures ;.... un enfant sans appui..... sans amis, isolé sur la terre, quand son père aura disparu..... Nous sommes comme perdus sur cette côte du Finistère; personne ne pense à nous, nous n'avons plus que nous au monde. La noblesse de France... hélas ! on la laisse mourir, on l'éteint un peu plus chaque jour. Pour ton bonheur, Bertrand, pour assurer la paix et le repos de tes jours, je ferai le seul sacrifice que je puisse encore faire ; je clorai la longue généalogie de notre famille ; je la murerai, et ni tes enfants, ni les enfants de tes enfants n'y inscriront leur nom. Tu épouseras la femme que tu aimes ; mais pour moi, pour ton père, dont tu voudras respecter les croyances, tu prendras un autre nom ; n'est-ce pas, mon cher enfant, tu feras ce que je te demande ?

Et mon père me tendit de nouveau la main.

— Oui, oui ! m'écriai-je ; oui, mon bon père, je respecterai toutes vos volontés ; Marguerite et moi, nous prendrons le nom que vous voudrez nous donner, pourvu que vous ne renonciez pas à être notre père.

— Tu l'aimes donc bien ? me dit-il avec un étonnement douloureux.

— Je l'aime de toutes les affections de mon âme ! m'écriai-je.

— Eh bien ! vous serez tous deux mes enfants. J'ai renoncé pour toi aux brillantes espérances que la restauration m'avait données ; je déracinerai de mon esprit les dernières illusions dont il se flattait encore, et nous tâcherons d'être heureux dans l'oubli de tous et de tout.

— Oh ! merci.... merci.... mon père !.... et je pouvais à peine parler, tant mon émotion et ma joie étaient grandes.

— C'est singulier, dit mon père, comme se

parlant à lui-même.... Rosdeuk....., Rosdeuk..., je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

— Rosdeuk est le nom de la tante de Marguerite, balbutiai-je, en sentant toutes mes craintes renaître à la fois.

— Et quel est donc le sien ? demanda-t-il ; je croyais que tu m'avais parlé de Marguerite Rosdeuk, et ce nom sonnait assez bien, quoiqu'il ne fût pas, comme tu me l'as assuré, d'une origine noble.

— Non, mon père, Marguerite ne porte point le nom de Rosdeuk..... J'ignore, mon cher Théodore, quel secret pressentiment me faisait retarder autant que possible le moment de lui dire le vrai nom de Marguerite..... Non, répétai-je, madame de Rosdeuk ayant accueilli sa nièce, restée orpheline, on s'est habitué à la nommer mademoiselle de Rosdeuk, mais son véritable nom est Mervin.

A ce nom, mon père se leva brusquement du siége sur lequel il était assis...— Mervin ! s'écria-t-il avec un accent que rien au monde ne pour-

rait rendre... Mervin!..... Et je vis ses yeux ternes et fatigués prendre subitement une expression de fureur dont je fus épouvanté : sa figure passa en une seconde du pourpre le plus foncé au blanc le plus terreux ; ses lèvres se crispèrent, et tout son corps fut agité d'un tremblement nerveux effrayant. Il voulut vainement essayer de parler ; les mots ne purent se faire passage à travers ses dents serrées ; il marcha quelques pas dans la chambre, puis, revenant vers moi, il saisit mon bras, qu'il étreignit convulsivement entre ses doigts :

— Mervin..... non..... non..... jamais..... jamais, articula-t-il enfin avec peine.

Cette soudaine explosion de colère, l'attitude de mon père, son regard, sa fureur concentrée, m'avaient plongé dans une stupeur profonde ; je n'en pouvais encore concevoir les motifs ; mais je ne voyais que trop tout ce qu'ils avaient de mortel pour mes espérances les plus chères. Ma tête s'était inclinée sur ma poitrine ; je ne sentais plus rien, je n'entendais plus ; mes facultés pensantes

m'avaient abandonné. Un pénible silence succéda aux derniers mots que mon père venait de prononcer; et longtemps après, quand je revins à moi, et que je promenai mon regard sur tout ce qui m'entourait, comme un homme qui reprend ses sens après un long évanouissement, je me trouvai seul.

A mesure que la mémoire me revenait, je recouvrais le sentiment de mon malheur; je comprenais son étendue; je me disais que Marguerite était à jamais perdue pour moi; car il fallait que ce nom de Mervin fût mêlé d'une terrible manière aux malheurs de mon père, pour qu'il eût le pouvoir de l'agiter ainsi; il fallait que ce nom de Mervin réveillât en son âme de bien affreux souvenirs, pour l'avoir fait sortir de son état habituel de calme. Je n'avais point encore vu mon père agité par une telle exaspération; j'avais ignoré jusqu'à ce jour qu'il pût exister dans le passé une puissance capable de le torturer ainsi.

Ma vie d'enchantements, d'illusions, de ravissantes rêveries, touchait à son terme; entre mes



joies de la veille et l'accablement dans lequel j'étais plongé, il y avait des abîmes immenses; j'étais comme ces voyageurs surpris par la nuit et la tourmente dans les défilés obscurs d'une montagne ; je n'osais plus faire un pas en avant, et je devinais l'impossibilité de reculer. Tout était ténèbres autour de moi, ténèbres épaisses, terribles, et qui pesaient d'un poids bien lourd sur mon cœur navré; je ne me sentais plus ni forces, ni courage; mes jambes se refusaient à me soutenir, et mon père se serait trouvé devant moi, que ma bouche n'aurait jamais osé lui adresser cette question : Qu'a donc de si odieux ce nom de Mervin? Je pressentais qu'il allait y avoir un grand sacrifice à accomplir, que l'autel se préparait, et que je serais la victime offerte à je ne savais quelle expiation. Un frisson glacial parcourait tout mon corps, et ma poitrine se serrait jusqu'au point de m'ôter la respiration; j'aurais voulu fuir, et je ne pouvais bouger de la place où je me trouvais comme enchaîné. J'aurais voulu crier, aucun son ne sortait de mon gosier. J'étais fatalement, invinciblement attaché au poteau du sacrifice.

J'ai souffert, pendant deux heures que dura ce supplice, plus peut-être que les forces humaines ne peuvent supporter de douleur, et cependant je ne versais pas une larme; mon cœur se soulevait par des battements inégaux et précipités; quelquefois un déchirement aigu, semblable à celui que peut produire la lame d'une épée, me paraissait être le terme de mes maux et de ma vie; mais Dieu n'avait point ordonné l'heure de ma mort; j'avais croisé mes mains; mes yeux s'étaient fermés; je souffrais et j'attendais.

— Pauvre Bertrand! murmura Théodore de Vitré, en essuyant une larme qui tombait de ses paupières gonflées.

UN TRISTE SECRET.

Femmes tuées dans la Vendée. .	15,000
Enfants *id.* *id.* . . .	22,000
Morts dans la Vendée.	900,000
Victimes sous le proconsulat de Carrier, à Nantes.	32,000

PRUD'HOMME. *Journées de la Révolution.*

XIX.

La journée était très-avancée quand le vieux domestique de mon père entra dans la chambre où j'attendais la dernière révélation de mon malheur. Je remarquai que ce pauvre homme avait pleuré ; ses yeux étaient encore rouges, et sa voix avait peine à reprendre un peu de fermeté.

— Monsieur Bertrand, me dit-il, *monsieur* est

souffrant.... il ne se sent pas bien..... Vous ne le verrez point à dîner ; jusqu'à ce soir il désire être seul dans sa chambre..... peut-être le repos lui rendra-t-il un peu de calme..... Il vous demande, à huit heures, de venir le trouver dans son cabinet, il désire vous parler.

Par un signe de tête, je répondis que j'obéirais aux ordres de mon père, et le domestique qui m'avait fait part de son désir étant sorti, je restai de nouveau seul abandonné à toutes les conjectures que pouvait enfanter mon cerveau ébranlé par tant de secousses. Cependant, peu à peu, je repris des forces, et une sorte de courage assez semblable à celui du criminel placé en face de l'instrument de son supplice. Je n'espérais plus arriver à faire consentir mon père à mon union avec Marguerite ; je voyais tout mon avenir brisé devant moi ; toutes les routes fleuries par lesquelles j'avais rêvé que mes pas devaient me conduire m'apparaissaient maintenant dévastées ; mais la condamnation, le mot cruel qui devait retrancher de mon âme toutes les douces pensées dont elle s'était nourrie, n'avait pas encore été pro-

noncé, mon infortune n'avait pas reçu sa dernière sanction.

J'ai toujours éprouvé, mon cher Théodore, qu'il en est des peines du cœur comme d'un malade condamné et qui traîne péniblement les derniers jours d'une lente agonie. Autour de lui s'empressent ses parents et ses amis, ses serviteurs et tous ceux qui vivaient de sa vie; ils retiennent leurs larmes et leurs cris de désespoir, tant qu'un souffle de vie se montre dans le moribond qu'ils ont sous les yeux; ils n'espèrent pas qu'il puisse, comme Lazare, secouer les linceuls du tombeau; mais la mort n'a pas accompli toute son œuvre, et ils se taisent devant son grand combat, dont le terme est proche; une dernière fois ils se baissent vers le mourant, pour écouter sa respiration, pour épier le passage de son âme prête à s'envoler vers un monde meilleur; c'est alors qu'ils s'aperçoivent que leur parent, leur ami, leur maître, n'est plus qu'un cadavre, et toutes leurs afflictions contenues éclatent à la fois.

Moi, mon ami, j'étais devant mon espérance

défaillante, comme tous les amis du moribond devant sa couche funèbre ; je la voyais se détruire peu à peu ; son dernier souffle murmurait à peine: elle se mourait, mais elle n'était point encore complétement morte, mon père ne m'avait point dit : Elle n'est plus !

Ces quelques heures qu'il me fallut passer dans l'attente du rendez-vous qui m'avait été assigné, se traînèrent pour moi dans des angoisses cruelles. Je ne sortis pas du cabinet de mon père ; je refusai de me mettre à table pour dîner ; j'avais croisé mes bras sur ma poitrine, et jusqu'au moment où l'horloge du château sonna huit heures, je gardai cette position, marchant, sans m'arrêter, d'un angle à l'autre du cabinet. J'ignore encore comment ma tête put résister au tumulte des pensées diverses qui se croisaient dans mon cerveau, comment le sang qui se portait avec violence à mon cœur n'en brisa point les parois. J'ignore toute mon existence morale pendant ces longues heures ; je sais que je souffris plus que je n'avais souffert, plus que je n'ai souffert depuis lors ; je crus vingt fois que j'allais mourir; ce fut la vie physique qui combattit

en moi, qui résista à la douleur morale, qui se révolta contre cette fin si précipitée que ma première déception me préparait; ma volonté ne fut pour rien dans cette résistance. Hélas! j'ai regretté bien souvent d'avoir survécu à ma félicité.....

Enfin, le dernier coup du marteau de l'horloge, qui sonnait l'heure assignée par mon père, me fit m'arrêter dans ma marche; je regardai autour de moi comme un insensé qui recouvre une lueur de raison; les battements de mon cœur furent presque suspendus, et à toutes mes agitations succéda un grand calme, un calme lourd et pesant, tout chargé d'orages prochains; je n'entendais que de vagues bourdonnements dans mes oreilles, mais j'avais recouvré ma présence d'esprit.

Je m'acheminai vers la chambre de mon père, guidé par son valet de chambre que je trouvai sur mon chemin, et qui me fit traverser deux grandes pièces que je n'avais jamais vues; ces deux pièces séparaient la chambre à coucher de mon père de son cabinet; les volets en étaient fermés, les meubles confusément entassés; il pa-

raissait que depuis bien des années personne n'avait touché à ces fenêtres fermées, à ces meubles couverts de poussière. Je te donne tous ces détails pour te prouver combien j'étais calme et libre d'esprit à cette heure solennelle, puisque je pus les observer et puisqu'ils me frappèrent.

Quand je me trouvai seul vis-à-vis de mon père, une émotion pénible me saisit et me fit tressaillir. Ce n'était plus le même homme que j'avais vu, il y avait à peine quelques heures, encore fort et vigoureux, et conservant, malgré les fatigues de soixante années d'une vie remplie de traverses pénibles, un grand air de verdeur, et pour ainsi dire de jeunesse. L'homme que j'avais devant les yeux était un pauvre vieillard, blême et tout ridé, courbé et comme replié sur lui-même; ses yeux étaient presque éteints, et toute sa contenance indiquait un abattement profond. Je sentis une grande pitié pour ce vieillard d'un jour; un moment j'oubliai mes propres chagrins, pour ne penser qu'à ceux de mon père, et je songeai combien devait avoir été dure et terrible sa torture, pour l'avoir ainsi abattu.

Sa tête reposait sur ses deux mains, entre lesquelles elle se trouvait ensevelie, et ses bras s'appuyaient sur une table placée devant lui ; une seule bougie éclairait cette scène et luttait avec peine contre les ténèbres de l'immense chambre dans laquelle j'étais venu le trouver. Il n'y avait que fort peu de meubles dans cette chambre, quelques chaises, un grand fauteuil, un bureau d'une ancienne forme, un lit de chétive apparence ; et les murailles n'offraient pour toute décoration qu'un vieux cadre contenant un portrait de femme, que je jugeai devoir être celui de ma mère.

L'aspect lugubre de l'appartement, l'attitude de mon père et ce portrait qui dans mon esprit prévenu était le remords attaché au coupable que j'avais devant les yeux, tout cela me remplit de terreur à un tel point que je sentis mes genoux fléchir sous moi ; et si je n'avais trouvé une chaise pour m'asseoir, je serais tombé sur le parquet. Le bruit que je fis tira mon père de l'état d'abattement dans lequel il était plongé ; il dirigea de mon côté son regard éteint, et après quelques

instants d'hésitation, il me dit d'une voix creuse et singulièrement altérée : — Asseyez-vous, Bertrand.

Après ces mots, nous demeurâmes plus d'un quart d'heure sans rompre le silence; la seule bougie qui éclairait l'appartement ne nous envoyait qu'une lumière douteuse; ses faibles rayons, loin de percer l'obscurité, lui prêtaient plus de profondeur; et comme saisi d'une sorte de fascination, je croyais voir une foule d'objets inconnus vaciller et s'agiter autour de moi.

Un douloureux soupir de mon père précéda de peu de minutes les paroles qu'il m'adressa, et que je vais te rapporter aussi fidèlement que ma mémoire a pu les retenir. Il ne les prononça pas sans se reposer plusieurs fois et sans reprendre haleine, comme un homme épuisé par un effort pénible.

— Je vous ai fait demander, mon enfant, de venir me trouver dans ma chambre, parce que j'ai

beaucoup à causer avec vous, et que ce soir je ne me sens pas bien; ce que j'ai à vous dire est si triste, qu'il a fallu une circonstance impérieuse, comme celle dans laquelle nous nous trouvons, pour me décider à rompre un silence que j'avais cru jusqu'à ce moment devoir garder vis-à-vis de vous sur les plus terribles événements de ma vie.

Ce préambule, loin de diminuer mes soupçons et ma terreur, ne fit que confirmer les uns et augmenter l'autre; je jetai à la dérobée un regard sur le portrait de ma mère, et il me sembla voir sa figure s'incliner sur sa poitrine. Je ne trouvai aucune parole à répondre à mon père; ma langue était comme clouée à mon palais.

Mon père reprit bientôt : — Vous voulez vous marier, Bertrand. Vous aimez une jeune fille, douce, modeste, malheureuse, m'avez-vous dit : à sa possession est attaché le bonheur de votre avenir; vous en êtes aimé, et vous êtes venu vers moi pour chercher mon consentement à cette union?

Je répondis à cette interrogation par un signe de tête affirmatif.

— Hélas ! mon pauvre enfant, ce consentement, qui ferait ta joie et ton bonheur, je ne peux pas..... je ne pourrai jamais le donner..... Oh! non... non, Bertrand..... Il y a un crime, mon pauvre fils, entre Marguerite et toi... un crime qui vous sépare éternellement.

— Un crime! m'écriai-je en me levant poussé par un mouvement involontaire.

— Oui, un crime, dit mon père d'une voix plus ferme, mais empreinte d'une sombre horreur; un crime que nulle expiation humaine ne peut effacer; un crime qui a couvert toute mon existence de deuil...... et qui, je le crains, flétrira les années de ton avenir...... O mon enfant !... mon cher enfant, ajouta-t-il avec de véritables sanglots, Dieu m'a frappé et nous frappe encore bien cruellement. Toute notre vie s'écoulera solitaire, et nous verrons finir notre malheureuse race..... Le nom de Kergoët disparaîtra de la Bre-

tagne..... il ne sera plus jamais inscrit dans ses annales.

— Au nom du ciel, mon père, dites-moi quel crime établit une barrière entre Marguerite et moi, murmurai-je d'une voix éteinte.

— Tu sauras tout, Bertrand, tu sauras tout; laisse-moi seulement reprendre un peu de force et de courage, car j'en ai besoin pour commencer le récit que j'ai résolu de te faire. Je souffre autant de la douleur que tu vas éprouver, mon cher enfant, que de la douleur qui depuis tant d'années creuse en mon sein une plaie incurable.

Mon père se tut; ses yeux se fermèrent; ses lèvres seules s'agitèrent pendant quelques secondes, et je crus qu'il adressait à Dieu une fervente prière.

— Mademoiselle de Mervin..... et la manière dont mon père articula ce nom me prouva qu'il lui était douloureux à prononcer; mademoiselle de Mervin est d'une bonne famille de la Bretagne; ses ancêtres ont toujours compté parmi les gen-

tilshommes de cette province. J'ai connu son père depuis ma jeunesse; nous étions pour ainsi dire camarades d'enfance..... nous nous sommes aimés comme des frères jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Ce fut à cet âge qu'une inimitié irréconciliable s'éleva entre nous.....

— Eh bien!... dis-je, respirant à peine, en voyant que mon père avait laissé retomber sa tête entre ses mains.

—Nous étions tous deux épris d'une jeune fille, d'un véritable ange de bonté, de grâces, de douces vertus..... Nous l'aimions tous deux sans nous douter que nous étions rivaux; enfin, elle eut à se prononcer entre nous, et elle me préféra..... c'était votre mère, Bertrand.

—Ma mère! m'écriai-je; ma mère! Et je pris le flambeau qui était devant moi, et je me levai pour contempler le portrait de femme suspendu à la muraille.

— Oui, c'est là son portrait, balbutia mon

père dans une véritable agonie de désespoir...... la voilà telle qu'elle était quand je l'épousai. C'est bien son regard voilé et mélancolique ; ce sont ses traits ; contemplez-la, Bertrand, et vénérez-la comme une sainte ; car jamais il ne s'est vu sur la terre une femme plus digne d'amour, de respect.... de vénération.... Je n'ai aimé qu'elle, Bertrand ; je l'ai aimée vivante de toutes les puissances de mon âme ; et, morte, je l'ai pleurée de toutes les larmes de ma tristesse, de tous les regrets de mon cœur.

Je ne pouvais m'arracher à la contemplation du portrait de ma mère ; il me semblait qu'à sa vue une foule de souvenirs rentraient peu à peu dans ma mémoire ; par moments je croyais ressaisir quelques lambeaux, quelques parcelles des premières années de ma vie ; je retrouvais presque ma mère, en scrutant bien profondément mes plus incertaines rêveries ; son regard ne m'était point inconnu ; je me rappelais qu'un regard semblable s'était arrêté sur moi ; puis jusque dans les détails de sa toilette, une ceinture, une couleur de robe. J'avais déjà vu tout cela, mais sans pou-

voir bien me préciser à moi-même l'époque que je rebâtissais confusément.

Mon père avait quitté son fauteuil, il était debout près de moi, il s'appuyait sur mon bras, ou plutôt il le pressait convulsivement ; je le sentais trembler, et ses dents, en se choquant les unes sur les autres, produisaient un grincement horrible.

— Maintenant, Bertrand, écoutez-moi attentivement, me dit-il, et tâchez d'être ferme contre la douleur, comme moi je le serai en rouvrant toutes les blessures de mon âme. Le jour où j'épousai votre mère, Mervin et moi nous devînmes ennemis ; c'est-à-dire, Mervin devint mon ennemi le plus acharné. Cet homme avait un caractère tout à la fois colère et dissimulé ; il était, par tempérament, sanguin et bilieux ; jusqu'au jour de notre rupture, il s'était montré ami plein de chaleur et d'abandon, et mon amitié lui avait prêté des vertus que je ne sus que trop qu'il ne posséda jamais.

Son éloignement et sa rupture d'amitié me

causèrent une peine réelle ; je m'étais habitué pendant tant d'années à le regarder comme mon frère, que je ne pus facilement me faire à son indifférence, car je ne lui supposais pas de la haine.

La révolution commençait alors à poindre sur l'horizon. Nous étions arrivés à la convocation des États généraux. Mervin et moi nous nous rencontrâmes, pour la première fois depuis mon mariage, aux assemblées de la noblesse ; je m'avançai vers lui, il fit semblant de ne pas m'apercevoir. Nos assemblées de la noblesse furent orageuses ; j'ai toujours été royaliste, mon enfant ; le royalisme est pour moi une religion, une croyance sacrée ; mais alors j'apportais dans la défense de cette croyance une chaleur, une vivacité qui dépassait quelquefois les limites de la raison. J'avais connu Mervin aussi ardent que moi en royalisme, et plus énergique peut-être dans l'expression de ses convictions ; quel ne fut donc pas mon étonnement, quand je le vis se déclarer mon antagoniste le plus prononcé, quand je lui entendis tenir les discours les plus révolutionnaires, et saisir avec bonheur l'occasion de combattre chacune

des paroles qui sortaient de ma bouche, par des mots pleins de fiel et de haine, par d'amères railleries qui arrivaient presqu'à l'insulte! Je voulus vainement ne pas m'apercevoir de ses intentions hostiles, je me résignai au silence; il me poursuivit de ses sarcasmes jusque sur le banc où j'étais assis; il me désigna comme un ennemi de la chose publique, comme un homme opposé à toute idée d'amélioration, une sorte de farouche sauvage; en un mot, il renia tous ses antécédents, toutes les croyances que je lui avais connues; il brisa les derniers liens de notre amitié. Son acharnement à m'attaquer alla si loin, que je fus enfin obligé de m'y montrer sensible. A mon tour je pris la parole, et je réfutai avec chaleur, avec indignation, ses propos, ses calomnies, ses accusations. Pendant que je parlais, je le voyais en face de moi, ne me quittant pas du regard, m'insultant du geste et par ses exclamations; une fureur prête à faire explosion se laissait voir dans toute sa personne, ses poings étaient serrés et contractés, il avait peine à demeurer à sa place. Tous les gentilshommes présents à cette réunion ne pouvaient concevoir les motifs de son irritation. Une stupeur profonde

les accablait, et bientôt il ne fut question que de l'inimitié qui avait succédé à notre amitié.

Le soir de ce jour, je reçus une provocation de Mervin : il se prétendait insulté par moi, tandis que je n'avais fait, au contraire, que répondre à ses insultes, que continuaient les termes mêmes de sa provocation. Nous nous battîmes, et il fut grièvement blessé d'un coup d'épée dans la poitrine.

Pendant quatre mois il demeura confiné dans son lit; j'envoyai chaque jour savoir de ses nouvelles, jusqu'à ce que l'on m'apprit qu'il venait de partir pour Paris. Je ne fus pas fâché de son départ, car mon duel avait horriblement effrayé votre mère. Je connaissais Mervin, et je savais que je ne pouvais plus espérer ni paix, ni trêve, tant qu'il habiterait la Bretagne.

Mervin s'imaginait que votre mère avait été coquette avec lui, qu'elle l'avait leurré de fausses espérances pour s'en amuser; son amour-propre blessé, joint à son amour déçu, car il avait aimé passionnément votre mère, avait allumé en lui

une haine que les années ne firent qu'accroître. Son duel avec moi et la blessure qu'il reçut achevèrent de faire perdre toute mesure à sa colère ; au moment de son départ, il m'écrivit une lettre qui contenait peu de lignes et que je puis vous rapporter fidèlement : je ne l'ai jamais oubliée.

« Vous m'avez enlevé ma maîtresse, vous » m'avez blessé. Les chances vous sont heureuses ; » mais nous nous reverrons; notre haine est sus- » pendue, elle n'est pas éteinte. »

Je suis encore convaincu qu'il avait écrit cette lettre dans l'espoir qu'elle tomberait entre les mains de ma femme, qu'elle lui causerait une inquiétude de tous les instants. Par tous les moyens il voulait troubler mon bonheur ; il n'avait plus que cette pensée, que ce but.

Je fus plusieurs années sans entendre parler de lui ; je commençais à l'oublier, quand sa présence dans la Bretagne me fut annoncée par une première preuve de sa vengeance. Mais avant de vous entretenir de M. de Mervin, je dois vous dire que la révolution, que nous avons laissée tout à l'heure à

son aurore, avait marché à pas de géant; la royauté n'existait plus en France; les échafauds s'élevaient de tous côtés; Louis XVI et la reine y étaient montés; les royalistes étaient ou en prison, ou morts, ou en émigration; nous autres Bretons, nous nous battions en désespérés, dans tous les champs, derrière toutes les haies et dans tous les bois de la Bretagne. Votre pauvre mère nous suivait avec une grande foule de femmes et d'enfants que nous ne pouvions laisser derrière nous exposés à la fureur des républicains, qui ne respectaient rien, qui n'épargnaient rien.

Dans les premiers temps de mon mariage je n'habitais point Kergoët, mais un petit château que nous possédions près de Cholet. Quand nous fûmes forcés d'évacuer cette ville, j'appris que le feu avait été mis à mon habitation par ordre d'un commissaire jacobin, nommé Mervin. Je pris quelques renseignements et je ne pus douter que mon *ennemi* acharné, Mervin, ne se fût fait l'ami des révolutionnaires les plus exaltés; il était lié avec Robespierre, Marat, Danton; et par eux il avait facilement obtenu une place de commis-

saire ordonnateur auprès de l'armée envoyée pour réduire la Vendée à l'obéissance. Mervin, Breton et gentilhomme, était le plus cruel de nos ennemis; on eût dit à le voir prenant sa part de toutes les missions de meurtre et de dévastation, qu'il rendait sa province responsable des torts qu'il m'imputait. J'ai su qu'il faisait chercher, mon cadavre après chaque combat, parmi les morts, pour s'assurer si sa haine devait encore me poursuivre.

La grande guerre se termina enfin, et une lutte de chouannerie s'engagea sur le terrain où de grandes armées avaient combattu. Tous les anciens chefs vendéens étaient ou morts ou cachés dans quelque sûre retraite. Votre mère, après vous avoir donné la naissance presqu'au milieu d'une bataille, était venue s'établir à Kergoët, et elle y vivait tranquille et solitaire, recevant de mes nouvelles aussi souvent que j'avais la faculté de lui en faire parvenir. Un redoublement de persécutions des autorités républicaines et de nombreuses visites domiciliaires nous forcèrent presque tous, mes amis et moi, à reprendre les armes, à com-

battre de nouveau pour conserver notre liberté et peut-être notre vie. Mais ce n'étaient plus des armées que nous avions à commander, nous ne pouvions plus offrir de bataille aux républicains; nous nous tenions dans les bois, attaquant les faibles détachements, évitant les masses de troupes trop nombreuses, et changeant de campement dix fois par jour, suivant les indications qui nous étaient transmises par de fidèles paysans.

Je n'avais pu savoir ce qu'était devenu Mervin depuis l'incendie de mon château : toutes mes investigations à son sujet étaient demeurées sans réponses. Comme nous n'avions que très-peu de nouvelles de Paris, je commençai à me persuader que peut-être il avait péri sur un échafaud au milieu de ces fournées de proscrits, que chaque parti triomphant jetait sur l'autel des vengeances. Mes recherches d'ailleurs étaient fort difficiles à faire exécuter, car je savais que Mervin, dans son ardeur révolutionnaire, avait changé son nom pour un nom plus républicain ; mais j'ignorais lequel il avait choisi.

Mon père se tut, comme pour reprendre un

peu de force; je remarquai que son visage devint encore plus blême et plus contracté que lorsque j'étais arrivé il y avait une demi-heure.

— Mon enfant, me dit-il après une courte suspension, approchez-vous de moi, venez près de cette table et près de mon fauteuil; ce que je vais vous raconter ne doit pas l'être devant la sainte martyre qui est là dans ce portrait. Venez, Bertrand; prêtez-moi une oreille attentive, car je ne veux pas que mes paroles puissent trouver un écho dans les murs qui nous entourent.

Mon père s'empara de mon bras et m'entraîna vers le lieu qu'il avait désigné; en sentant sa main se poser sur moi, je ne pus m'empêcher de tressaillir. Oh! oui, me disais-je à moi-même, il est coupable de la mort de ma mère; cette main qui m'entraîne s'est souillée du sang de *la sainte martyre*, comme il la nomme; et maintenant il s'use en remords inutiles, et maintenant il s'enferme pour pleurer le crime qu'il va m'avouer. Te le dirai-je, Théodore? j'avais presque horreur

de ce vieillard, qu'à regret je nommais mon père.....

Quelle participation le père de Marguerite avait-il prise à ce drame ? quel rôle avait-il joué ? qui ou quoi nous séparait ? J'étais impatient de tout savoir ; je me laissai entraîner par mon père, et je tombai sur une chaise où je recueillis toutes mes forces pour entendre son horrible aveu.



UN CRIME.

Et voilà l'objet de vos hymnes!..... Des milliers d'exécutions en moins de trois années, en vertu d'une loi qui privait les accusés de témoins, de défenseurs et d'appel! Songez-vous que le souvenir d'une seule condamnation inique, celle de Socrate, a traversé vingt siècles, pour flétrir les juges et les bourreaux? Pour entonner le chant de triomphe, il faudrait du moins attendre que les pères et les mères, les femmes et les enfants, les frères et les sœurs des victimes fussent morts; et ils couvrent encore la France.

CHATEAUBRIAND.

XX.

Le jour le plus affreux de ma vie a été un 15 août, mon fils; ce jour, je le pleurerai tant qu'il me restera un souffle d'existence. Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais errant et proscrit; la nuit, je dormais sous les chênes de nos bois; le jour, je le passais à tendre des embuscades aux républicains et à éviter les leurs; souvent, mes compagnons et moi, nous manquions de nourriture; enfin nous

étions aussi malheureux qu'il est possible de l'être. Une grande inquiétude avait pourtant été ôtée de mon esprit : votre mère habitait Kergoët depuis plus d'une année, et je l'y croyais en sûreté, car le théâtre de nos luttes était fort éloigné de cette demeure. Mais l'ennemi que je pensais ne plus devoir craindre existait encore ; Mervin n'était pas mort, il n'avait point oublié sa vengeance, son cœur blessé ne s'était pas apaisé, il s'était au contraire aigri par ses propres fureurs.

Il ne restait plus rien, dans le Mervin d'alors, de mon ancien camarade d'enfance, de l'ami de ma jeunesse ; ce n'était plus même l'homme qui avait voulu éteindre sa haine dans mon sang, en me provoquant à un combat singulier. Le gentilhomme avait tout à fait disparu, l'homme d'honneur s'était anéanti. Mervin avait dépouillé, avec son nom, ses derniers sentiments de délicatesse : ce n'était plus qu'un vil scélérat, dont ses campagnons mêmes avaient honte.

Hélas ! ceux qui parmi les gentilshommes se sont mêlés aux hommes de sang de la révolution,

ont tous suivi la même pente; ils ont presque surpassé les crimes des révolutionnaires sortis des rangs du peuple. Ils ont plongé leurs bras dans le sang de leurs anciens amis, afin que nul de leurs collègues ne pût leur faire un crime de leurs antécédents et de leur noblesse, qu'ils nommaient leur souillure originelle. Aussi, mon enfant, j'ai voué une haine et un mépris profonds à tous ces gentilshommes renégats, car ils ont été cruels par lâcheté, ou, comme Mervin, par esprit d'inique vengeance. J'ai pardonné aux hommes sortis des rangs du peuple; ceux-là on ne les avait que trop égarés: toute la France avait été complice de ces prétendus philosophes qui leur prêchaient depuis soixante ans la révolte et le meurtre. Ceux qui ont fait la révolution sont ceux-là qui soutenaient, encensaient et portaient aux nues, Voltaire, Diderot, d'Holbach et toute la séquelle des encyclopédistes prétendus réformateurs; et ils auront à rendre à Dieu un compte sévère de leur conduite. Mais je n'ai jamais pardonné aux gentilshommes qui ont porté la main sur l'arche sacrée de la royauté, qui se sont souillés dans les fanges révolutionnaires; je ne leur pardonnerai jamais, Ber-

trand; et leurs noms, je me les rappellerai, pour les maudire jusqu'à ma dernière heure.

Vous saurez dans peu de moments combien il a dû m'en coûter pour vous parler de mon ennemi, pour articuler ce nom de *Mervin*, qui m'a frappé comme si c'eût été un poignard, quand vous me l'avez fait entendre ce matin.

Une cruelle douleur contracta pendant une seconde la figure de mon père, son sang se porta violemment vers son cerveau, ses joues se couvrirent d'une teinte de pourpre foncée, puis redevinrent subitement pâles comme celles d'un mourant. Moi, je respirais à peine, je ne savais plus si je souffrais, toutes mes facultés étaient suspendues. Mon père reprit bientôt:

—Un 15 d'août!....votre mère, Bertrand, venait de se lever; vous, mon enfant, vous n'aviez pas tout à fait un an; le temps était beau, le soleil dorait Kergoët de ses rayons; votre mère vous prit dans ses bras, pour vous conduire dans les petites prairies, sous les gros arbres qui les abritent. Elle avait

ainsi l'habitude de vous exposer toute la journée à l'air pur; elle vous déposait sur le gazon devant elle, et ses heures s'écoulaient doucement à vous contempler, à construire pour vous mille espérances de bonheur. Ce fatal 15 août, elle s'apprêtait donc à vous conduire à votre promenade accoutumée, quand un grand bruit se fit entendre au dehors du château: une troupe d'hommes armés l'environnait, et celui qui les commandait présenta à votre mère un mandat de perquisition dont il était porteur.

Cet homme, Bertrand, c'était Mervin: il venait pour accomplir sa vengeance. Il savait bien qu'il ne me trouverait pas à Kergoët, mais votre mère y était!...... Cette troupe de brigands passa toute la journée à Kergoët; j'appris un mois après les détails de cette horrible perquisition, par une lettre que m'écrivit votre pauvre mère. La voici, Bertrand, lisez-la!.....

Mon père ouvrit une petite cassette noire et en tira une lettre qu'il me remit. Je la saisis avec un saint respect et une agitation qui m'empêchèrent

d'abord de pouvoir la lire. J'ai cette lettre, mon cher Théodore, et je vais te faire connaître tous nos malheurs; je veux qu'ils n'aient rien de voilé pour toi. Écoute cette lecture qui m'a arraché tant de larmes.

« Comment vous écrire, comment vous dire » ce qui s'est passé à Kergoët? je ne sais si j'en » aurai la force et le courage. Depuis huit jours » je n'ai plus mes idées bien nettes dans ma » pauvre tête, et maintenant encore, il me sem- » ble, quand je veux revenir sur le passé, que je » suis folle ou déçue par un triste rêve. O mon » Dieu ! je souffre cruellement, je souffre de ma » propre torture et de celle que je vais vous » causer.

» Il y a aujourd'hui huit jours, c'était le matin, » vers neuf heures, Kergoët a été environné par » une troupe de bandits, à la tête desquels se trou- » vait Mervin, notre ennemi; ces hommes ont » employé plusieurs heures à vous chercher dans » toutes les cachettes du château; la plupart » d'entre eux étaient ivres, et leur insolence et

» leurs grossiers propos ne sauraient s'imaginer. » Pendant toute cette perquisition, j'étais demeurée calme, parce que je savais bien qu'elle » n'aboutirait à aucun résultat. Enfin, vers quatre » heures du soir, ils renoncèrent à l'espoir de se » saisir de vous, et dans leur rage, ils proférèrent » mille menaces plus odieuses les unes que les » autres. L'homme qui était leur chef les fit re» tirer et placer en sentinelle à toutes les issues de » Kergoët; il conduisit dans la grange nos domes» tiques, qu'il y fit garder par une partie de ses » gens, et quand il m'eût ainsi isolée de tout se» cours, de tout appui, il vint me trouver dans » ma chambre, où je m'étais réfugiée.

» Je ne vous reverrai probablement jamais, » mon ami, car je sens mes forces décliner à » chaque instant, car je souffre des tourments que » nulle pitié humaine ne peut guérir, ni adoucir. » Quand vous reviendrez à Kergoët, je ne serai » plus; ma douleur m'aura tuée, et, dois-je vous » le dire, je désire maintenant la mort avec » autant d'ardeur que naguère je souhaitais une » longue existence, pour l'employer à vous ai-

» mer comme vous méritez de l'être. Cependant,
» Dieu m'est témoin que je vous aime de toutes
» les facultés de mon âme, que vous seul l'em-
» plissez et l'emplirez jusqu'à ma dernière heure;
» mais notre bonheur si pur est détruit, mais vous
» ne sauriez plus être heureux près de moi, car,
» il faut bien vous le dire, je ne suis plus qu'une
» malheureuse femme, flétrie et déshonorée!......

» Mon cœur saigne en vous écrivant, ma tête
» se perd, et pourtant je veux tout vous dire.

» Notre ennemi entra donc dans ma chambre.
» Le désordre qui régnait dans toute sa personne
» et l'agitation de ses traits m'empêchèrent d'abord
» de le reconnaître; mais quand il me parla, la
» mémoire me revint, et je me pris à trembler,
» agitée de funestes pressentiments. Il me fit as-
» seoir et s'assit près de moi. Je vais essayer de
» vous rapporter l'infâme discours qu'il me tint,
» et vous me plaindrez, et vous me pleurerez, et
» vous ne me maudirez pas, parce que je me suis
» sacrifiée, et parce que je vous ai sacrifié, vous
» aussi, pour sauver notre enfant.

» —Vous êtes aujourd'hui en mon pouvoir, me » dit-il, je peux vous rendre le mal que vous m'a- » vez fait; j'en ai la puissance et la volonté; j'ai » tout détruit pour ce désir de vengeance; j'ai dés- » honoré ma vie et mon nom pour ce moment » ardemment souhaité : rien ne peut maintenant » vous sauver.

» — Et quel crime ai-je donc commis ? lui de- » mandai-je, respirant à peine. Quel mal vous » ai-je fait ?

» — Quel crime vous avez commis ? quel mal » vous m'avez fait ? répondit-il en se levant et en » marchant à grands pas. Vous voulez le savoir? » vous feignez de l'ignorer ? Eh bien ! je vais vous » apprendre pourquoi je viens me venger. Je vous » aimais bien avant que Kergoët songeât à vous » aimer; je vous aimais d'un cœur pur et honnête, » je vous suivais pendant le jour dans tous les » lieux où j'avais l'espoir de vous rencontrer, et la » nuit je passais bien souvent de longues heures » en face des fenêtres de votre chambre à m'eni- » vrer du bonheur de vous aimer. Kergoët vous

» connut et vous aima; vous ne songeâtes plus » à moi, vous lui rendîtes son amour.

» —Mais je ne vous aimais pas! moi, m'écriai-» je; je ne vous avais jamais aimé!

» Il ne fit aucune attention à mes paroles et » continua :

» — Vous lui rendîtes son amour et vous de-» vîntes sa femme. Je croyais encore en Dieu à » ce moment-là; j'étais encore un gentilhomme » honoré dans notre province; j'avais des amis, » une position respectée; votre abandon a tout » détruit, votre abandon a séché mon cœur.

» — Mais je ne vous aimais pas! lui dis-je » une seconde fois, dans l'agonie de mon désespoir.

» — Je renonçai à mes croyances, à mes amis, » à ma considération, à mon nom; dans l'espoir » d'un jour de vengeance, je voulus tuer votre » époux: le sort des armes le favorisa et je fus » blessé. La révolution commençait, je vins à

» Paris, je me liai avec tous les révolutionnaires
» fameux: votre mari était royaliste, moi je me
» fis terroriste. Quand la guerre de la Vendée
» éclata, je sus qu'il commandait un parti de
» Bretons; je demandai à être adjoint en qualité
» de commissaire aux troupes républicaines, je
» commençai à entrevoir la certitude d'une ven-
» geance telle que je l'avais rêvée. Cette ven-
» geance, je l'ai attendue longtemps; elle a fui
» bien souvent au moment où je croyais en être
» le maître !.... Enfin je la tiens !..... je la tiens,
» répéta-t-il en serrant fortement un de mes bras
» dans ses mains ; vous êtes en mon pouvoir, et
» vous connaîtrez à votre tour les larmes et le
» désespoir que vous m'avez fait connaître.

» — Que voulez-vous ? demandai-je à cet
» homme implacable, en essayant de montrer un
» courage que je n'avais pas.

» — Ce que je veux ? me répondit-il, ah ! vous
» allez le savoir. Ce que je veux, c'est vous;
» c'est vous seule que je suis venu chercher, non
» que je vous aime encore, mais parce que vous

» serez ma plus sûre vengeance. Vous m'appar-
» tiendrez un seul jour, et ce seul jour troublera
» toute votre vie et celle de l'homme que je hais.

» O mon ami ! ce que j'éprouvai en entendant
» ces paroles, vous le comprendrez ; je crus que
» j'allais mourir.—Vous me tuerez, m'écriai-je,
» vous en avez le pouvoir, mais vous ne me ferez
» point vous appartenir.

» — Vous tuer ? vous tuer ? répétait-il avec un
» ricanement affreux ; à quoi cela me servirait-il ?
» Je ne vous tuerai pas, et vous viendrez de vous-
» même dans mes bras ; et il faudra que vous y
» veniez le visage riant, que vous !... vous !... malgré
» toute votre fierté, vous me prodiguiez vos plus
» douces caresses, et qu'à défaut d'amour vous
» m'en accordiez les semblants.

» — Jamais !..... jamais ! murmurai-je d'une
» voix éteinte.

» — Eh bien ! alors, reprit-il avec un odieux
» sang-froid, voici ce qui me répondra de vous et
» de votre mari.

» Et il s'avançait vers le lit de notre pauvre petit » Bertrand. Je m'élançai entre le monstre et notre » enfant ; j'avais retrouvé des forces, du courage ; » je le repoussai, et je pris dans mes bras notre fils » endormi. La terreur me rendait folle. Com- » prends-tu, mon ami? m'enlever mon enfant, » ton fils, me le tuer peut-être! Je criais, je pleu- » rais, je ne savais plus ce que je disais ; ma bou- » che ne faisait plus entendre que des sons inar- » ticulés.

» Notre bourreau s'arrêta, et se plaçant en face » de moi :

» — Je vous donne, me dit-il, deux heures pour » réfléchir à ce que je vous ai proposé ; dans deux » heures je viendrai savoir votre réponse, et alors » vous vous livrerez à moi, ou vous me livrerez » votre enfant, que je ferai tuer sous vos yeux, » comme fils d'un chouan, comme un louveteau » qu'il faut étouffer au berceau.

» Après ces mots, il me quitta ; je ne saurais » rien vous dire de mes combats ; j'ai sauvé mon » enfant, je l'ai sauvé en lui sacrifiant plus que

» ma vie; depuis cet instant fatal, j'ignore ce que » j'ai senti, ce que j'ai éprouvé, ce qui s'est passé; j'ai » pleuré sur mon pauvre petit Bertrand, j'ai pleuré » en pensant à vous, et maintenant je me meurs, » je le sais, et je vois sans peine ma vie s'écouler; » je ne vous reverrai plus, mon ami, vous ne » pourriez plus me serrer dans vos bras, vous ne » pourriez plus me presser sur votre cœur !!

» Qu'avais-je donc fait, mon Dieu ! qu'avais-» je donc fait pour subir un tel châtiment ? Priez » quelquefois pour moi; pour moi qui vous aime, » Kergoët, de tous les amours de mon cœur; priez » pour moi, dont les dernières heures sont si » douloureuses.

» Aussitôt que vous le pourrez avec honneur, » mon ami, déposez vos armes et revenez ici, » où vous trouverez votre enfant, qui aura bien » besoin de vous; tenez-lui lieu de sa mère, qui » ne sera plus près de lui pour soigner son en-» fance. Je vous recommande aussi Anne Pain-» gaux, que je lui ai donnée pour nourrice; c'est » une vertueuse et excellente femme dont le mari

» a été tué par un détachement de soldats répu-
» blicains. Gardez-la près de vous ; cette bonne
» femme me prodigue tous ses soins ; elle pleure,
» elle voudrait me rattacher à la vie ; mais tout
» est fini pour moi ici-bas.

» Adieu ! adieu ! mon ami, mon seul amour ;
» cette longue lettre m'a beaucoup fatiguée à
» écrire ; mes forces s'affaiblissent de minute en
» minute. Adieu encore ! je vous aime, et vous
» aurez été le seul amour de ma vie. »

Quand j'eus fini la lecture de cette lettre, d'abondantes larmes coulèrent de mes yeux et des sanglots déchirèrent ma poitrine ; je me précipitai vers mon père, qui me reçut dans ses bras. Mon père pleurait beaucoup aussi ; toutes ses anciennes douleurs s'étaient réveillées plus vives, en me retraçant la cause de ses peines ; et moi j'avais pu le soupçonner d'un crime odieux ; j'avais pu penser qu'il était l'assassin de ma mère !

Peu à peu notre émotion se calma ; nos pleurs s'arrêtèrent et mon père me conduisit devant le portrait de ma mère.

— Comprends-tu maintenant, me dit-il, pourquoi il est impossible que Marguerite de Mervin soit jamais ta femme, mon fils ? Pourrais-tu faire entrer dans le château où ta mère est morte la fille de son bourreau? Pourrais-tu prier la sainte qui s'est sacrifiée pour toi de bénir votre union, du haut du ciel d'où elle veille sur nous ? Ce serait un horrible sacrilége, Bertrand, et cela ne s'accomplira jamais.

Après avoir reçu la lettre que vous venez de lire, je bravai tous les dangers pour revenir à Kergoët; mais lorsque j'arrivai votre mère était déjà morte. Je voulus poursuivre son meurtrier pour le punir de son crime; il échappa longtemps à mes poursuites, et quand enfin je le trouvai, nous eûmes deux duels où chacun de nous fut grièvement blessé; mais nous survécûmes à nos blessures, et jamais nous ne nous sommes revus. Il se rendit à Rennes, et je demeurai à Kergoët, pleurant votre mère, et vous voyant grandir comme un souvenir doux et triste de son amour. J'ignorais que mon lâche ennemi se fût jamais marié, comme aussi j'ignorais sa mort. Je

brise votre cœur, mon pauvre enfant; hélas! j'aurais voulu pouvoir vous rendre heureux; j'aurais voulu pouvoir consacrer mes derniers jours à assurer le bonheur de votre existence; mais je vois que toutes mes espérances pour vous seront déçues; nos deux infortunes se soutiendront sans se consoler, et nos jours s'écouleront péniblement. Parlez à votre père, Bertrand; ne craignez de lui montrer ni vos hésitations, ni votre désespoir; je gémirai avec vous, mon fils; je pleurerai avec vous. Et à nous deux nous saurons trouver la force nécessaire à l'accomplissement d'un grand devoir.

Je pris la main de mon père, je la portai à mes lèvres avec pitié, avec respect, avec remords; car je l'avais soupçonné coupable d'un meurtre abominable, et je dis à voix basse et avec d'affreux déchirements de cœur: J'accomplirai le devoir qui m'est imposé, mon père; je briserai et j'étoufferai l'amour qui est si fortement entré dans mon âme; je ne conduirai jamais à l'autel la fille de l'assassin de ma pauvre mère. Non..... non, jamais.... Mais écoutez-moi: Marguerite est

innocente des crimes qui se sont commis; elle a mis en moi sa foi, son espérance; elle m'a laissé lire sans défiance dans le fond de son cœur; elle m'a avoué un amour qu'elle ne devait pas supposer criminel; je dois des ménagements à sa tendresse, à sa sensibilité; je dois éviter de détruire trop rudement ses rêves les plus chers. Je retournerai donc près d'elle et je lui dirai tout, et je lui montrerai l'invincible barrière qui nous sépare, et mes pleurs lui prouveront la vérité, l'amertume profonde de mes regrets; nous aurons une dernière heure de pénibles épanchements, et je reviendrai ensuite à Kergoët, pour ne plus le quitter.

— Va, mon enfant, me répondit mon père; va, et que Dieu t'accorde le courage nécessaire à la pénible mission que tu as à remplir; va, et que ma bénédiction t'accompagne; car tu es un fils pieux, car tu ne recules pas devant les devoirs les plus cruels, devant les expiations les plus rudes. A ton retour, tu nous trouveras, l'abbé Merik et moi, unis dans une même pensée de tendresse, pour te rendre la vie moins amère.

Quoique ce vieil ami ignore la cause de nos chagrins, l'instinct de son cœur lui a fait deviner qu'il avait ici de graves plaies à cicatriser, et je lui dois le peu de calme dont je jouis. Demain, mon enfant, il célébrera une messe pour le repos de l'âme de ta mère; je désire que tu y assistes avant ton départ; après, tu seras libre de nous quitter.

Je promis à mon père de ne partir que le lendemain soir, et nous nous séparâmes, non pour goûter un repos que nous ne devions pas trouver, mais pour nous livrer solitairement à nos douloureuses réflexions.

Aussi longtemps qu'avait duré ce long entretien, je m'étais senti soutenu par une sorte de force factice que m'avait inspirée la douleur même de mon père, et par les émotions que son récit avait soulevées dans mon âme; mais lorsque je me vis seul dans ma chambre, tout mon courage m'abandonna: je fus saisi par un désespoir que nulle espérance ne venait combattre. Marguerite était perdue pour moi; je ne devais jamais la posséder. Les douces pensées de mon avenir s'enfuyaient, se dissipaient, et je me retrouvais plus malheu-

reux qu'avant la rencontre de cette pauvre jeune fille, si tendrement aimée. Je croyais entendre retentir à mes oreilles ses gémissements; je croyais entendre sa voix, brisée par la douleur, me reprocher de l'abandonner; quelquefois la fatigue m'accablait, et un sommeil lourd et fiévreux s'appesantissait sur moi; à peine m'y étais-je livré que les visions d'un affreux cauchemar me réveillaient en sursaut.

Ainsi se passa cette nuit, l'une des plus cruelles que j'aie jamais connues : le matin me trouva souffrant et accablé; mes yeux brûlaient mes paupières, et je pouvais à peine soulever mes membres fatigués. La cloche de la chapelle m'annonça vers huit heures que l'abbé Merik allait monter à l'autel et commencer le divin sacrifice d'expiation et de prière; je me vêtis d'habits noirs, et je quittai ma chambre pour aller m'agenouiller à côté de mon père. Nous étions tous deux seuls dans notre chapelle en ruines; nous apportions nos ruines humaines au milieu de celles que la main des hommes avait faites à la demeure de Dieu. C'était un bien triste spectacle

que celui des deux derniers représentants d'une ancienne famille venant s'agenouiller parmi les tombeaux de leurs ancêtres, où ils devaient trouver un jour leur place marquée d'avance.

Personne de notre nom n'était destiné à nous survivre. Nous venions répandre sur le cercueil de ma mère des larmes que nul ne devait répandre sur le nôtre; nous venions apporter aux pieds du Dieu des miséricordes les douleurs que nulle pitié humaine ne pouvait apprécier.

Mon père et moi nous nous agenouillâmes devant deux prie-Dieu placés au bas des marches de l'autel, et l'abbé Merik commença l'office sacré. Au moment où il se retournait vers nous, en prononçant d'une voix grave et douce :

Pax vobiscum!

mes yeux se troublèrent, mes sens m'abandonnèrent, et je laissai ma tête tomber sur le bord de mon prie-Dieu; je n'entendis plus rien jusqu'à la fin de la messe. La voix de mon père me rap-

pela seule à moi-même quand elle se fit entendre pour m'avertir que tout était terminé.

— Venez, Bertrand; l'abbé Merik s'est retiré; vous me paraissez abattu et souffrant; et si vous devez partir ce soir, il est nécessaire que vous preniez un peu de nourriture avant votre départ.

DOULOUREUX RETOUR.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs.
GILBERT.

XXI.

Nous fûmes bientôt rejoints par l'abbé Merik. Cet excellent homme comprit, en nous voyant, que quelque grande douleur était venue nous visiter; mais il ne nous interrogea point sur la cause de cette douleur que nous lui taisions; il chercha seulement, par des soins plus attentifs encore que ceux dont il avait l'habitude d'entourer mon père, par les marques d'une amitié plus tendre à mon

égard, à nous prouver qu'il se joignait à nous dans nos afflictions comme dans notre repos. Et quand l'heure de mon départ fut arrivée, il me serra tendrement sur sa poitrine, comme pour me dire : Quelles que soient vos peines, que vous désiriez me les confier ou me les taire, vous trouverez toujours en moi un ami dont le dévouement vous est acquis.

Mon père s'approcha de moi et me recommanda, en me serrant affectueusement la main, d'avoir du courage, puis il rentra dans sa chambre ; mais je vis une larme descendre en tremblant sur sa joue flétrie.

L'abbé Merik, remarquant que mon père ne m'accompagnait pas, prit son chapeau et me suivit en s'emparant doucement de mon bras. Le trajet assez long que nous avions à faire pour arriver au carrefour où je devais rencontrer la voiture de Brest, se trouva franchi sans que nous nous fussions adressé la parole. La diligence me reçut au nombre de ses voyageurs, et seulement alors l'abbé Merik me dit en me quittant :

— Du courage, mon enfant! j'ignore quelles sont vos peines, mais je prierai tous les jours le bon Dieu pour vous.

Et en effet, il me fallait avoir du courage pour aller remplir la rude mission que je m'étais imposée; il me fallait de la force à mon âme pour supporter avec ma douleur la douleur que j'allais causer. Dieu seul, en me prêtant son aide divine, pouvait me donner, non pas la résignation nécessaire à la grandeur de mon sacrifice, car la résignation complète n'est point une vertu humaine, car il ne veut pas nous enlever le combat de l'épreuve; mais Dieu seul pouvait me soutenir jusqu'à la fin, et me prêter la force nécessaire à l'accomplissement d'un cruel devoir.

Je n'ai gardé nul souvenir des pensées qui m'assaillirent pendant mon trajet de Kergoët à Brest; je crois que la vie morale demeura comme suspendue en moi; une sorte d'assoupissement, d'anéantissement qui ne me laissait que la sensation de la torture que j'éprouvais, sans la possibilité de la réflexion, s'empara de mon être et ne

se dissipa qu'en entrant dans la cour de la diligence, au but de mon voyage. J'étais accablé de fatigue et brisé par les violentes secousses qui s'étaient succédé pour moi dans un si court espace de temps ; je demandai une chambre, et je ne fus pas plutôt déshabillé, que je m'endormis d'un sommeil profond, sans rêves et sans interruption, jusqu'à huit heures, le lendemain matin.

L'horloge de la ville m'avertit qu'il était temps de me mettre en route pour accomplir le dernier acte de mon sacrifice. Avant de partir, j'écrivis un petit billet que je voulais remettre à Marguerite, dans lequel je lui demandais de venir me trouver dans le salon de Rosdeuk, quand sa tante serait endormie. « J'ai beaucoup à causer avec vous, mon » amie, lui disais-je, et de choses bien tristes. » Demain il faudra que je reprenne mon bâton de » voyageur ; venez donc, car nous avons besoin » tous deux de nous entendre une dernière fois.»

Le chemin qui de Brest gagne en serpentant la demeure de madame de Rosdeuk, ce chemin que j'avais parcouru tant de fois le cœur joyeux, dont

je connaissais tous les arbres, tous les monticules; ce chemin que je franchissais, il y avait bien peu de temps, hélas! d'un pied si léger, dont tous les aspects me paraissaient si enchanteurs, me semblait ce jour-là d'une tristesse lugubre, comme le sentier d'un cimetière; ses fleurs n'avaient plus de parfums, la verdure de ses coteaux s'était changée en teinte jaunissante, et à chaque pas que je faisais pour me rapprocher de Rosdeuk, je sentais mon cœur se serrer dans ma poitrine, et mon courage m'abandonner. Cependant j'avançais toujours, mais moins vite; à mesure que les lieux me devenaient plus connus, ma tête s'inclinait sur ma poitrine, et de douloureuses pensées s'emparaient de mon âme.

Enfin, du haut d'une petite éminence, j'aperçus au loin, dans le bouquet de verdure dont elle était enveloppée, la demeure de Marguerite, et je fus obligé de m'arrêter et de m'asseoir sous un arbre, me sentant complétement abattu. O Théodore! si tu avais vu cette maison blanche de Rosdeuk, si fraîche au regard, baignée d'un rayon de soleil, avec son entourage de haies

fleuries, d'arbres fruitiers et de gazons toujours verts ! son aspect, mon ami, conviait à la paix, au repos, au bonheur. Elle me faisait rêver d'existence paisible, cachée, dérobée aux regards du monde; elle me jeta dans de dangereuses réflexions, elle souleva dans mon sein une violente tentation, car il était dit que je devais passer par les plus terribles épreuves.

Oui, je fus tenté de prendre Marguerite et de l'emporter loin de mon père, loin de mon pays, loin de tout ce qui connaissait la Bretagne, ses guerres, ses vengeances. Que me faisaient à moi ce monde qui n'avait jamais rien pu pour ma félicité, cette société qui avait refusé à mes forces, à mon intelligence, l'emploi de leurs facultés? J'allais, dans l'espèce de délire où mon esprit était plongé, jusqu'à me demander ce que me faisait cette horrible haine qui avait désuni mon père et celui de Marguerite. Il est si cruel, quand on est jeune et que l'on aime pour la première fois, de renoncer au bonheur rêvé ! Il est si cruel de tuer son amour en son propre cœur, quand on est aimé et que l'on aime avec toute la sainte vérité d'une première

passion! Je voulais fuir en Amérique et demander à ses forêts quelque coin bien ignoré, où il me fût permis de bâtir une cabane pour Marguerite et pour moi. Je pensais à ces émigrants que je voyais quelquefois passer, emmenant avec eux, dans de misérables charrettes, toute leur famille et tout leur avoir; et je me disais : Pourquoi ne pourrais-je pas, ainsi que ces malheureux, trouver le moyen de vivre dans une nouvelle patrie? qui m'empêche de changer de nom? qui sait, d'ailleurs, qui a gardé le souvenir des haines de mon père et de M. de Mervin, de leurs combats, de leurs vengeances? qui viendra jamais me demander compte de l'oubli dans lequel j'aurai laissé tomber toutes ces tristes et sanglantes traditions? Oui, Théodore, j'eus pendant plus de deux heures une tentation violente. Souvent je me levais subitement pour reprendre ma route vers Rosdeuk, que j'apercevais devant moi, qui m'appelait, qui m'invitait; alors j'étais résolu à tout entreprendre pour posséder Marguerite, j'oubliais tout pour elle, nul obstacle ne me paraissait impossible à renverser.

Mais dans la plus forte de ces crises, au milieu de la tentation la plus vive, une voix intérieure me cria : Abandonneras-tu ton vieux père? oublieras-tu ta mère se sacrifiant pour te sauver la vie? Alors mon agitation se calma un peu. Je me résignai au sacrifice de tous les bonheurs de ma vie, et je continuai mon chemin vers Rosdeuk.

En arrivant, je trouvai dans le salon madame de Rosdeuk et Marguerite; M. Ranci était sorti. Marguerite, en m'apercevant, jeta un faible cri et attira de mon côté l'attention de sa tante.

— C'est vous, me dit-elle, monsieur de Kergoët? Nous ne vous attendions certes pas aujourd'hui, mais vous nous surprenez agréablement; soyez le bien arrivé. M. Ranci est absent pour peu d'instants, il sera charmé de vous voir. C'est un bien excellent garçon que M. Ranci; il nous a tenu fidèle compagnie, et je vous assure, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil du côté de Marguerite, qu'il gagne beaucoup à être connu.

Marguerite n'entendit pas. Depuis le moment

où j'étais entré dans le salon, elle avait tenu ses yeux constamment fixés sur moi; elle m'interrogeait d'un regard inquiet, et ses joues étaient devenues blanches de crainte. Je lui fis signe que j'avais une lettre à lui remettre; la pauvre enfant se trouvait à un tel point sous l'impression d'une profonde terreur, un secret instinct l'avertissait tellement que c'en était fait de nos espérances, de notre avenir, de notre bonheur, qu'elle ne pensa plus à dissimuler notre amour, qu'elle ne songea pas à prendre la moindre précaution pour empêcher sa tante de me voir lui remettre une lettre.

— Donnez, me dit-elle en tendant sa main vers moi.

Je lui remis mon billet, et elle lut sans se cacher; mais madame de Rosdeuk ne vit rien de toute cette manœuvre. Pendant que cette scène avait lieu entre Marguerite et moi, elle continuait à me faire l'éloge des vertus et des qualités de M. Ranci; elle me demandait comment j'avais laissé mon père; puis elle revenait aux vertus de M. Ranci; car, de même que toutes les vieilles

femmes, lorsqu'elles ont le bonheur d'avoir un jeune homme à marier, madame de Rosdeuk croyait utile pour l'intérêt du prétendant qu'elle voulait faire épouser à Marguerite, de le mettre perpétuellement en scène, de le citer pour ses défauts, pour ses qualités, qu'elle plaçait sur le même rang; enfin, de le transformer en assommoir moral, ce qui eût suffi, je crois, pour faire rejeter ses prétentions à défaut d'autres causes.

Marguerite, après avoir lu mon billet, me regarda longtemps d'un air profondément douloureux; j'aperçus des larmes, qui cependant ne coulèrent pas, rouler sur le cristal de ses yeux; puis elle se leva et quitta l'appartement en prononçant le mot *oui* quand elle passa devant moi.

— Où vas-tu, ma chère petite? lui demanda madame de Rosdeuk.

— Je me sens prise d'une migraine assez forte, répondit-elle, et pour pouvoir descendre à l'heure du dîner, je vais me jeter pendant quelques heures sur mon lit.

— Va, mon enfant, va, ma chère petite, moi je tiendrai compagnie à M. de Kergoët.

Je ne comprends pas comment Marguerite eut la force de prononcer le peu de mots qu'elle répondit à sa tante; elle se soutenait à peine, ses jambes tremblaient et se dérobaient sous elle, et ses lèvres s'étaient revêtues d'un ton bleuâtre: c'était l'image la plus complète d'une douleur désespérée.

— Il faut la laisser aller, murmura en souriant madame de Rosdeuk; je puis vous dire cela à vous, monsieur de Kergoët, parce que je vous regarde comme un de nos amis; Marguerite est dans toutes les agitations d'un grand événement; sa situation, sa position vont changer; M. Ranci me l'a demandée en mariage, et je ne l'ai point refusée, car vous savez peut-être que M. Ranci est un excellent parti.

— Et mademoiselle Marguerite a-t-elle accepté ce mariage? demandai-je avec émotion.

— Oh! elle l'acceptera, monsieur de Kergoët;

elle l'acceptera, soyez-en certain. Elle hésite bien un peu, comme toute jeune fille hésite avant de dire oui ; elle aime à se faire prier ; elle veut qu'on lui fasse la cour. Mais rapportez-vous-en à mon coup d'œil exercé, à mon observation et à ma surveillance de tous les instants, Marguerite ne voit pas M. Ranci d'un œil indifférent.

Quoique toutes mes prétentions à la main de Marguerite se fussent éteintes ; quoique mon cœur dût renoncer à l'aimer et à en être aimé, je ne voulais pas qu'un autre amour me remplaçât ; je ne voulais pas qu'un autre que moi lui fît entendre ces mots d'aveu que j'avais balbutiés devant elle ; qu'un autre portât le trouble et l'émotion dans son âme. Aussi demandai-je à madame de Rosdeuk ce qui pouvait lui faire croire à l'attachement de Marguerite pour M. Ranci.

— Mais cinquante mille fois j'ai eu des indices auxquels il est impossible de se tromper : quand ils chantaient ensemble, quand nous nous promenions, dans nos conversations, et puis, plus que tout cela, me répondit madame de Rosdeuk, une

manière d'être différente de la part de Marguerite. Quand les jeunes filles, de vives et joyeuses qu'elles sont, deviennent tout à coup réservées et inquiètes, croyez-en ma vieille expérience, monsieur de Kergoët, c'est qu'elles sont *amoureuses*.

Il me fallut pendant la plus grande partie de la journée entendre les radotages de madame de Rosdeuk sur les prétendues amours de Marguerite et de M. Ranci, sur les projets futurs que la vieille dame arrangeait déjà dans sa tête pour le moment où ils seraient époux. M. Ranci ne revint que peu de temps avant le dîner. En m'apercevant il se troubla ; mais regardant ma figure, et voyant mon air triste et abattu, il se persuada sans doute que j'étais instruit de ses prétentions, et que cette divulgation avait suffi pour me faire abandonner les miennes et pour me remplir de stupeur.

Il voulut absolument alors me porter un dernier coup, achever ma défaite et mon humiliation en affectant un air de bravoure, et les manières familières d'un homme qui se sent dans son logis.

— Eh bien ! chère tante, dit-il à madame de Rosdeuk, Marguerite s'est-elle enfin décidée à répondre aujourd'hui ? Eh ! où donc est-elle ?

Madame de Rosdeuk avoua qu'elle avait totalement oublié de parler à sa nièce, de la presser au sujet d'une réponse si impatiemment attendue. Puis elle ajouta : — Marguerite avait la migraine ; elle nous a quittés, il y a plus de deux heures, pour reposer dans sa chambre. Allez donc savoir comment elle se trouve.

J'eus beaucoup de peine à me contenir en entendant l'étrange langage de M. Ranci, la réponse de madame de Rosdeuk, et en voyant l'insupportable fat que je haïssais cordialement se diriger vers la chambre de Marguerite.

— Pauvre ami ! dit Théodore de Vitré en ui prenant la main, je comprends qu'il t'a fallu avaler le calice jusqu'à la lie.

— Oh ! oui, jusqu'au plus amer de la lie, répondit Bertrand ; car je forçai mon visage à dis-

simuler la douleur que j'éprouvais, et je restai assis à côté de madame de Rosdeuk, tandis que M. Ranci allait près de Marguerite.

L'heure du dîner sonna enfin, et nous nous trouvâmes tous réunis. Je vis que Marguerite avait beaucoup pleuré; ses yeux étaient rouges et gonflés; elle ne mangea point et demeura silencieuse, prétextant, pour cause de son silence et de la diète à laquelle elle se mettait, la migraine qui, assurait-elle, la faisait beaucoup souffrir. Il me fallut prendre une contenance plus assurée pour éviter de donner des soupçons à madame de Rosdeuk, et pour ne point éveiller plus qu'elle ne l'était déjà la défiance de M. Ranci.

Malgré tous mes efforts, le dîner fut triste; il s'y faisait de temps en temps des silences embarrassants. La conversation avait peine à se soutenir; elle ne s'arrêtait sur aucun sujet sérieux; on pouvait deviner qu'au fond de nos cœurs il se trouvait une inquiétude, un malaise, que nous aurions voulu cacher, mais qui nous dominaient malgré nous.

Marguerite se retira dans sa chambre quand nous passâmes dans le salon. — Permettez-moi, lui dis-je alors, de vous faire mes adieux, mademoiselle; car quelques affaires m'appellent à Brest, et je serai forcé de partir demain de bonne heure. Elle me tendit sa main, que je serrai, m'interrogea encore d'un coup d'œil prompt, et je trouvai moyen de lui dire : — A cette nuit, Marguerite !

— Comment ! vous partez demain matin ? me demanda madame de Rosdeuk; à peine passez-vous quelques heures chez moi. Une si courte visite ! J'avais espéré, monsieur de Kergoët, qu'une fois débarrassé de votre procès, vous pourriez nous consacrer au moins une semaine.

— Je l'espérais aussi, madame, lui répondis-je; mais nos affaires en ordonnent autrement, et je dois me soumettre. Croyez, je vous prie, qu'il m'eût été bien plus agréable de me reposer ici pendant quelques jours.

— Mais au moins, vous reverrons-nous bientôt, monsieur de Kergoët ?

— Le plus tôt que cela me sera possible.

Toutes ces questions de madame de Rosdeuk me furent faites d'un ton bien différent de celui dont elle me les faisait autrefois; ses instances pour me retenir ou m'engager à revenir à Rosdeuk n'étaient plus que des politesses sans véritable affection. Je compris que l'on me trouvait embarrassant, et qu'il était bien possible que M. Ranci eût parlé de mon amour pour Marguerite.

Sans doute, si j'avais demandé la main de Marguerite, si je m'étais annoncé ouvertement comme prétendant la disputer à M. Ranci, la balance se serait inclinée de mon côté; mais aux annonces qui m'étaient faites de la demande de M. Ranci, je ne répondais point par une demande pareille; il devenait donc clair que je ne pouvais être rangé parmi les prétendants sérieux, et que, par conséquent, ma présence à Rosdeuk était fort nuisible au mariage projeté.

Toutes ces réflexions méditées, je n'en doute pas,

par madame de Rosdeuk, refroidirent beaucoup son amitié pour moi; elle affecta même de montrer plus d'empressement à Ranci, de lui témoigner avec une certaine exagération une affection qu'elle ne pouvait éprouver à ce point de délicatesse. Elle abandonna sa lecture favorite pour se livrer tout à fait aux charmes de la conversation de M. Ranci.

Celui-ci, avec toute l'insolence et le sans-gêne d'un fat de province, espèce sotte et ridicule qui s'est corrompue pour avoir passé quelques jours à Paris, qui est devenue la caricature des caricatures de Paris, avec tous les défauts natifs qu'elle a pu recueillir dans le lieu de sa naissance, la plus détestable et la plus grossière espèce de fâcheux qui se puisse rencontrer, commença à nous entretenir de ses projets d'avenir, des embellissements qu'il projetait à la maison de son père, de ce qu'il mettrait dans la corbeille de sa future, et de tous ces détails auxquels, en général, on n'associe point un étranger.

J'avais pris mon parti de résignation; je sus

garder le silence et ne témoigner ni humeur, ni impatience; une sueur froide inondait tout mon corps; mais ma figure était souriante, et l'expression de mes yeux douce et calme; je n'aurais pu parler avec sang-froid; ma voix eût été saccadée, mais je pouvais me taire, faire bonne contenance, et c'était beaucoup.

M. Ranci, malgré son manque d'esprit, savait fort bien quels étaient les moyens les plus sûrs de m'enfoncer une flèche dans le cœur, de me blesser au vif; aussi se donna-t-il le plaisir de me torturer à son gré, de me faire passer par tous les chevalets de la question.

— La noce aura lieu chez mon père, n'est-ce pas, ma chère tante? cela vaudra mieux; d'abord la maison est plus grande, et comme nous aurons beaucoup de monde, c'est ce qui convient. Vous savez, chère tante, que votre appartement est tout prêt; et quant à celui de Marguerite, je vous réponds que je n'ai rien oublié pour le rendre digne de la divinité qui viendra le partager avec moi.

— Comprends-tu ce que je dus souffrir en entendant cet homme parler de partager sa chambre avec Marguerite, en le voyant élever son temple de félicités grossières sur les ruines de mon bonheur? Il ne s'était pas attendu à ce que je lui abandonnasse si facilement la belle proie qu'il convoitait; il n'avait même eu que peu d'espoir de succès; mais mon air triste, le désespoir qu'il avait lu dans les yeux de Marguerite, lui avaient appris que je n'étais plus un rival redoutable, mon père ayant sans doute refusé son consentement à mon mariage, et madame de Rosdeuk, dont il savait les affaires un peu embarrassées, voulant trouver dans le plus bref délai, pour sa nièce, un mari qui consentît à se charger de leur avenir à toutes deux. Plus M. Ranci soupçonnait qu'il pouvait me faire souffrir en continuant à s'entretenir avec madame de Rosdeuk de l'arrangement domestique de son futur intérieur, plus il prolongeait cette conversation, et plus avant aussi il entrait dans les détails de ses projets. Je demeurai impassible; je souffris cependant beaucoup; car cette scène dura fort longtemps. Mais quand madame de Rosdeuk se fut retirée dans sa cham-

bre, j'arrêtai M. Ranci par le bras au moment où il se disposait à me souhaiter une bonne nuit : je coupai, par la brusquerie de mon mouvement, la phrase ironiquement accentuée qu'il avait commencée.

— J'ai à vous parler, monsieur Ranci, lui dis-je d'un ton sec et impérieux ; vous allez avoir la bonté de m'écouter pendant dix minutes, après quoi vous serez libre d'aller vous coucher.

Ce préambule parut produire quelque impression sur lui ; il devint très-pâle, et sans me répondre, il s'assit sur une chaise ; moi je restai debout.

— Vous avez mal tenu votre parole, monsieur Ranci, ajoutai-je ; vous ne vous êtes pas conduit en homme d'honneur.

Il voulut à ce mot se récrier.

— Non, monsieur, vous ne vous êtes pas conduit en homme d'honneur ; mais ce n'est point ce

dont je voulais vous parler. Vous vous êtes permis ce soir de chercher à me blesser par tous les moyens que vous avez pu imaginer ; je veux vous dire que j'ai parfaitement saisi votre intention, que je me suis contenu devant madame de Rosdeuk, pour éviter une querelle inutile devant elle, mais que j'étais et que je suis résolu à vous demander satisfaction de ce que votre conduite et votre manière d'être ont eu d'insultant pour moi.

M. Ranci se leva à ces mots, et me montra un tel trouble sur sa figure, une telle agitation dans toute sa personne, que je dus comprendre à l'instant même l'impossibilité de lui faire accepter un duel.

— Monsieur, me dit-il, monsieur de Kergoët..... vous interprétez mal..... très-mal, mes intentions, mes paroles..... je n'ai pas eu la pensée..... de vous insulter..... et je ne me crois donc pas dans l'obligation d'accepter votre provocation.

— Mais si je me trouve insulté, offensé, moi, monsieur Ranci, et je le fixais d'un regard sévère en prononçant ces paroles.

Il se décontenançait de plus en plus; il devenait évident que la bravoure n'était point une de ses vertus.

— Si vous vous trouvez insulté, monsieur..... si vous vous trouvez insulté..... ce que je ne comprends pas du tout; car enfin, me répondit-il, il faudrait que mon intention eût été de vous insulter; et certes jamais..... jamais, monsieur de Kergoët, cette pensée ne m'a traversé l'esprit; d'ailleurs, je vous demanderai de vouloir bien préciser un fait..... une action..... une parole de moi..... car il est nécessaire que je sache sur quoi vous appuyez votre accusation, afin que je puisse la repousser.

— Sur quoi je base ma provocation! voulez-vous dire, sans doute, monsieur Ranci? lui répliquai-je; d'abord, sur votre parole faussée.

M. Ranci fut atterré, et ne sut que répondre.

— Dois-je conclure de votre silence que vous acceptez ma proposition, lui demandai-je, et vous

plairait-il alors de fixer le jour, l'heure et le lieu où nous pourrons nous rencontrer ?

M. Ranci voulut essayer si, en payant d'audace, il ne sortirait pas à son honneur de cette fâcheuse affaire.

— Je ne sais pas pourquoi j'irais me battre, moi, murmura-t-il, parce que j'ai agi ainsi que je l'ai cru convenable dans mes intérêts. Non, monsieur, je ne me battrai pas.

— Vous ne vous battrez pas avec moi ; prenez-y garde, monsieur Ranci : je connais, lui dis-je, plus d'un moyen de faire battre l'homme le plus récalcitrant, s'il ne veut pas passer pour un lâche.

M. Ranci devint sérieusement inquiet. Il regarda autour de lui comme pour savoir s'il ne lui arriverait pas quelque secours; ses yeux ne distinguèrent rien, son oreille ne saisit aucun son éloigné, qui pût faire naître un peu d'espoir dans son cœur.

— Que voulez-vous donc ? balbutia-t-il alors à voix basse.

— Je vous demande si vous acceptez mon cartel.

Sa réponse se fit attendre quelque temps, mais enfin il articula, avec une peine infinie, les cinq mots que voici :

— Je ne me bats pas !

— Soit, monsieur Ranci, j'admets que vous ne vous battiez pas : je conçois que cela vous convienne mieux ; alors vous aurez la bonté de vous conduire ainsi que je vais vous le prescrire. Vous partirez demain en même temps que moi, et vous ne reviendrez chercher la réponse de mademoiselle Marguerite à votre demande que dans six semaines ; et pendant tout ce laps de temps, vous vous abstiendrez de vous présenter à Rosdeuk, et de faire tourmenter mademoiselle de Mervin par sa tante. Acceptez-vous mes conditions ?

— Oui, monsieur ! murmura-t-il, en rougis-

sant de honte et en maudissant, j'en suis certain, sa pusillanimité.

Je ne voulus pas, comme tu peux le penser, me fier à la parole de M. Ranci; je savais, par expérience, qu'il ne se faisait aucun scrupule de n'en tenir aucun compte.

— Maintenant, monsieur Ranci, je suis fâché d'être obligé de prendre des sûretés contre vous pour l'exécution de votre parole, mais vous m'avez rendu défiant. Je vous demande donc d'écrire ce que je vais vous dicter.

M. Ranci hésita longtemps; le combat qui s'établit entre son amour-propre et l'amour de sa conservation fut cruel; mais l'amour de sa conservation l'emporta, d'autant plus que je lui vins en aide, en ayant soin de remettre à chaque instant sur le tapis la proposition primitive que je lui avais faite.

A la fin, il prit une plume et du papier, et d'un air de résignation misérable, il attendit que je lui dictasse ce que je croyais convenable d'exiger de lui.

Je prononçai lentement, et mot par mot, ce que je vais te redire :

« Je, soussigné, reconnais et avoue que, par » des motifs de prudence à moi personnels, j'ai » cru devoir refuser le duel que m'avait proposé » M. Bertrand de Kergoët; je reconnais en outre » que ce duel avait pour cause un manque de pa- » role dont je m'étais rendu coupable envers » M. Bertrand de Kergoët. »

—Comment voulez-vous, monsieur de Kergoët, que je signe une pareille déclaration? me demanda d'un air douloureux le triste Ranci, quand il eut fini d'écrire.

—Contient-elle, lui répliquai-je, quelque chose qui ne soit pas vrai ?

Ranci ne répondit rien.

— Aimez-vous mieux vous battre?

Nouveau silence de Ranci.

— Signez donc alors, lui dis-je, en lui présentant le papier que j'avais pris pour l'examiner.

Le malheureux signa.....

— Écoutez-moi, monsieur Ranci, ajoutai-je, je ne me ferais une arme contre vous de votre déclaration que si vous manquiez à votre promesse ; je m'en ferais encore une arme contre vous si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, mademoiselle de Mervin avait à se plaindre de vos procédés à son égard. Maintenant, remontez dans votre chambre, et rappelez-vous que nous partons tous deux demain à sept heures du matin. Vous voudrez bien écrire à madame de Rosdeuk que des affaires vous forcent à vous éloigner pour six semaines, et que seulement après cette époque vous viendrez chercher la réponse de mademoiselle de Mervin.

M. Ranci baissa la tête en signe d'acquiescement à mes volontés, puis il regagna sa chambre et moi j'attendis Marguerite.

SACRIFICE.

Séparez donc soigneusement les époques et les actes; flétrissez ce qui est éternellement coupable.

BENJAMIN CONSTANT.

XXII.

A peine la porte du salon avait-elle été fermée sur les pas de M. Ranci, que Marguerite entra par une autre porte; la pauvre enfant tremblait comme une feuille agitée par le vent, et son visage ne conservait pas la moindre couleur. Elle vint se placer devant moi, dans un état effrayant d'agitation.

— Bertrand, me dit-elle d'une voix brève, j'ai

tout entendu ; j'étais au moment d'ouvrir la porte du salon quand j'ai reconnu la voix de M. Ranci. Pourquoi vouliez-vous vous battre avec cet homme?

— Parce qu'il avait manqué à sa parole, Marguerite, répondis-je ; parce que, depuis ce matin, il s'est plu à me torturer par une conversation qu'il savait devoir être pénible pour moi ; mais vous n'ignorez pas, maintenant, qu'il est impossible que nous nous rencontrions jamais les armes à la main.

— Oui, je sais, reprit Marguerite avec un triste sourire, que cet homme est un lâche; mais sans sa lâcheté vous vous battiez; vous ne craigniez pas de compromettre ma réputation par un duel que tout le monde m'eût attribué ; vous ne craigniez pas de risquer votre vie et d'accabler mon pauvre cœur de plus de peines qu'il ne saurait en supporter.

— Marguerite, ma bien-aimée, lui dis-je en m'approchant d'elle et en l'attirant sur un siége à côté de moi, épargnez-moi vos reproches, ne

troublez pas par des paroles amères les derniers instants que nous ayons à passer ensemble sur cette terre...... Hélas! j'avais la tête égarée et j'aurais voulu mourir.

A ces mots la pauvre fille se dressa debout par un mouvement brusque et précipité, elle éleva ses mains au-dessus de sa tête, puis les laissant retomber, elle s'affaissa sur elle-même et se trouva devant moi à genoux.

— O Bertrand...... Bertrand! prononça-t-ee au milieu de sanglots et de spasmes qui l'étouffaient; Bertrand...... mon bien-aimé...... il est donc vrai....., ce que j'avais pressenti...... ce que j'avais craint est arrivé.... votre père me repousse.... il ne veut pas que son fils s'allie à la fille d'un républicain!

Moi, je n'osais faire entendre le mot fatal; je n'osais lui dire les crimes de son père; je n'osais, au moment où j'allais lui enlever l'appui et la consolation de mon amour, la déshériter de l'affection

sainte que son cœur portait à celui qui l'avait nommée sa fille.

Mais elle était suppliante à mes pieds, et sa voix brisée par la douleur implorait la vérité, toute la vérité.

— Vous vous taisez, Bertrand...... ce que vous avez à m'apprendre est donc bien terrible?..... Y a-t-il de nouveaux malheurs, que mes craintes, que mon amour n'aient pas encore pressentis. Parlez...... parlez, Bertrand, dites-moi tout......, vous me devez toute la vérité...... Vous ne me connaissez pas, mon ami;.... vous ignorez jusqu'à quel point je suis forte....., tout ce que mon âme renferme de courage...... Regardez-moi, je ne pleure plus, mes yeux sont secs, je suis calme..... Parlez.

Et la malheureuse Marguerite s'était relevée, et son immobilité et son calme me semblaient plus effrayants que l'explosion même de sa douleur.

— Marguerite, murmurai-je à voix basse, vous

ne l'aviez que trop prévu, mon père ne consent pas à notre mariage.

— Ah!...... ah! mon Dieu!...... fit-elle en tressaillant. Et ses mains s'appuyèrent fortement sur son cœur, pour en contenir les battements. Puis après un assez long silence, elle ajouta d'une voix creuse, mais avec un calme qui me surprit :

— Votre père refuse son consentement à notre mariage, je le prévoyais......, je vous l'avais annoncé, Bertrand;.... mais il vous a dit pourquoi il refusait son consentement. Vous ne pouvez....... vous ne devez rien me cacher. Ne craignez pas de me briser plus que je ne le suis déjà....... Non; mon ami.... non, cela serait impossible; dites-moi tout!...... je m'aperçois que vous me cachez quelque chose!......

— Si ce que je vous tais, Marguerite, répondis-je, était triste au delà de toute expression ; si la vérité devait vous être pénible plus encore que mon silence....

— N'importe...... reprit-elle, je vous supplierais encore de me dire cette vérité. Si vous saviez quelque douleur qui pût tuer, Bertrand, je vous dirais : Soyez généreux, ne me condamnez pas à survivre à toutes mes espérances.

— S'il y avait une douleur qui pût tuer, je ne serais pas ici, Marguerite. O mon amie! ce que j'ai souffert depuis que je t'ai quittée est au-dessus de la pensée humaine; j'ignore comment je ne suis pas devenu fou.

Marguerite prit ma tête entre ses mains, et elle examina avec une émotion pénible mes traits flétris par trois jours de chagrins.

— Nous souffrons tous deux bien horriblement! laissa-t-elle enfin tomber de ses lèvres pâles et serrées. Veux-tu, Bertrand, conserver pour toi seul un secret de torture? veux-tu me cacher une misère que je ne partagerai pas?

— Non, non, répondis-je, tu sauras tout; et

puisse la souffrance que nous éprouverons tous deux mettre fin à nos peines!

Alors, je lui racontai ce que mon père m'avait révélé; et son amitié pour Mervin, et leur désunion, leur rivalité, leur haine, et la mort de ma mère. En rappelant tous ces faits à ma mémoire, il me fut impossible de retenir mes larmes. Marguerite pleurait aussi; elle s'était éloignée de moi, et à moitié renversée sur le canapé, elle cherchait à étouffer ses sanglots en enfouissant sa tête dans les coussins qu'elle tenait entre ses doigts crispés.

Tout à coup, elle se releva et vint se placer à mes côtés, agenouillée contre le fauteuil où j'étais tombé assis.

— Pardonnez-moi, Bertrand, murmurait-elle avec l'accent de la prière; pardonnez-moi d'avoir osé vous aimer....... O mon Dieu! j'ignorais quels crimes chargeaient ma coupable famille....... Comment avez-vous pu revenir vers moi....., vers la fille du meurtrier de votre mère?..... Oh! vous êtes bon......, vous n'avez pas voulu me désespérer

tout à fait......, vous avez voulu que votre voix tant aimée adoucît pour la pauvre Marguerite, autant que cela est possible, la flétrissure qu'elle reçoit......Je vous remercie...., je vous remercie..., Bertrand...... Regardez-moi une seule fois avant de me quitter...... ; j'accepte toutes les expiations, toutes les douleurs......; j'accepte la malédiction que votre père a lancée sur moi......

— Mon père ne vous a pas maudite, Marguerite, m'écriai-je ; mon père ne vous a pas maudite ; il sait que je suis venu vers vous, pour adoucir, par mes adieux, par mes regrets profonds, par le spectacle de ma douleur, l'arrêt qui nous frappe tous deux. Mon père sait vos vertus, Marguerite, il vous plaint, il déplore la fatalité qui pèse sur nous...... Il ne vous maudit pas ; il ne maudira jamais le seul amour que connaîtra son fils, le seul bonheur dont il pourra se souvenir dans toute sa vie.

— Oh ! merci !...... merci pour vos bonnes paroles, Bertrand, disait-elle, en inondant de larmes mes mains qu'elle couvrait de baisers; merci.....!

Quand vous retournerez vers votre père, dites-lui que mon cœur déchiré gardera une éternelle reconnaissance à sa pitié ; dites-lui que je serai désormais comme une lampe d'expiation devant l'autel du repentir, que je prierai chaque jour la sainte martyre que vous pleurez.

Si vous vouliez être complétement bon, si vous vouliez avoir pour moi, pour cette pauvre Marguerite, que vous aimiez jadis et qui vous aime si saintement, plus que de la pitié, vous me permettriez de prier une première fois avec vous.... Oh ! soyez bon....., soyez généreux, Bertrand, permettez-le-moi.

Je me précipitai hors de mon fauteuil et je relevai Marguerite dans mes bras ; ce que je souffrais, ce que j'éprouvais, je ne saurais plus le dire; j'étais comme un insensé. J'avais vu Marguerite à mes pieds, Marguerite mouillant mes mains de ses larmes, les couvrant de ses baisers, me suppliant comme une coupable, prenant sa part du crime de son père, se revêtant d'humilité devant le fils de sa victime, se résignant aux plus horribles sa-

crifices en étouffant les murmures de son âme; c'en était trop pour moi, toutes mes résolutions s'évanouirent.

— Je t'aime encore, je t'aime toujours! criai-je à son oreille.... Je t'aime, Marguerite, d'un amour aussi grand que mon cœur ait jamais pu l'éprouver; je ne veux pas, je ne peux pas renoncer à toi; tout mon être se soulève d'horreur à cette pensée; viens, ma bien-aimée, viens, fuyons ce vieux continent d'Europe, où le sang et les haines des parents mettent une barrière entre les enfants; viens dans quelque solitude passer avec moi des jours que le malheur ne connaîtra jamais. Nous prierons ensemble pour les crimes dont nos têtes sont innocentes; nous quitterons le nom de nos pères, pour qu'il ne reste pas un souvenir de tout le passé; viens, Marguerite, si tu m'aimes, fuis avec moi; si tu m'as jamais aimé, fuis, partons!

Marguerite poussa un faible cri, devint pourpre pendant une seconde, puis, pâlissant de nouveau :

— Si je t'aime? Bertrand!...... si je t'ai jamais aimé?

— Oui, Marguerite, si tu m'aimes, répétai-je, viens avec moi, confie-toi à mon honneur, à ma foi.

— O Bertrand! je t'aime, me répondit-elle, comme jamais encore je ne t'ai aimé. Mon cœur est plein de toi; jusqu'à son dernier battement il conservera ton souvenir, mais je ne te suivrai pas; nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Ainsi, Marguerite, vous refusez de me suivre, de vous isoler avec moi, et vous m'aimez!...

— Oui, je vous aime, Bertrand, et je refuse de vous suivre; non pas, croyez-le bien, dans la crainte de perdre ma réputation; non, mon ami; s'il ne s'agissait que de moi, je mépriserais les persécutions du monde. Mais il s'agit de vous aussi; vous laisseriez votre père seul dans sa vieille demeure, vous consentiriez à ce qu'il vous maudît au moment de sa mort, parce que vous vous seriez enfui avec la fille du meurtrier de sa femme, de votre mère! Bertrand, cela n'est pas possible, vous ne pouvez le vouloir.

—Et comment pourrai-je t'abandonner? répondis-je; comment consentirai-je à ne plus te voir? Tu ne sais donc pas ce que tu es dans ma vie, ce que tu m'as apporté de bonheur, de joie pure, d'espérance? Tu ne sais donc pas, Marguerite, combien je t'aime? Tu es mon premier et mon dernier amour. Je t'avais attendue, et tu voudrais qu'après t'avoir trouvée je te quittasse pour toujours? Non, ma bien-aimée, non, Marguerite; mon honneur, mon bonheur, ma vie, mon espérance, mes devoirs, tout cela c'est toi. Que m'importe le reste du monde, qui n'a rien pu pour ma félicité? Qu'irai-je sacrifier à cette société, qui ne me saura gré de rien, qui ne remplacera jamais dans mon âme ton amour, ma pauvre bien-aimée, ton amour, vers lequel Dieu même m'a conduit? Hélas! il n'y a plus ici-bas que l'amour vrai qui soit une chose sainte : c'est le seul tabernacle de foi que les hommes aient respecté. Quand Dieu nous met sur la terre, nous devons chercher la compagne créée pour notre amour; si nous la rencontrons, notre union est bénie par le divin Maître; mais si nous nous égarons, alors notre union est abandonnée par celui

qui nous avait dit : Cherche ! Moi, je t'ai trouvée, tu es cette moitié de mon âme que je devais chercher pour la compléter. Le premier de tous mes devoirs est de t'aimer, car tu es ma fiancée, ma femme; de te protéger contre tous, car nous sommes unis de ce lien qui est plus saint, plus fort, plus puissant que tous les autres liens ; car il a été dit que l'on doit quitter son père et sa mère pour suivre son époux. Ne sommes-nous pas époux par notre volonté, ma bien-aimée? par celle de Dieu, qui nous a réservés l'un pour l'autre, qui m'a conduit par les chemins qui menaient à ta demeure? Viens donc, Marguerite, fuyons.....

J'avais entouré de mes bras la taille de Marguerite, mais elle me repoussa doucement.

— Non, non, mon ami, me dit-elle, nous ne pouvons fuir ensemble, nous ne pouvons laisser derrière nous tout ce monde de notre jeunesse, envers lequel nous avons des obligations sacrées à remplir. Le dernier bonheur que je pouvais goûter, tu viens de me l'offrir, Bertrand; tu m'as abreuvée du dernier baume que doit connaître mon

cœur souffrant; tu sais qui je suis; tu sais quel crime pèse sur la tête de mon père, et tu ne m'as point repoussée, et tu as voulu sacrifier ton avenir à mon amour. Merci, mon ami, merci! Cependant je n'accepterai pas un tel sacrifice, je ne me montrerai pas à ce point égoïste. Un grand devoir nous est imposé à tous deux : sachons l'accomplir, pour que nous puissions nous retrouver un jour là où s'éteignent toutes les haines, là où sont accueillies toutes les expiations. Tu ne peux, mon bien-aimé, abandonner ton père, qui n'a plus que toi au monde pour soutien, pour espoir, pour consolation; tu ne peux le condamner à l'isolement; son souvenir te poursuivrait sans cesse, et quand tu apprendrais qu'il a cessé de vivre en t'appelant vainement près de lui, un remords qui ne te quitterait plus pèserait d'un poids fatal sur ta conscience.

Je n'ai plus ni mon père, ni ma mère, mon ami, et je suis pourtant enchaînée par les liens de la reconnaissance à ma pauvre tante, qui m'a accueillie, moi orpheline, sans fortune. Ma tante sera bientôt assaillie par la vieillesse et les infir-

mités ; bientôt elle aura besoin de moi comme aide, comme société, comme soutien. Tu vois donc, mon bien-aimé, que je ne saurais l'abandonner.

Non ! ajouta-t-elle avec plus de force ; non ! Bertrand, ne fléchissons pas sous notre infortune ; jamais un autre amour ne remplacera le tien dans mon cœur. Je mourrai fidèle à mes premiers, à mes seuls serments.

Enfin, que te raconterai-je, mon cher Théodore? Marguerite me parla ainsi pendant plus d'une heure, tantôt avec toute l'autorité de la raison, tantôt avec tout le charme et tout l'abandon de l'amour. Je voulus vainement lutter contre sa décision, l'amener à me suivre dans l'exil que je lui avais proposé, elle repoussa toutes mes instances, et me fit consentir à notre séparation. Quand elle m'eut communiqué cette résignation difficile, alors, d'elle-même, elle se rapprocha de moi ; elle prit mes mains qu'elle serra contre son cœur.

— Maintenant, mon bien-aimé, me dit-elle, je ne crains plus de te laisser lire dans mon âme; je peux te montrer toute la douleur qu'elle éprouve, et combien lui est pénible le sacrifice que je lui impose; maintenant, mon ami, je te demanderai les consolations et la force dont elle a besoin. Dis-moi, Bertrand, que nous ne serons point séparés de pensées, que tu garderas le souvenir de ces jours si vite écoulés pendant lesquels nous avons entrevu un bonheur dont nous ne devions pas jouir. Il nous reste à peine quelques heures: dis-moi tout ton amour, et laisse-moi te confier le mien. Épuisons le reste de notre félicité avant le retour du soleil. Je me mets avec confiance dans tes bras, mon ami; je ne crains rien; tu ne voudrais pas me donner deux remords; tu ne voudrais pas qu'avec celui que j'accepte pour mon père, un autre remords dont j'aurais toute la culpabilité me restât comme un souvenir de toi.

En me parlant, Marguerite s'était placée entre mes bras; elle y reposait, sa tête renversée sur mon épaule; des larmes coulaient de ses yeux; et sa

voix, faiblement accentuée, n'arrivait à mon oreille que semblable au souffle de la brise à travers les roseaux ; elle avait quelque chose de plaintif et de doux, de tendre et de douloureusement mélancolique qui me navrait d'une bien grande amertume. Nous recommençâmes souvent les derniers mots de nos adieux ; enfin les chants des oiseaux, qu'éveillait l'aurore, nous avertirent qu'il était temps de nous séparer ; nous nous levâmes avec effroi, et nous nous sentîmes pris d'un frisson qui nous fit tressaillir.

— Voilà le jour, ma bien-aimée ; Marguerite, voilà le jour, et nous avons laissé s'écouler cette nuit sans nous dire tout ce que nous avions à nous dire ; il me semble que nos cœurs ont encore des secrets qui ne se sont pas dévoilés. O Marguerite ! est-il vrai que je te voie pour la dernière fois ? Tout ce que je t'ai raçonté n'est-il point un songe ? Ces terribles histoires de haine et de vengeance ont-elles vraiment une réalité ? O notre amour !..... notre bel amour !..... le voilà donc évanoui !

— Notre amour ne s'est point évanoui, repre-

nait Marguerite; il subsiste encore tout entier en nous; conservons-le saintement, pleurons-le, pleurons-le comme un ami qui ne serait plus, mais dont nous aurions gardé l'amitié.

— Me donnerez-vous quelquefois de vos nouvelles? m'écrirez-vous, Marguerite? demandai-je dans l'agonie de ma douleur; quelques lignes de vous viendront-elles, à de longs intervalles, me rendre du courage, me soutenir dans ma douloureuse carrière?

Marguerite demeura longtemps sans me répondre. Je voyais qu'un combat se livrait, dans son âme, entre sa raison et son amour; la pauvre enfant se soutenait à peine; elle avait épuisé ses forces, son courage, sa résignation, pendant les heures qui venaient de s'écouler, à me résister, à refuser des propositions dont le charme s'était vivement fait sentir à son cœur. Le jour avait grandi; ses lueurs, incertaines encore cependant, arrivaient jusqu'à nous et la coloraient d'une pâleur bleuâtre.

Dans sa longue robe blanche, avec ses cheveux

un peu en désordre, et l'expression profondément malheureuse imprimée sur sa figure, dans son attitude, dans son regard, on l'eût prise pour quelque esprit des tombeaux, pour une âme désolée qui regagnait sa froide couche, après être venue solliciter vainement des prières au chevet de ses anciens amis.

— Bertrand, me dit-elle en sortant de son long silence, nous nous sommes vus pour la dernière fois ; nous nous sommes parlé pour la dernière fois; nous ne devons pas nous écrire. Je me sens abattue; je sens que mes forces sont épuisées par la lutte de la nuit qui vient de s'écouler. Je vais entrer dans une voie bien pénible, et dans laquelle il me faudra tout ce qui me reste d'énergie pour m'avancer sans défaillir à chaque instant. Si vous m'écriviez, si vos lettres venaient me trouver au milieu de mes combats, ce seraient de nouvelles luttes à recommencer, de nouveaux déchirements à supporter..... Je deviendrais folle, Bertrand..... ma raison disparaîtrait tout à fait..... si tu m'écrivais jamais que tu souffres loin de moi..... que tu ne peux pas vivre sans

mon amour..... si tu me disais encore : Viens, partons ensemble..... fuyons pour jamais notre pays, nos souvenirs et tout ce passé dont nous ne sommes pas coupables, mais qui nous opprime.... Je te l'avoue, Bertrand..... je partirais.... je viendrais vers toi..... je quitterais ma tante.... je l'abandonnerais comme une misérable ingrate ; je viendrais me jeter à tes pieds, en te répondant : Voilà ta pauvre esclave ; parle, ordonne, j'obéirai ; prends ton bâton de voyageur et je te suivrai, n'importe où tes pas te conduiront.

— Tu ferais cela ! toi !..... toi, Marguerite ? Et un éclair de joie traversa mon cœur.

— Je le ferais, me dit-elle avec calme ; je le ferais, Bertrand ;..... je ferais même plus encore ;... je ferais taire les plaintes de mon âme, ma bouche ne s'ouvrirait jamais pour un regret.

— Eh bien ! je te le dis, je te le demande, je te supplie, Marguerite, je suis à tes genoux ! Et je me prosternai devant elle. Si tu veux que je ne

sois pas à tout jamais malheureux..... suis-moi, partons.

— Si tu le veux..... j'obéirai, Bertrand, reprit cette noble fille..... mais je mourrai !!!

Il y avait un tel accent de vérité dans ses paroles, je comprenais si bien qu'elle ne pourrait supporter les remords de sa conscience, que ma tête s'inclina sur ma poitrine, et je n'essayai plus de la déterminer à fuir avec moi.

— Tu le vois, Bertrand, je ne résiste pas..... Je sais de quel crime je me rendrai coupable envers ton père, envers ma tante, ... envers ta mère ;... ton amour est plus fort que toute ma raison, et j'oublierai tout pour te donner une heure de bonheur; je serai coupable pour que tu ne sois pas malheureux ;..... mais après t'avoir obéi, il ne me restera plus de forces pour vivre..... Tu comprends maintenant, mon bien-aimé, combien ton amour est grand dans mon cœur..... Au nom de cet amour, ne me demande pas de t'écrire

et ne m'écris pas;..... ne renouvelle pas pour moi les angoisses de cette nuit cruelle.

— Je t'obéirai, répondis-je en retenant mes sanglots; et je me rapprochai d'elle pour lui serrer une dernière fois la main.

— Dans mes bras, dans mes bras, me dit-elle en se précipitant dans les miens..... Sur mes lèvres, Bertrand, sur mes lèvres..... Serre-moi contre ton cœur, fais-moi sentir ses battements. Elle pleurait à sanglots; elle tremblait de tout son corps, et ses lèvres pressaient les miennes, et ses deux bras m'étreignaient avec une sorte de rage désespérée. Sa voix se faisait entendre douloureusement émue, et ne pouvait prononcer que mon nom. Enfin, il fallut bien terminer cette scène pénible, et ce fut encore Marguerite qui eut la force d'y mettre un terme; elle s'arracha de mes bras en appuyant sur mes lèvres un dernier baiser.

— Que ce soit celui des fiançailles éternelles, que ce soit le dernier sur cette terre, murmura-t-elle, et elle disparut !!!

— Et tu ne l'as jamais revue, cette noble Marguerite ? demanda Théodore de Vitré, qui ne cherchait pas à dissimuler les larmes dont sa figure était couverte.

— Je l'ai revue, répondit Bertrand de Kergoët avec un accent qui révélait une peine incurable.

LES LIBÉRAUX
DE LA RESTAURATION.

Nos terroristes de théories nous crient:
« Oyez, nous sommes des terroristes bar-
» bus, ou imberbes, nous! Nous allons
» établir une superbe terreur. Venez, que
» nous vous coupions le cou ».

CHATEAUBRIAND.

XXIII.

M. Ranci tint la promesse qu'il m'avait faite, il partit avec moi et nous nous quittâmes à Brest. Je ne te dirai pas quelles furent mes journées et mes nuits quand de nouveau Kergoët me vit dans ses murs; je n'ai gardé nul souvenir de mes pensées, de mes douleurs, ni de ce qui se faisait autour de moi pendant les premiers mois qui se passèrent après les tristes scènes que je viens de te

raconter. Je crois que j'ai été malade, qu'une fièvre continuelle me minait; notre intérieur était devenu d'une tristesse sombre, à laquelle rien ne venait apporter de distraction; nous passions des journées sans nous parler mon père et moi, et c'est à peine si nous échangions quelques mots avec le bon abbé Merik, quand il nous visitait.

Lorsque mon chagrin, sans être moins profond, eut acquis la faculté de la réflexion; lorsqu'il se complut à revenir sur les motifs qui l'avaient causé; lorsque enfin je pus comprendre le charme mélancolique que je trouverais à nourrir mon âme des débris de son bonheur passé, de ses espérances détruites, je montai chaque soir sur la plus haute des tours de Kergoët, du sommet de laquelle on domine une immense étendue de terres et les plaines sans fin de l'Océan; mon œil se dirigeait vers les horizons derrière lesquels se cachait Brest et Rosdeuk; il me semblait qu'en passant des heures dans cette contemplation, je me rapprochais de Marguerite. Souvent j'ai malgré moi fermé les yeux, comme contraint par une puissance invisible; et alors je croyais entendre une voix

bien connue et bien tendrement aimée, murmurer à mon oreille des mots de tendresse. C'était surtout les jours où le vent soufflait avec plus de violence, les jours où il m'enveloppait et m'enivrait presque de son bruit; en ces jours-là je me laissais bercer de suaves et cruelles illusions.

Il n'avait plus été question, entre mon père et moi, ni de Marguerite, ni de son père, ni de mon amour brisé; nous nous taisions sur des sujets trop pénibles à aborder; mais mon père me témoignait par des attentions et des soins muets, combien ma douleur le navrait. Chaque matin, quand nous nous réunissions pour déjeuner, il cherchait à lire dans mon regard, dans l'expression de ma figure, quel était l'état de mon âme, quelles avaient été pendant la nuit ses souffrances. Nous nous usions lentement, nous descendions tous deux ce chemin de la mort, que les vieillards et les enfants parcourent d'un pas égal, sans nous plaindre, sans murmurer, comme deux hommes qui ont accompli leur journée de travail et qui, le soir venu, regagnent lentement le lieu de leur repos.

Cet état d'abattement durait depuis longtemps,

et l'abbé Merik avait vainement tout tenté pour nous arracher à nos sombres préoccupations, quand M. Trigaut du Finistère vint encore par de nouvelles tracasseries nous forcer à nous occuper de lui. Nous étions arrivés aux dernières années de la restauration ; tous les pouvoirs s'ébranlaient peu à peu, et les conspirateurs levaient la tête avec audace. De tous côtés on cherchait à exciter les paysans contre les autorités et contre leurs anciens seigneurs ; on voulait aussi les ameuter contre leurs recteurs, et déjà dix tentatives avaient eu lieu sans réussite.

M. Trigaut s'était rendu propriétaire d'une assez grande quantité de terrains qu'il avait achetés de différents paysans, et il avait réuni ces parcelles en plusieurs grosses fermes, à la tête desquelles étaient placés des métayers étrangers au pays. Ces métayers, élèves de je ne sais plus quelle école libérale et protestante d'agriculture, devaient servir d'émissaires propagandistes aux sociétés secrètes que la France nourrissait dans son sein.

Ces gens infestaient nos campagnes d'une quan-

tité innombrable de petits livres édités par la propagande protestante, et d'exemplaires compactes du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Peu de nos paysans savaient le français, un plus petit nombre encore savaient lire; cependant quelques savants de village, militaires retraités après les campagnes de l'empire, s'étaient érigés, attendu leur immense importance et la quantité de pays différents qu'ils avaient visités le sac sur le dos, en professeurs de toutes sciences; ces gens-là se rendirent acquéreurs des petits livres et des gros dictionnaires de messieurs les protestants libéraux agriculteurs. Après les avoir lus, ils les traduisirent à nos paysans bretons, avec force commentaires; et si les recteurs des diverses paroisses ne s'étaient pas entendus pour proscrire en chaire les petits et les gros livres des métayers de M. Trigaut, un grand mal eût été produit.

A cette époque, un vieil ami du bon abbé Merik vint passer quelques jours avec lui. Cet ami était un prêtre fort distingué du diocèse de Rennes; il savait le breton, connaissait les mœurs et les habitudes de nos campagnes. Lui-même était Breton

et nul ne possédait mieux le langage dont il fallait se servir pour parler à nos paysans. L'abbé Merik lui proposa de prêcher dans l'église de Kergoët, contre les petits livres protestants et les gros livres philosophiques. Mon père et moi nous fûmes prévenus du sermon, qui devait avoir lieu le dimanche suivant, et nous nous y rendîmes, pour apprécier par nous-mêmes l'effet qu'il produirait et ce que l'on devait en attendre.

Le premier jour tout se passa à merveille, les paysans de Kergoët écoutèrent avec recueillement la parole du prêtre qui empruntait leur idiome pour leur parler du haut de la chaire, et les livres répandus par les métayers de M. Trigaut, passèrent, après ce sermon, pour des livres maudits et réprouvés, pour l'œuvre du démon en un mot.

M. Trigaut du Finistère devint furieux en apprenant le succès du sermon ; il déclama très-fort contre le parti prêtre, les jésuites et les missionnaires, et il voulut réparer l'échec subi par ses lieutenants en propagande libérale.

Un second sermon devant être prêché par l'ami

de l'abbé Merik, M. Trigaut se proposa de le troubler et de produire un bon petit scandale qui, convenablement rapporté dans les journaux, lui ferait un grand honneur. Nous sûmes que le parti Trigaut machinait quelque diablerie, et les gens de notre bord vinrent nous trouver et nous avertir de nous tenir prêts, parce que les *Trigaut* avaient dit hautement qu'avant quelques jours on verrait du nouveau dans la commune.

Or, tu sauras que le village de Kergoët renfermait deux partis.

— Comment! dit Théodore de Vitré, Kergoët avait ses Guelphes et ses Gibelins.

— Oui, mon cher ami, répondit Bertrand, sous les noms de *Kergoët* et de *Trigaut*. Notre parti se composait de tous les honnêtes cultivateurs du village, et nous avions la majorité numérique pour nous. *Trigaut* avait recruté le sien de ses métayers d'abord, puis de tous les fainéants et vagabonds qui fréquentaient les cabarets et

faisaient peu de travail. Ce parti était très-inférieur en nombre au nôtre, mais il était plus audacieux, et osait risquer davantage, ayant moins à perdre.

Nos deux partis étaient donc en présence, le dimanche approchait, et toute la commune s'attendait à quelque tapage des *Trigaut* pour ce jour-là. Toutes ces querelles, toutes ces intrigues n'avaient pu nous faire sortir, mon père et moi, ni de notre apathie, ni de nos habitudes de silence. Cependant, le samedi, mon père vint dans ma chambre et me dit : — Il est nécessaire, mon cher Bertrand, que nous surveillions les *Trigaut*; ils ont été recruter les mauvais sujets des bourgades voisines, et je sais positivement que demain ils préparent de concert un scandale affreux pour interrompre le sermon, et causer peut-être des rixes et une bataille dans la commune. Comme maire, je suis chargé, par la loi, du soin d'empêcher de telles perturbations. Je vous demande, mon cher enfant, de me venir en aide. Demain, il faut que les habitants qui nous sont le plus dévoués dans Kergoët se tiennent à la maison commune pen-

dant la grand'messe; tu les armeras de tous les vieux fusils et des piques qui se trouvent dans le grenier de la mairie, et tu attendras ma réquisition pour me prêter main-forte.

Je fus forcé de courir chez tous nos partisans; je leur recommandai le silence le plus complet sur nos préparatifs, et je leur donnai rendez-vous pour le lendemain à la maison commune, où ils devaient se rendre individuellement.

L'agitation, le mouvement, la nécessité de parler, de persuader, d'expliquer à nos paysans ce dont il s'agissait, me firent un bien moral et physique, en me sortant de cet état de prostration et de stupeur, dans lequel je végétais depuis tant de mois. Pour la première fois je m'intéressai à autre chose qu'au malheur qui m'accablait; pour la première fois, depuis la nuit de mes adieux à Marguerite, je jetai mon regard et ma pensée extérieurement; il me sembla que je sortais d'un sommeil lourd et douloureux. L'éclat du jour blessait mes yeux; mes idées se formaient lentement; je marchais incertain et étonné de m'apercevoir

que tout était comme avant le funeste jour où j'avais reçu l'incurable blessure que je portais en mon sein.

Le dimanche matin, mon père et moi, nous nous levâmes presque avec le soleil. Les avis qui nous avaient été donnés nous parurent devoir se vérifier. Des figures étrangères à la commune commencèrent à se montrer dans les rues et sur la place de Kergoët, bien avant l'office divin; les cabarets étaient remplis des partisans de Trigaut, et les propos les plus violents circulaient dans les groupes des buveurs. Presque tous ces inconnus étaient armés de gros bâtons; et les mots de jésuite et de missionnaire sortaient de leurs bouches, accompagnés de menaces.

Mon père m'envoya chez l'abbé Merik, pour le prévenir que nous étions sur nos gardes, et qu'il n'eût rien à craindre, car nous nous trouvions en état de repousser toute agression, et d'arrêter les auteurs et les provocateurs du moindre scandale qui aurait lieu. Vers dix heures la foule se rendit à l'église, et la messe commença tranquillement.

Mon père occupait son banc, et son attention était concentrée sur M. Trigaut, entouré de ses métayers, que l'on voyait pour la première fois assister aux cérémonies de notre culte.

La foule fut parfaitement tranquille jusqu'au moment où le prêtre qui devait faire le prône s'apprêta à monter dans la chaire ; alors, comme à un signal donné, une rumeur, sourde d'abord, parcourut les rangs de l'assemblée ; quelques femmes se hâtèrent de sortir de l'église, emmenant avec elles leurs enfants ; puis à ces rumeurs sourdes succédèrent bientôt des clameurs plus graves. Quand le prêtre, gravissant les marches de la chaire, apparut au-dessus de l'assemblée, on entendit retentir ces mots :

A bas le jésuite !..... à bas le jésuite !!!

Tous les hommes présents à cette scène déplorable se divisèrent subitement en deux camps, dont l'un entoura mon père qui avait ceint son écharpe de maire, et l'autre se rangea en phalange serrée près de M. Trigaut et de ses métayers.

Les clameurs redoublaient de violence, l'abbé Merik avait vainement tenté de faire entendre sa voix paternelle , et déjà quelques perturbateurs se précipitaient vers la chaire, pour en arracher le prêtre, qui attendait avec sang-froid ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de lui. Un ou deux bancs avaient été brisés, lorsque mon père s'élança, avec toute l'ardeur et la vigueur de la jeunesse, entre les assaillants et l'objet de leur fureur. En même temps un exprès m'était dépêché pour m'ordonner d'amener tout mon monde, et la brigade de gendarmerie d'un canton voisin que nous avions cru devoir requérir.

A notre arrivée l'église présentait une scène de tumulte sacrilége; les pupitres et les ornements du chœur avaient été arrachés de leurs places et brisés ou déchirés en partie, et mon père luttait, aidé de quelques braves paysans de Kergoët, contre une masse de furieux. L'autorité était méconnue; Trigaut, loin d'obtempérer aux sommations municipales, qui lui enjoignaient de prêter main-forte à la loi, poussait en avant les hommes qu'il avait rassemblés, tandis que ses métayers se faisaient

remarquer aux premiers rangs par leur exaspération et leurs cris. La terreur des femmes réunies sur le parvis de l'église, ajoutait encore au désordre par son expression. Jamais le paisible village de Kergoët n'avait vu un tel tumulte.

En avant de ma troupe marchaient les gendarmes qui étaient venus à notre secours : ils furent d'abord seuls aperçus, et toute la rage des perturbateurs se tourna contre eux. Ils espéraient avoir bon marché de quatre ou cinq hommes qu'ils ne supposaient pas aussi bien accompagnés, et alors, aux cris de :

A bas le jésuite !

se mêlèrent d'autres clameurs aussi furibondes de :

A bas les gendarmes !

Mon père nous eut bientôt rejoints, et se mettant à notre tête, il prononça d'une voix ferme trois sommations pour ordonner à la foule d'évacuer l'église. Personne ne bougea, et nous nous vîmes dans l'obligation de faire exécuter par la

force l'ordre qui venait d'être donné. Une lutte s'engagea, quelques coups furent échangés, sans cependant blesser personne; mais quand nous fûmes parvenus à saisir M. Trigaut du Finistère, tous ses adhérents abandonnèrent l'église pour se réunir sur la place qui l'environnait. D'autres arrestations avaient eu lieu également par les efforts combinés de nos paysans et de la gendarmerie; nous emmenions six prisonniers; au milieu desquels M. Trigaut gesticulait et pérorait criant, à l'arbitraire, déclamant contre le *parti prêtre*, et se plaignant d'arrestation illégale.

Il fallait sortir de l'église et mettre nos prisonniers en sûreté; mon père prit la résolution de les conduire au château, et de les faire transporter ensuite à Brest, quand il verrait que le transport serait possible. Nous nous formâmes en un carré compacte, au centre duquel nous les plaçâmes; puis, après avoir fermé l'église, nous prîmes, au milieu d'une grêle de pierres, le chemin de notre demeure. Toutes les tentatives faites pour délivrer les prisonniers, échouèrent contre notre fermeté; ils passèrent la nuit dans la grosse tour

qui est au nord de ce château, et le lendemain ils montèrent en voiture pour être emmenés à Brest. Leur procès s'intruisit, et ils furent tous condamnés à plusieurs mois de prison.

L'avocat de Trigaut fit vainement de l'éloquence républicaine en faveur de son client; vainement les journaux libéraux épousèrent cette querelle comme la leur; tout fut inutile. Le *patriote* Trigaut, le *vertueux* défenseur des intérêts du peuple *opprimé*, alla *pourrir* pendant trois mois dans les *profondeurs d'un cachot*. → p. 269

Cette affaire et ses suites nous avaient forcés à de fréquents voyages à Brest. Pendant plus d'un mois notre existence se trouva entièrement changée; nous semblions avoir renoncé à la monotonie, à la tristesse, à la solitude de notre vie retirée; mais quand les derniers bruits excités par la petite révolte de Kergoët se furent apaisés, nous rentrâmes dans notre taciturnité, nous reprîmes nos rêveries, et rien ne fut changé autour de nous, si ce n'est que nous comptions quelques ennemis acharnés de plus.

Un an s'était écoulé depuis le jour où j'avais dit adieu à Marguerite, et je n'avais pas entendu parler d'elle, je n'avais rien su de son existence, je n'avais même osé interroger personne à Brest à ce sujet, tant je craignais d'apprendre un changement dans sa position; j'aimais mieux l'incertitude dans laquelle j'étais plongé. Un soir, le facteur me remit une lettre; il était nuit quand je la reçus, et l'obscurité m'empêcha de reconnaître l'écriture de la suscription; mais un instinct secret, un pressentiment douloureux, m'avertirent qu'elle ne pouvait m'être adressée que par Marguerite. Je fus saisi d'un tremblement nerveux qui me força à m'asseoir sur le gazon, devant les portes de notre château. Je tenais entre mes mains cette lettre, cause de tant d'émotions; je n'osais la regarder; j'avais peur du moment où je me trouverais seul dans ma chambre avec la faculté de la lire.

O ma pauvre Marguerite! me disais-je comprimant les battements de mon cœur, ma triste bien-aimée, que me veux-tu? Quelles nouvelles persécutions, quelle douleur plus poignante que toutes celles que nous avons déjà subies te met dans la

nécessité d'enfreindre ta résolution ? Tu ne devais jamais m'écrire, tu craignais de réveiller des séductions bien puissantes, des tortures trop vives et trop récentes... Hélas ! si je reçois une lettre de toi, il faut que tu sentes la mort venir te chercher; il faut que ce soit pour me dire :— Bertrand, je pars et je vais t'attendre, rejoins-moi bientôt, mon ami.

A cette pensée des pleurs s'échappaient de mes yeux, et des sanglots murmuraient en ma poitrine. Mais tout à coup, une autre pensée vint traverser mon esprit et le remplir d'indignation.

Si Marguerite m'appelait? Si elle était poursuivie, obsédée par M. Ranci, que sa promesse n'engageait plus? Si elle criait au secours, si elle m'invoquait pour la sauver d'un odieux mariage?

Puis les craintes s'effaçaient pour faire place à des espérances que je n'osais accueillir.

Peut-être avait-elle renoncé à sa résolution de résistance ; peut-être venait-elle s'avouer vaincue

et me demander de partir avec elle, de lui donner ce bonheur dont sa vie a besoin et que la mienne appelle comme un puissant souvenir. O saintes joies! ineffables transports? me disais-je, Marguerite m'appartiendra, elle sera ma femme, elle viendra dans mes bras, rougissante, heureuse. Oui, je l'emporterai, je la cacherai loin du monde; je lui ferai, dans un asile inconnu à tous, une félicité sans bornes.

O mes espérances! mes belles, mes riantes espérances! vous voilà donc revenues! Ne me décevez pas, ne me présentez point vos douces lumières, comme ces phares trompeurs, qui conduisent les voyageurs confiants aux écueils les plus dangereux.

O mes charmantes espérances! ne vous évanouissez plus devant mes pas.

Je pressais entre mes mains la lettre que j'avais reçue :—Je te tiens, mon destin, murmurai-je; tu es l'arrêt bon ou fatal. Après tant de douleurs, rends-moi la vie, la joie, le repos et toutes les voluptés que j'ai rêvées.

Je m'étais levé ; je ne marchais pas vers ma chambre, je ne courais pas, je me précipitais sans voir qui ou quoi se trouvait sur mon passage ; j'arrivai enfin à ma porte, et je m'aperçus que je n'avais pas de lumière.

Je sonnai. Mon impatience, je dirai presque ma violence à demander que l'on me donnât une lampe, étonna vivement le domestique qui me servait ; enfin cette lampe tant souhaitée me fut apportée, je décachetai la lettre qui troublait ainsi mon âme.

Je ne m'étais pas trompé ; elle était de Marguerite.

LA DERNIÈRE LETTRE.

Fatale rumpis vinculum.
Hymne.

XXIV.

La voici, cette lettre, mon cher Théodore; je l'ai gardée, elle m'a suivi partout; et bien souvent, quand j'étais errant dans nos bois, cherchant à me dérober aux recherches des colonnes mobiles, le soir venu, je m'asseyais au pied d'un arbre, et je relisais la correspondance de Marguerite, qui se compose, comme tu le sais maintenant, de bien peu de lettres.

Écoute les dernières lignes que j'ai reçues d'elle : son âme s'y peint tout entière. Je n'ai jamais pu les recommencer sans me sentir ému, sans éprouver comme un frisson glacial qui parcourait tout mon corps ; et cependant j'ai recherché presque chaque jour cette émotion douloureuse. Je ne suis pas de ceux qui craignent d'envisager en face le malheur qui leur arrive, qui ont peur de le sonder jusqu'à la vase. Dans les afflictions réelles, j'ai toujours éprouvé une sorte de soulagement à m'offrir sans cesse à leurs coups répétés, à me briser le cœur en le leur livrant sans réserve. J'aime à relire les lettres de Marguerite, parce que chacune de ces lectures fait saigner ma plaie, parce qu'elles me remettent plus vif en la mémoire, avec les malheurs du passé, ses courts instants de félicité.

Mais je m'arrête dans mes réflexions ; la nuit est écoulée, je crains le retour de l'abbé Merik avant d'avoir pu tout te dire. Voici donc la lettre de Marguerite.

« Il faut un motif bien puissant, une nécessité
» bien impérieuse, pour me faire enfreindre la

» promesse que je m'étais faite de ne plus vous » écrire, Bertrand. Un long temps s'est écoulé de-» puis notre dernière entrevue, et j'ai su résister » au désir qui, je vous l'avoue, m'a souvent tentée » de causer de loin avec vous, comme une amie, » puisque nous ne devions plus nous voir, et puis-» que notre amour était à jamais non pas détruit, » mais brisé. J'ai toujours été franche; jamais je » ne vous ai rien caché; je ne vous cacherai rien, » et j'ai voulu vous apprendre les nouveaux mal-» heurs qui fondent sur ma tante et sur moi, ainsi » que les sacrifices qu'ils m'imposent. J'ai beau-» coup souffert, je souffre encore horriblement; » j'ai cru que Dieu aurait pitié de moi et qu'il me » rappellerait vers lui, mais il m'a ordonné de » vivre, il n'a pas voulu abréger mes épreuves sur » cette terre. Hélas! que sa volonté soit faite!..... » elle est bien rude à mon pauvre cœur.

» Comment vous dire le motif qui me fait vous » écrire? Comment me décider à briser votre cœur » déjà si brisé? Et cependant il le faut bien, » une autre que moi vous l'apprendrait, et vous » m'accuseriez peut-être.

» Je me marie, Bertrand; j'épouse dans quinze
» jours, M. Ranci!..... Ne croyez pas que je cède
» à des instances multipliées, que je capitule fati-
» guée d'une longue résistance; non, Bertrand,
» non, mon ami, je n'ose plus dire mon bien-aimé:
» je me marie, parce qu'une impérieuse nécessité
» m'en fait une loi, parce que ce sacrifice a été
» exigé de moi, au nom de la reconnaissance que
» je dois avoir pour les soins prodigués à mon
» enfance et à ma jeunesse.

» Je me marie, parce que ma tante s'est mise à
» mes genoux pour me supplier d'épouser M. Ran-
» ci, parce qu'elle pressait mes mains en pleurant
» et qu'elle m'a dit: — Ma pauvre Marguerite,
» mon enfant, faut-il t'avouer notre position? Eh
» bien! je suis ruinée, la maison que j'habite ne
» m'appartient plus, demain je n'aurai pas un
» asile à partager avec toi; la pension même que
» me fait le gouvernement est aliénée pour plu-
» sieurs années. Et tout cela était vrai: ma pauvre
» tante cachait à tous les yeux une passion fu-
» neste, elle jouait à la loterie, et sa modeste for-
» tune s'est engloutie dans ce gouffre. M. Ranci

» a offert à ma tante sa maison, la vie de son in-
» térieur, si je voulais consentir à me nommer
» madame Ranci.

» J'ai été élevée par ma tante, c'est elle qui a
» pris soin de moi depuis la mort de mon père;
» c'est elle qui a fourni à tous mes besoins, qui
» m'a servi de mère; pouvais-je, quand elle me de-
» mandait, en retour de tous ses soins et de son
» amour maternel, de me sacrifier pour elle; pou-
» vais-je, dites-le, Bertrand, lui répondre par un
» refus? pouvais-je condamner sa vieillesse à la
» misère, au désespoir?

» Je ne le pouvais pas et je ne l'ai pas fait. J'ai
» accepté monsieur Ranci, mais j'ai voulu, avant
» de devenir sa femme, lui parler à cœur ouvert.
» Il est venu me trouver, et je lui ai dit que vous
» aviez tout mon amour que nul autre ne pourrait
» remplacer; que s'il me voulait pour femme,
» j'accepterais sa demande, mais que je ne lui pro-
» mettais qu'une profonde reconnaissance pour les
» bons procédés et les égards qu'il me témoignerait
» ainsi qu'à ma tante. Hélas! mon ami, votre pau-

» vre Marguerite ne s'appartiendra plus bientôt,
» elle aura de nouveaux devoirs à remplir, elle
» accomplira le dernier sacrifice qui pût lui rester
» à accomplir. Pensez à moi, comme à une amie
» morte; ne m'accablez point de vos reproches;
» ménagez-moi, je suis bien à plaindre! La fata-
» lité m'a prise au berceau et elle me poursuit
» encore; j'expie cruellement des crimes dont la
» culpabilité a précédé ma naissance. Il me faut
» tout mon courage pour supporter l'existence telle
» qu'elle m'est faite; ne m'ôtez pas ce triste cou-
» rage.

» Et cependant je veux que vous sachiez comme
» mon cœur se brise à la pensée de la détermina-
» tion irréparable que je me suis vue forcée de
» prendre; je veux que vous sachiez toutes les
» larmes qu'elle me coûte; et puisqu'il m'est encore
» permis de vous laisser lire dans mon âme, je veux
» une dernière fois vous l'ouvrir tout entière. Je
» vous aimais, Bertrand, d'un amour sans borne:
» quand je vous vis à Rosdeuk, quand vous
» vîntes réclamer l'hospitalité, après vous être
» égaré dans nos campagnes, j'éprouvai à votre

» vue une émotion si profonde que je sentis tres-
» saillir en moi une agitation inconnue jusqu'à
» ce moment. Je vous aimais, avant que votre
» aveu fût venu m'apporter un bonheur dont la
» pureté n'a jamais été troublée, et maintenant, à
» l'instant où je vais devenir la femme de M. Ranci,
» quelque coupable que puisse être ce que je
» vais vous dire, je vous aime de ce même amour.
» Comprenez donc, mon ami, l'immensité de
» mon sacrifice; pleurez avec moi tous ces beaux
» rêves évanouis, dont nous nous étions laissé
» bercer; pleurez tout ce à quoi nous renonçons.
» Pleurez cette liberté que je vais perdre de vous
» aimer dans la solitude, l'éloignement et le silence,
» bonheur douloureux que j'avais payé si cher.
» Priez aussi, afin que Dieu me prête la force néces-
» saire à ma nouvelle condition.

» Je n'ai pas promis mon amour à l'homme qui
» m'achète; non, Bertrand, je n'en ai pas promis
» et je n'en saurais pas donner; mais je voudrais
» trouver un peu de calme, je voudràis pouvoir
» envisager sans horreur les lieux qui vont m'en-
» chaîner. Vous êtes noble et généreux, vous;

» soyez miséricordieux pour moi, évitez de me
» voir, de vous trouver sur ma route ; accordez-
» moi comme une grâce de ne pas me répondre ;
» votre lettre me troublerait et me rendrait
» bien malheureuse, elle achèverait de déchirer
» mon âme en me découvrant les blessures de la
» vôtre. Ne m'ôtez pas la seule vertu qui pourra
» m'être un jour comptée pour balancer mes mur-
» mures et mes combats. Je sens ma faiblesse et
» j'en ai peur ; je comprends tout l'empire que
» vous pouvez exercer sur votre triste amie ; n'abu-
» sez point de cet aveu. Vous m'avez respectée
» quand j'étais dans vos bras, quand je vous faisais
» l'arbitre de ma destinée ; respectez-moi quand
» je viens vous dire toute ma faiblesse, et quand
» il n'y aurait plus de lutte possible.

» J'ai désiré vous dire ce que renferme mon
» cœur ; et combien, au moment de livrer ma
» personne à un homme que je ne puis estimer, il
» est encore à vous ; maintenant vous êtes maî-
» tre de mon avenir : je puis mourir de votre
» amour, si vous venez réclamer tout le mien, si
» vous démentez un seul instant cette générosité

» à laquelle je me confie. Adieu, adieu, Bertrand!
» c'est dans une véritable agonie, que je prononce
» ce mot cruel : Adieu!...... Prenez pitié de moi et
» priez pour votre désolée

» MARGUERITE.»

— Et tu ne lui a pas écrit, Bertrand? demanda Théodore de Vitré.

— Non, répondit Bertrand.

— Tu ne t'es pas présenté devant elle?

— Non.

Théodore tendit sa main à son ami, et la serra fortement entre les siennes.

— Tu as dû bien souffrir? ajouta-t-il.

— Oui!..... oui, Théodore, j'ai souffert au delà de toute expression, d'autant plus que j'ai voulu assister au mariage de Marguerite. Je me suis caché dans l'église derrière un des piliers du chœur.

J'ai tout vu, tout entendu, jusqu'à ce *oui*, qui nous séparait pour jamais, et qui a résonné à mes oreilles comme la première pelletée de terre que les fossoyeurs jettent sur le cercueil d'un mort. J'ai contemplé Marguerite dans sa toilette de mariée; ma vie était suspendue à ses lèvres, quand elle a prononcé d'une voix faible le consentement que demandait le prêtre. J'espérais mourir; mon cœur battait à rompre ma poitrine, et mes idées se perdaient. J'aurais voulu crier au sacrilége, m'élancer, troubler la cérémonie; mais j'ai vu Marguerite si pâle, si faible, si chancelante et cependant si courageuse, que son courage a relevé le mien. Je me suis mis au niveau de l'héroïsme de la victime, et mon regard a suivi toute la cérémonie du mariage.

Puis, quand la nuit fut venue, je me cachai en face de la maison où se faisait une sorte de fête. J'ai entendu ces chants joyeux; j'ai assisté de loin à la gaieté des convives; j'ai même aperçu Ranci, et j'ai pu supporter son air triomphant. J'ai vu aussi les conviés partir l'un après l'autre, les lumières s'éteindre peu à peu dans la maison; j'ai pour ainsi dire suivi Marguerite jusqu'à la chambre nuptiale.

J'ai vu se fermer les fenêtres ; et longtemps après que tout bruit eut cessé, longtemps après que toute lumière eut été éteinte, des pas qui parcouraient les corridors de la maison, un bruit de porte qui s'ouvrait, parvinrent à mon oreille ; une lumière brilla à mes yeux troublés, derrière une fenêtre du premier étage. Cette lumière éclaira pendant une demi-heure la chambre dans laquelle elle avait été apportée ; puis enfin elle s'éteignit et je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, la nuit était très-avancée. La maison du père de M. Ranci était entourée de prairies et close de haies ; je quittai celle qui m'avait servi de cachette, je jetai un dernier regard vers la maison : tout y était paisible, et je m'éloignai à grands pas.

— Je ne comprends pas, je te l'avouerai, dit Théodore de Vitré, ta conduite en cette occasion. Qu'allais-tu chercher à ce mariage? quel démon te poussait à servir de témoin au bonheur de ton rival?

— Qui m'amenait, reprit Bertrand, au mariage de Marguerite? c'était tout à la fois un sen-

timent de rage et de désespoir, un désir d'en finir avec la vie, un besoin de connaître toute mon infortune, de descendre aussi bas que possible l'échelle des misères humaines. Je n'ai jamais compris l'homme qui s'arrête à moitié d'un malheur, qui repousse le calice d'amertume avant d'en avoir vidé le fond; je n'ai jamais compris ces gens qui consentent à ignorer l'angoisse la plus pénible d'une blessure. Si j'avais trouvé Marguerite calme et sereine; si je n'avais pas vu sur sa figure la trace de ses larmes; si ses yeux fatigués ne m'avaient pas témoigné de son désespoir; c'en était fait pour jamais, je le crois, de mon amour; mais Marguerite pâle, affaissée; Marguerite se traînant comme une victime dévouée à cet hymen abhorré, me fut encore, si cela était possible, plus chère et plus sacrée; je lui accordai toute la pitié de mon âme, et je revins à Kergoët plus malheureux que je n'en étais parti; mais je savais tout ce que lui avait coûté l'hymen qu'elle venait d'accomplir; mais j'étais certain de régner encore sur son cœur.

Mon père ne m'interrogea jamais sur mon ab-

sence de quelques jours. Je crois qu'il en apprit le motif, du moins je dus le penser, en voyant quels soins de tendresse il me prodigua depuis cet instant fatal. Une fièvre continue m'avait saisi. Je fus obligé de me mettre au lit, et j'y demeurai pendant plus d'un mois; plusieurs fois j'eus le délire; mon père et l'abbé Merik se relayaient pour me veiller et me prodiguer leurs soins. Quand je repris ma raison, j'aperçus mon père assis près de mon lit et tenant une de mes mains dans les siennes. Sa figure était inquiète, et son regard interrogeait ma pâleur et mon retour à la raison, d'un air de doute et de crainte. Puis, quand il fut assuré que ma raison m'était revenue tout entière, ses traits s'illuminèrent d'une joie que je ne lui avais jamais connue.

Je me trouvais sans forces morales ni physiques; j'étais complétement abattu. Ma convalescence fut longue, et souvent je me croyais au moment de retomber dans un de mes accès de fièvre; ma bonne constitution l'emporta, et le médecin annonça à mon père qu'il serait peut-être nécessaire de me faire voyager, mais je n'y voulus pas con-

sentir; pour rien au monde je n'aurais quitté ma chère Bretagne; pour rien au monde je n'aurais fui les souvenirs du passé, et je ne me serais éloigné de mon seul amour, quoique cet amour fût brisé et que Marguerite et moi fussions séparés par une barrière éternelle.

Je priai mon père de ne point exiger que je quittasse pour quelques mois notre demeure de Kergoët; je lui demandai de me laisser me rétablir peu à peu, auprès des deux seuls amis que j'eusse sur la terre. — J'ai besoin de repos, mon père, lui dis-je un jour; j'ai besoin de paix et de tranquillité; laissez-moi déraciner lentement de mon âme les derniers lambeaux de mes rêves de jeunesse, les dernières espérances qui y résident peut-être encore. Il faut que je reste près de vous et de ma mère, si je ne veux pas devenir fou, si je ne veux pas maudire tous les liens dont mon âme a été enchaînée, si je ne veux pas blasphémer contre Dieu lui-même. Vous et l'abbé Merik, mon bon père, vous ne me demanderez jamais compte de mes ennuis, de mes courses pendant des journées entières à travers les bois

et sur nos côtes désertes; vous ne m'examinerez pas d'un regard cruellement curieux, quand un souvenir, revenant tout à coup à ma pensée, m'arrachera quelques plaintes. Non, vous seuls pouvez me supporter tel que je suis maintenant; le monde me blesserait; ne me forcez pas à quitter le seul lieu où je puisse vivre tranquille.

Mon père ne me pressa plus de partir, et il me laissa la plus entière liberté. Je passais mes journées à ne rien faire, à ne rien lire, à ne rien espérer; je vivais sans m'inquiéter de ce qui s'agitait autour de moi; la pensée même de Marguerite m'occupait rarement; j'étais comme un homme abruti par une commotion cérébrale, par une attaque de paralysie. Je crois que j'aurais fini par succomber à cet abattement, si une violente secousse n'était venue relever mon moral, en me donnant une surexcitation nerveuse.

M. Trigaut du Finistère était sorti de prison; il avait expié sa tentative de trouble, et la scène inconvenante à laquelle il avait présidé dans l'église de Kergoët, par plusieurs mois de détention.

Il avait annoncé son arrivée dans son domaine, et des instructions avaient été envoyées à ses métayers pour leur enjoindre de préparer à leur maître une sorte de fête triomphale. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Il y eut harangue révolutionnaire, déclamations contre les jésuites, banquet, feu d'artifice, illumination; et sur un immense transparent, on lisait :

A Trigaut du Finistère,
l'ennemi des despotes, des jésuites, des aristocrates, et l'ami du peuple.

Ce n'était que ridicule et voilà tout; il fallait hausser les épaules en voyant transformer en ami du peuple, en ennemi des despotes, un ancien procureur, enrichi comme s'engraissent les sangsues, par des piqûres faites au corps humain, et en aspirant le plus pur de son sang. Mais il paraît que ce jour-là je me trouvais d'une humeur facile à irriter; ce transparent avait été placé par distraction ou à dessein sur notre propriété voisine de celle de M. Trigaut : je le brisai

aussitôt que je l'aperçus, et j'en transportai les débris sur la propriété du héros de la fête.

Quelques amis de M. Trigaut, instruits à l'instant de mon exécution, se mirent à ma poursuite, comptant me faire expier l'*insolence* de ma conduite; mais je fus rejoint par plusieurs jeunes gens de notre *faction*, et entre les Trigaut et les Kergoët eut lieu un de ces fameux combats au bâton dont les Bretons sont si amateurs. Une fois la lutte engagée, je fus saisi d'une rage inconcevable, d'un besoin de frapper, de faire mal à mon ennemi, de l'entendre crier, de voir couler son sang, que je n'avais jamais connu, et qui m'épouvante encore aujourd'hui quand j'y pense. Je me lançais au plus fort de la mêlée; je bondissais comme un tigre; je poussais des cris affreux; puis, je m'acharnais sur mon ennemi, et je continuais à le frapper, même quand il était étendu à terre, devant moi. On m'a dit depuis que mes cris, mes bonds de tigre, ma figure bouleversée par la rage, mes yeux hors de leur orbite, et mon acharnement, décidèrent, plus encore que les violents coups de bâton que nous

distribuâmes, la victoire en notre faveur. Les Trigaut battirent en retraite, et l'on me reconduisit chez mon père, d'où je voulais absolument repartir pour recommencer la lutte.

Cet accès d'excitation dura toute la nuit, et l'on fut obligé de me garder à vue. Mais le lendemain, après avoir dormi quelques heures, je me sentis mieux; je n'étais plus accablé comme avant ce combat, et j'éprouvais un besoin d'activité que depuis plusieurs mois je ne m'étais pas connu.

JUILLET 1830.

Elle passait au bruit du canon, en emportant trois générations de rois.

CHATEAUBRIAND.

XXV.

Je fus deux ans sans entendre parler de Marguerite. Ma tristesse s'était changée en une mélancolie qui n'avait rien de farouche, mais qui cependant aimait la solitude. M. Trigaut et nous demeurions toujours séparés par une profonde inimitié, et nous étions constamment obligés de nous tenir sur nos gardes, pour empêcher ses empiétements de terrain, déjouer ses ruses et redresser ses insolences.

Un matin, comme mon père et moi nous sortions de notre chambre, nous entendîmes un grand bruit vers la porte du château; nous nous hâtâmes de nous y rendre, et quel ne fut pas notre étonnement quand nous aperçûmes M. Trigaut, porteur d'un drapeau tricolore et escorté de ses métayers et de quelques mauvais sujets des environs. Mon père retourna dans son cabinet, où il se revêtit de son écharpe de maire; puis ayant ouvert la porte du château, il alla au-devant de Trigaut et de sa bande, ne sachant à quoi attribuer le redoublement d'énergie qui lui donnait le courage de se faire porteur d'un drapeau séditieux.

Aussitôt que mon père parut aux yeux des *Trigaut*, des cris de toute sorte frappèrent nos oreilles: A bas l'écharpe blanche!... Vive la république!... Vive l'Empereur!... A mort les royalistes!.... et dix autres exclamations qui n'avaient entre elles nul rapport.

—Au nom de la loi, dit mon père, je vous somme de me remettre votre drapeau et de vous disperser.

Alors M. Trigaut vint en tête du groupe d'hommes qu'il avait amenés, et répondit à mon père :

— Vous n'avez plus d'ordres à donner ici..... Le bon temps est passé, voyez-vous, monsieur Kergoët ..... les braves habitants de Paris ont chassé tous vos Bourbons, et le drapeau tricolore est partout arboré. Ainsi, livrez-nous passage, si vous ne voulez pas que nous employions la force pour arborer nous-mêmes le drapeau tricolore sur les tours de Kergoët.

Mon père fit un bond en arrière et devint pâle de colère, mais d'une colère froide et sans éclat.

— Bertrand, me dit-il, allez faire fermer soigneusement toutes les portes du château et préparer la prison de la tour. Allez, Bertrand, et revenez ici sur-le-champ avec des armes.

— Arborer le drapeau tricolore sur Kergoët! vous êtes fou monsieur Trigaut; jamais, moi vivant, un tel drapeau ne flottera sur ma demeure. Sachez, monsieur Trigaut, que je suis maire ici, que je dois

faire respecter le roi et la loi, et que vous vous rendez coupable d'un crime capital, en ameutant les hommes qui vous suivent sous un drapeau ennemi du drapeau blanc.

— Mais quand on vous dit, hurla la foule, que vous n'êtes plus rien, que la révolution recommence, que le roi est en fuite, et que le peuple de Paris a proclamé la déchéance de votre Charles X!

Déja une foule de paysans dévoués à mon père avaient saisi leurs armes, et étaient venus se ranger autour de lui. Mon père s'avança alors vers M. Trigaut, le saisit au collet d'une main ferme, et l'entraînant après lui :

— Je vous arrête, monsieur, lui dit-il, au nom de la loi, comme perturbateur de la paix publique.

M. Trigaut voulut résister, protester; ses métayers et leurs acolytes essayèrent de le délivrer; mais mon père avait tiré de sa poche un pistolet, et tandis que, aidé de nos domestiques et de

quelques paysans, je contenais les perturbateurs, il déclarait d'une voix qui dominait tout le tapage, que si l'on parvenait à vaincre notre résistance, plutôt que de lâcher M. Trigaut il lui brûlerait la cervelle.

Le caractère déterminé que l'on connaissait à mon père, sa qualité d'ancien Vendéen, intimidèrent les furieux qui redemandaient leur chef; ils craignirent pour ses jours, et le laissèrent emmener, en se contentant de nous lancer quelques pierres et de nous adresser force injures. Cependant l'air de sécurité profonde avec lequel M. Trigaut se voyait arrêter, ses protestations qu'il n'avait dit que la vérité, en nous annonçant une révolution, inspirèrent quelques craintes à mon père; il réunit tous les moyens en son pouvoir pour mettre notre château à l'abri d'un coup de main. Dans ce but il prévint les petits fermiers des environs, dont l'opinion royaliste lui était connue; il leur demanda d'envoyer à Kergoët quelques-uns de leurs hommes et des provisions; puis ayant paré ainsi au premier danger, il attendit qu'une communication officielle lui apprît ce qu'il y

avait de vrai dans les nouvelles que l'on faisait circuler.

M. Trigaut eut une bonne chambre dans la tour la plus sûre de Kergoët, il y fut gardé à vue. La journée tout entière se trouva remplie par ces soins et ces prévisions. Le soir venu nous plaçâmes quelques sentinelles autour du château, pour ne pas nous laisser surprendre; et mon père me conduisit dans son cabinet, où il me parla avec un mélange d'autorité paternelle et de confiance amicale qui me touchèrent jusqu'au fond du cœur.

— Si cette révolution, cette révolte du peuple de Paris est vraie, ainsi que Trigaut nous l'a annoncé ce matin, je crains, mon cher enfant, qu'elle ne soit grave. Bien des fautes ont été commises, bien des dévouements désaffectionnés..... N'importe; ce n'est pas le moment de chercher des fautes ou des imprudences à la royauté..... Notre devoir, Bertrand, est de la servir et de verser pour elle, si cela est nécessaire, jusqu'à la dernière goutte de notre sang; car la royauté,

c'est le pays, c'est la foi, la croyance qui réunit en un seul faisceau tous les citoyens d'un état. La royauté, c'est la grande expression de la religion politique d'un pays. Et puis, écoute-moi, Bertrand, quand le roi de France a disparu dans notre tempête de 93, tout a disparu avec lui, tout a été détruit, et le sang le plus pur de la France a rougi les échafauds. Nous devons donc, mon enfant, comme gentilshommes, comme Français, nous rallier au cri de *Montjoie Saint-Denis!* nous devons, quand ce cri se fera entendre, jeunes ou vieux, partir pour rejoindre le camp royal, avec nos armes de combat.

Probablement, si les troupes royales ont éprouvé quelque échec; si le roi, comme le dit cet abominable Trigaut, a été forcé de quitter sa capitale, nous le verrons se diriger vers sa fidèle Vendée, vers sa noble Bretagne, et appeler à lui les régiments de sa garde, sa maison militaire, et tout ce qu'il y aura de fidèle dans les régiments de l'armée; ici, bien entouré de défenseurs, dans un pays où chaque paysan se lèvera pour servir sa cause, le roi pourra convoquer son conseil et ses



chambres, aviser aux moyens de réduire les villes rebelles à l'obéissance. Voilà, Bertrand, voilà le plan que le roi devra suivre, si les choses en sont au point où Trigaut les a représentées; car certainement il ne manque pas près de Charles X de gens courageux et expérimentés qui lui donneront ce conseil, le seul bon, le seul à suivre.

Nous, mon fils, nous devons être prêts pour ce moment; il faut nous munir d'armes et de munitions de guerre; il faut que nous comptions notre monde, quelles troupes déterminées nous pourrions conduire au camp royal. Demain matin, tandis que je convoquerai ici tous ceux qui, je le présume, nous suivront, toi, Bertrand, tu monteras à cheval et tu tâcheras d'apprendre quelques nouvelles; tu te rendras chez Jean Toucherel, le métayer, qui demeure à une lieue d'ici, près de la route de Brest; tu lui diras seulement qu'il tienne prêtes les armes et les munitions : il te comprendra, il sait ce que cela veut dire.

Quant à M. Trigaut, je ne suis pas fâché de l'avoir prisonnier dans ma tour de Kergoët; sa nouvelle

fût-elle aussi vraie que je veux encore espérer qu'elle est fausse, j'aurai toujours réussi à priver les brigands de notre canton de leur chef pour quelques jours, car je ne le relâcherai qu'à bon escient.

As-tu placé des sentinelles partout où nous pourrions craindre une surprise ? As-tu prévenu le garde-chasse de veiller cette nuit avec son fils ? et dans le cas où il apercevrait du mouvement de la part de messieurs les *Trigautains*, lui as-tu ordonné de se replier sur Kergoët ?

J'affirmai à mon père, que je n'avais omis aucune précaution, et que le château était parfaitement à l'abri d'une surprise.

— Alors, dit mon père, nous allons monter à cheval tous deux avec le jardinier, qui est un vigoureux compère, quoique touchant à la vieillesse ; nous nous armerons chacun d'un fusil et d'une paire de pistolets, et nous ferons une ronde autour de Kergoët. Je ne serais pas étonné que les *corbeaux* de ce matin voulussent profiter de

la nuit, pour venir croasser sous nos murs; il faut déjouer leurs manœuvres.

Mon père me semblait rajeuni de dix ans, depuis que la tentative de Trigaut lui avait fait prévoir des dangers, lui avait fait entrevoir des malheurs et la possibilité d'une nouvelle Vendée. Ses yeux s'étaient animés; il avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse.

Nous montâmes à cheval vers neuf heures du soir, et nous nous avancâmes lentement et en silence, explorant, du regard, les plaines qui s'étendaient autour de nous, les haies qui bordaient la route. Quelquefois nous nous arrêtions et nous prêtions l'oreille dans l'espoir de saisir un son éloigné qui nous avertît de quelque mouvement, qui nous prévînt de l'arrivée de quelque troupe d'insurgés; mais notre espoir resta toujours déçu: la nuit s'écoula dans le plus grand calme.

Au point du jour, je partis de Kergoët pour exécuter les diverses instructions de mon père; la plus grande partie de ma journée fut employée à

courir de villages en villages, à parler aux petits métayers dont nous étions sûrs, à faire arriver des provisions à notre demeure. Partout je trouvai les populations rassemblées, et s'entretenant des événements qu'une rumeur incertaine faisait circuler. Chez toutes, le sentiment d'un vague effroi prédominait. On craignait le retour des scènes sanglantes de la première révolution ; les vieillards cachaient le peu d'argent qu'ils possédaient, les jeunes gens préparaient leurs armes, s'attendant à une lutte acharnée.

Toute occupation demeurait suspendue; nul ne songeait à cultiver son champ, à vaquer à ses travaux habituels; les places des villages étaient encombrées de monde; et des sentinelles avancées, embusquées derrière des haies, épiaient l'arrivée des voyageurs, et partaient aussitôt qu'ils en avaient découvert un dans les lointains de l'horizon, pour donner l'alarme aux villages dont ils surveillaient les approches.

Quelquefois un redoublement d'inquiétude produisait un silence momentané, et l'on voyait des

hommes se baisser vers la terre, pour saisir, par une audition plus attentive, les bruits de l'espace; tandis que d'autres, allongeant le cou, tendaient l'oreille au vent. Puis un cri partait :

— Voilà le canon qui tire du côté de Brest !

— Non, c'est une fusillade derrière les bois, à gauche, vers la grande route.

Et les femmes se sauvaient, emportant leurs enfants dans leurs bras, et jetant des exclamations de terreur.

Quelques minutes après cette panique, chacun reconnaissait son erreur, et l'attention redoublait, et l'inquiétude allait croissante.

Je revins à Kergoët à cinq heures; j'aperçus, de loin, des rassemblements, mais je ne fus point inquiété, et bientôt je pus rendre compte à mon père du résultat de mon excursion.

Des renforts d'hommes nous étaient survenus, et les approvisionnements ne nous manquaient plus; Kergoët ressemblait véritablement à une

petite place de guerre; le service s'y faisait militairement, et des mots d'ordre avaient été distribués. Le soleil se coucha sans que nous eussions reçu aucune nouvelle. Il faisait un temps superbe, les étoiles brillaient au ciel, et l'horizon était d'une sérénité parfaite. Mon père et moi nous montâmes sur une des tours de Kergoët, pour tâcher de découvrir si quelque estafette ne se dirigeait pas de notre côté. Enfin, le galop d'un cheval retentit dans le lointain, s'approcha de plus en plus, et nous distinguâmes l'uniforme de gendarme qui recouvrait le cavalier. Nos sentinelles allèrent à sa rencontre et l'amenèrent à la porte du château, où mon père se rendit aussitôt pour le recevoir.

Ce gendarme nous remit un paquet de lettres qui était adressé au maire par la préfecture, mais il ne savait rien par lui-même; il n'avait recueilli, comme nous, que des bruits vagues; tout ce qu'il put nous apprendre, c'est que les diligences avaient fait leur entrée à Brest pavoisées de drapeaux tricolores.

Mon père s'était retiré dans son cabinet, où il

me fit bientôt appeler. Je le trouvai profondément abattu ; la vivacité qui naguère brillait dans ses yeux s'était éteinte ; je crus même apercevoir une larme qui de ses paupières avait coulé sur ses joues flétries.

—Ce que Trigaut nous annonçait hier n'est que trop vrai, Bertrand, me dit-il d'une voix brève et saccadée. Paris s'est révolté ; Paris a chassé le roi de France de ses murs, et le drapeau tricolore a été arboré sur tous ses édifices......

— Mais que fait le roi ? demandai-je avec anxiété.

— Le roi, mon enfant, me répondit mon père, le roi...... il a quitté sa brave garde...... il a abdiqué...... il a reconnu la révolution...... et maintenant des commissaires le conduisent à Cherbourg, où il doit s'embarquer pour l'exil.....

—Mais Mgr le dauphin ? murmurai-je encore ; M. le duc de Bordeaux ?.....

— Ils sont près du roi, reprit mon père avec un soupir douloureux; ils ont peut-être déjà quitté la France. Et parmi les serviteurs dont ils étaient entourés, il ne s'en est pas rencontré un qui leur ait donné le conseil de venir nous trouver dans notre fidèle Bretagne; qui leur ait dit qu'il fallait qu'un roi de France fût enterré à Saint-Denis ou sur un champ de bataille; qu'il fallait mourir sur le territoire sacré de son pays, en défendant sa couronne..... O mon Dieu!..... mon Dieu! pourquoi ne suis-je pas mort avant de voir un tel jour?......

Après ces mots, mon père ne put plus surmonter son émotion; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et versa d'abondantes larmes. Mais ce moment de faiblesse ne dura qu'un instant; il se releva bientôt et reprit d'une voix plus ferme :

— Sais-tu ce qu'ils me mandent de Brest, mon enfant? Sais-tu ce qu'ils m'ordonnent?.... Ils veulent que de mes vieilles mains vendéennes j'arrache le drapeau blanc qui flotte à notre clo-

cher; ils veulent que moi *j'amène* le pavillon royal, pour le remplacer par leur drapeau tricolore. Jamais! Bertrand..... jamais je ne consentirai à jouer un pareil rôle. Je ne suis plus rien; ma démission de maire est déjà écrite, et le gendarme qui m'a apporté les tristes nouvelles dont je te fais part l'emportera comme une réponse: jusqu'à ce qu'un nouveau maire soit nommé, tout restera ici dans le même état, et nul ne sera assez hardi pour toucher au drapeau blanc.

— Mais qui donc gouverne la France maintenant? demandai-je à mon père.

— On parle du duc d'Orléans!.....

— Le duc d'Orléans! m'écriai-je..... Il n'a donc pas suivi le roi?.....

— Non, mon enfant.... non, balbutia mon père..... mais silence sur tout cela..... Il faut maintenant songer à notre village de Kergoët; donne d'abord ma démission à ce gendarme, et fais-le repartir au plus vite, en lui recommandant de ne

s'arrêter nulle part, de ne parler à personne, puis tu viendras me retrouver.

Je fis exécuter les ordres de mon père, et je fus bientôt de retour près de lui.

— Écoute-moi, Bertrand, me dit-il, nous ne pouvons garder Trigaut plus longtemps prisonnier; il faut le mettre en liberté. Vas ouvrir la porte de sa prison et conduis-le jusqu'aux dernières limites de nos sentinelles. Ne réponds à aucune de ses questions; contente-toi de lui annoncer qu'il est libre, et, en le quittant, inspecte de nouveau tous nos postes; car il serait possible que le premier usage que fera de sa liberté ce maître brouillon, soit de recommencer son attaque sur Kergoët.

Mais les prévisions de mon père ne se réalisèrent pas. Trigaut sortit de prison sans dire un mot, sans laisser échapper un murmure; il se rendit immédiatement à sa demeure; et, montant à cheval, il partit pour Brest. Les deux jours qui suivirent s'écoulèrent dans une telle sé-

curité, que mon père se décida à renvoyer notre garnison, à l'exception de deux ou trois métayers qui, joints à nos domestiques, aux jardiniers et au garde-chasse, formaient encore une protection suffisante.

Le troisième jour Trigaut revint de Brest, où il s'était fait nommer maire de Kergoët. Le premier acte de son autorité fut d'abattre le drapeau blanc pour le remplacer par le drapeau tricolore; puis, le soir, il illumina sa maison, et nous pûmes lire sur un énorme transparent de papier huilé :

Vive Louis-Philippe, roi des Français!

Ce fut ainsi que nous apprîmes l'avénement au trône du duc d'Orléans.

A partir de l'installation de Trigaut comme maire de Kergoët, nous devînmes le but d'une foule de tracasseries de sa part; il ne se passait pas de jour qu'il n'inventât quelque vexation, qui cependant ne lui rapportait pas en toute

circonstance la satisfaction qu'il s'en était promise. Ainsi, il fit signifier à mon père d'avoir à lui abandonner le banc dont nous étions en possession à l'église depuis un temps immémorial, prétendant que ce banc était une propriété municipale. Mon père compulsa tous ses papiers, et il finit par découvrir un titre qui établissait que le banc en litige avait été concédé à perpétuité aux propriétaires de Kergoët, en reconnaissance et comme rémunération de tout l'argent qu'ils avaient donné pour la réédification de l'église.

Une autre fois il voulut nous contraindre à laisser établir un corps de garde au château de Kergoët, pour surveiller, disait-il, les côtes de la mer, et servir à la sûreté de la commune : notre résistance à cet acte municipal fut approuvée par l'autorité supérieure, et M. Trigaut en demeura encore pour ses frais de papier timbré.

Avec l'impuissance de nous faire sentir les effets de sa vengeance, sa haine augmentait chaque jour et ne cherchait qu'une occasion de se mon-

trer dans toute sa force; mais nous étions avertis, et nous évitions de donner prise à son mauvais vouloir.

C'est ainsi que nous gagnâmes l'année 1832, sans que rien d'important nous fût advenu qui mérite d'être rapporté. L'énergie qu'avait réveillée en moi les événements et les tracasseries de ces deux années s'éteignit bientôt. Quand je pus croire que nous allions retrouver le calme qui les avait précédées, je me sentis repris par cette rêveuse tristesse que j'avais déjà éprouvée. Je m'inquiétais de ne point avoir de nouvelles de Marguerite, et mon cœur saignait plus vivement à la pensée que peut-être elle s'était entièrement résignée à son sort, et que mon souvenir s'effaçait peu à peu de sa mémoire.

J'avais des jours et des nuits de rage pendant lesquels j'étais agité de crises nerveuses qui me faisaient beaucoup de mal. La nuit surtout, si la fatigue me procurait un sommeil pénible, je m'éveillais en sursaut, en songeant que Marguerite reposait entre les bras de M. Ranci,

qu'elle répondait à son amour, que cet homme jouissait de tout le bonheur dont l'espérance seule avait été la plus grande volupté de ma vie. Alors, je mordais mes draps avec fureur; je me tordais dans de véritables convulsions; je blasphémais contre la Providence, et ces crises finissaient par des larmes qui m'épuisaient sans me soulager.

Nous touchons au dernier acte de ce drame, mon cher Théodore; bientôt je t'aurais raconté toutes mes peines. Pardonne-moi ce long récit, et de t'avoir fait passer cette nuit à t'occuper de mes misères.

— Je voudrais en pouvoir prendre la moitié, répondit Théodore de Vitré. Dois-je ignorer un seul acte de ta vie? ne suis-je pas ton frère?

LA VENDÉE.

Il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel.

MIRABEAU.

XXVI.

Il se répandit tout à coup dans la Bretagne des rumeurs de mécontentement; des insultes avaient été proférées contre les recteurs de quelques paroisses, des croix avaient été abattues sur le bord de quelques routes; des bandes de conscrits réfractaires parcouraient le pays pour se soustraire à la conscription; les paysans de plusieurs cantons déterraient leurs armes longtemps enfouies, tout

présageait une insurrection prochaine. D'un autre côté, l'arrivée de S. A. R. Madame était annoncée, et des proclamations l'avaient devancée.

Une de ces proclamations fut apportée à mon père par un émissaire de l'un des chefs vendéens les plus influents; nous en prîmes lecture, elle contenait un appel aux armes, elle disait en termes énergiques ce que nul Breton ne pouvait entendre sans se sentir tressaillir d'une ardeur généreuse; que c'était une mère qui venait demander aux Bretons, si connus par leur courage et leur fidélité, le trône de son fils, de cet enfant dont le père avait été victime d'un lâche assassinat.

Elle disait encore : « Bretons, je viens seule parmi vous; je me livre à votre générosité, à votre courage, à votre amour, pour la race de vos rois; bonne et mauvaise fortune, je partagerai désormais tout avec vous. »

Mon père fut ému en lisant cette proclamation. — Mon fils, mon cher Bertrand, me dit-il, un Breton, un gentilhomme a toujours répondu à un tel

appel. Tu partiras, mon enfant, tu rejoindras cette héroïque princesse, tu lui conduiras notre contingent de soldats : moi, je te suivrai de près avec tout l'argent que je pourrai ramasser, car l'argent est aussi nécessaire que les soldats dévoués. Un champ de bataille nous est donc enfin donné pour disputer la fortune de la France. Il faudra prévenir tout notre monde, et je vous indiquerai la manière dont vous devrez quitter Kergoët, et comment vous pourrez rejoindre le rendez-vous assigné.

Pendant deux heures, mon père me donna les instructions les plus détaillées, sur la guerre que nous allions entreprendre, il me raconta toutes les batailles de la première Vendée : — Puissiez-vous avoir des chefs comme les Lescure, les Bonchamps, les Cathelineau, les La Rochejaquelin, les Stofflet, ajoutait-il avec enthousiasme ; ceux-là étaient de valeureux généraux, des chefs que l'on pouvait suivre aveuglément. Surtout évitez les divisions intestines ; hélas ! mon enfant, elles nous ont fait bien du mal lors de notre première prise d'armes.

Déjà la nouvelle de l'arrivée de S. A. R. Madame

était sue de tout le pays, on disait tout haut, que le drapeau tricolore allait être abattu, que le duc de Bordeaux serait proclamé roi, sous le nom de Henri V. Les autorités prirent l'alarme; des troupes occupèrent les villages centraux, des visites domiciliaires furent ordonnées pour découvrir les dépôts d'armes.

M. Trigaut ne laissa point échapper une si belle occasion de nous être désagréable. Un matin il se présenta muni d'un ordre régulier de perquisition, il fallut bien le laisser maître de fouiller notre château, avec une insolence que je ne pourrais te faire comprendre. Sa visite dura douze heures, et fut aussi minutieuse que possible, mais il ne trouva rien, et fut obligé de se retirer sans pouvoir nous emmener prisonniers, ainsi qu'il l'avait espéré.

Le lendemain je quittai Kergoët et vingt jeunes gens le quittèrent en même temps que moi, mais par des chemins différents, pour éviter d'attirer l'attention. Je ne te raconterai pas notre triste campagne, tu la connais aussi bien que moi, mon cher Théodore.

— Vous perdîtes quelques hommes à jamais respectables, et vous eûtes quelques glorieux combats.

— Oui, les combats de la Penissière et celui du Chêne. Nous perdîmes ce pauvre Bonnechose, assassiné dans une cabane de paysan, d'Hanache blessé à la cuisse et achevé sur le champ de bataille quand il ne pouvait ni se défendre, ni bouger, puis encore le brave Cathelineau, égorgé dans une ferme. Tu sais comment fut désorganisée notre entreprise, d'où vinrent les contre-ordres!..... Nous, nous sommes proscrits, et nous cherchons pour sauver notre tête à gagner la terre d'exil......

— Je souhaite que personne n'ait de fautes à se reprocher, s'écria Théodore de Vitré..... Mais dis-moi, Bertrand, comment es-tu parvenu à gagner cet asile ?

— Ce fût après le combat du Chêne, et la dispersion de notre petit corps d'armée, que je pris la résolution de venir rejoindre mon père, qu'une

maladie assez grave avait retenu à Kergoët ; malheureusement je fus surpris dans un champ où j'avais passé la nuit, et sans pouvoir me défendre, je me vis entraîné par une troupe de gardes nationaux qui, en m'accablant d'injures et de coups de crosse de fusil, me conduisirent à une petite ville voisine. Le maire était absent quand je fus amené à son logis, alors mes gardiens m'enfermèrent dans une salle basse, à la porte de laquelle ils placèrent un factionnaire. Depuis huit jours je menais une vie si misérable, j'étais tellement poursuivi par la crainte d'être arrêté, que je dormais à peine, et que je n'avais qu'en tremblant goûté quelques minutes de repos. Mon arrestation avait terminé toutes mes craintes, toutes mes agitations ; mon sort était décidé, je me sentis plus calme, et mon premier soin fut de chercher dans ma prison une encoignure où il me fût permis de dormir tranquillement.

Sans doute je n'étais pas le premier hôte que ma prison eût reçu, car je découvris une litière de paille froissée qui probablement avait servi à quelque pauvre proscrit comme moi. Je m'étendis,

sur cette paille, avec une satisfaction que l'on ne peut comprendre si l'on n'a point éprouvé de grandes fatigues, et je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil d'accablement.

J'ignore combien d'heures je dormis; seulement, la nuit était venue quand je fus réveillé par quelqu'un qui secouait le collet de mon habit.

— Qui est-là et que me veut-on? demandai-je d'une voix forte.

— Au nom de votre sûreté, taisez-vous, me répondit-on, ou parlez plus bas.

La voix qui me répondait me fit tressaillir, elle dissipa les restes de mon engourdissement, et je me levai d'un brusque mouvement. Cette voix, mon cher Théodore, était celle de Marguerite, je ne pouvais la méconnaître, j'en étais certain. Une forte palpitation m'empêcha d'abord de me convaincre tout à fait de la vérité par une question, mais j'étendis les mains et je saisis des mains de femme tremblantes et froides.

— Est-ce bien vous, Marguerite ? murmurai-je.

— Oui, c'est moi, c'est Marguerite; au nom du Sauveur, parlez plus bas; si l'on vous entendait, nous serions perdus.

— Je parlerai plus bas, aussi bas que vous le désirerez, Marguerite; mais expliquez-moi comment vous êtes ici, et par quel pouvoir vous avez accès dans ma prison ?

Marguerite fut quelque temps sans me répondre; enfin, d'une voix étouffée, elle me dit : — M. Ranci est maire de cette commune, et vous êtes en prison dans une salle basse de sa demeure.

Au nom de Ranci, tout le passé revint douloureux à mon esprit. J'abandonnai les mains de Marguerite que j'avais conservées entre les miennes, et je retombai assis sur le lit de paille que je venais de quitter.

— Oh ! écoutez-moi, balbutia la pauvre femme en cherchant à surmonter son émotion; écoutez-moi et ne me repoussez pas. Croyez-vous que je n'aie pas ma part de douleurs et de souffrances ?

Ayez pitié de moi, Bertrand..... ne soyez pas généreux à demi. Le temps presse, et il faut absolument qu'avant une heure vous soyez loin d'ici.

— Loin d'ici, Marguerite ! et comment voulez-vous que je sorte de prison ? Pensez-vous que M. Ranci sera assez généreux pour me rendre la liberté ? et quand bien même il voudrait le faire, croyez-vous me faire accepter cette grâce de lui ?

— M. Ranci n'est pas ici, il ne doit être de retour que vers minuit, dit Marguerite, ce n'est donc pas lui qui vous accordera votre liberté ; mais vous me suivrez par le chemin qui m'a amenée jusqu'à vous, et vous serez bien loin quand on s'apercevra de votre fuite.

— Vous ne pensez pas à ce que vous me proposez ! répondis-je..... vous n'y pensez pas !..... Quand on s'apercevra de ma fuite, les soupçons pèseront sur vous, et je ne veux pas que pour moi vous ayez à souffrir.

— Vous ne voulez pas que pour vous j'aie à

souffrir, Bertrand? et vous dites que vous resterez en prison? Vous persuadez-vous que je serai tranquille quand je vous verrai traité comme un Vendéen, arrêté errant dans nos campagnes? D'ailleurs vous êtes trop connu!....

— Trop connu! m'écriai-je..... et je n'ai été nommé par aucun des gardes nationaux qui m'ont arrêté.

— Vous n'êtes pas connu par votre figure, mais on sait votre nom, votre signalement a été envoyé à toutes les gardes nationales, à toutes les mairies, comme celui d'un homme dangereux, à la capture duquel on attache une haute importance. Si votre nom vient à être révélé..... je crains pour vous, Bertrand.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec un tel embarras, que je crus devoir demander pourquoi on serait plus exaspéré contre moi que contre tout autre Vendéen.

Marguerite ne me répondit pas.

Je la pressai de le faire, de me prémunir contre

les dangers que j'avais à craindre ; cette considération parut l'emporter dans son esprit sur les motifs qu'elle avait de se taire, et elle me répondit :

— J'ai tort..... j'ai tort, mon Dieu, d'accuser mon mari !.... Mais, vous le voyez, Bertrand est perdu si je ne parle pas.

J'entendis ses larmes qui coulaient amèrement ; enfin, elle s'approcha tout à fait de moi, et s'étant assise à mes côtés :

— M. Ranci vous déteste, me dit-elle, depuis la nuit où vous lui fîtes écrire le fatal billet que vous avez conservé ; il vous hait, Bertrand, d'une haine mortelle, et chaque fois que l'on répandait des bruits de massacre ou d'incendie attribués à votre parti, il ne manquait pas de dire à tout le monde que c'était la bande dont vous étiez le chef qui s'était rendue coupable de ces actes.

— Nous n'avons ni incendié, ni massacré, Marguerite ; nous nous sommes bravement battus, et nous n'avons pas toujours eu à faire à des ennemis généreux.

— Je vous crois, Bertrand; je vous crois, reprit Marguerite; mais il n'en reste pas moins que votre nom est en exécration dans toutes nos petites villes; et que si vous veniez à être reconnu.... mon Dieu!.... mon Dieu! je n'ose, sans trembler, penser à ce qui arriverait!

— Quel que soit le sort que l'on me réserve, je ne fuirai point en laissant peser sur vous la responsabilité de ma fuite, dis-je d'un accent de ferme résolution.

Marguerite s'empara de mes mains et les pressa d'une étreinte désespérée. — Vous ne fuirez pas? murmura-t-elle; vous voulez que je vous voie peut-être tuer sous mes yeux! vous voulez m'abreuver de chagrins bien cuisants, et m'accabler du désespoir de savoir mon mari responsable de votre sang, comme mon père l'a été de celui de votre mère!.... Vous êtes cruel, Bertrand;.... vous êtes bien cruel..... Mais non, vous fuirez, n'est-ce pas? vous ne voudrez pas me rendre folle?..... Qui pourrait me soupçonner d'avoir favorisé votre fuite?..... Qui vous connaît?.... Si vous partez avant l'arrivée de M. Ranci, tout est sauvé.....

Pour moi..... pour moi, Bertrand,..... pour moi, dont toute la vie a été une longue souffrance..... vous ne voudrez pas.....

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Et pourquoi prenez-vous tant d'intérêt à ce qui me touche, vous qui, depuis des années, ne m'avez pas donné une marque d'intérêt, vous la femme de mon ennemi ?

— Pourquoi !.... pourquoi !.... il le demande, prononça-t-elle avec l'expression du plus profond désespoir.

— Oui, je le demande, Marguerite ; c'est moi, dont vous avez détruit le bonheur, moi, que vous avez condamné à une torture de tous les instants ; c'est moi qui vous demande quel intérêt si pressant vous prenez à ma personne..... Et si je veux mourir, si je veux en finir avec toutes les misères qui m'ont accablé et qui me sont encore réservées ; si je ne veux pas vous devoir la vie..... car je suis las..... je suis épuisé..... je suis vaincu, Marguerite ! Retirez-vous ; je ne vous suivrai pas, et vous vous compromettez inutilement.

Mon désespoir sombre et résigné rendit des forces et du courage à Marguerite; elle s'approcha de mon oreille, dans la crainte d'être entendue, et elle me dit :

— Vous fuirez, Bertrand, vous fuirez, parce que je vous le demande, parce que je le veux, parce que vous me tueriez en me refusant. Ma voix n'a-t-elle donc plus d'empire sur vous?.... Écoutez-moi, si vous ne voulez pas fuir..... eh bien! moi aussi, je suis décidée! Je ne sors pas de votre prison; et quand M. Ranci arrivera, il nous trouvera ensemble..... et alors vous m'aurez perdue avec vous.

— Fuyons ensemble, répondis-je, et je pars; viens avec moi, quitte ton mari, sois ma femme; cherchons un désert où nous puissions vivre en paix, et je consens à sauver ma tête.

— Vous suivre, Bertrand..... mais j'ai un enfant, dit-elle si bas que je pus à peine l'entendre.

A cet aveu un cri sortit de ma poitrine, et je me levai plein de rage; je savais bien que Mar-

guerite était la femme de Ranci, mais lui découvrir un lien de plus qui l'attachât à cet homme, comprends-tu l'impression que j'en reçus?

—Oh! je la comprends..... je la comprends, s'écria Théodore de Vitré, mais continue ton récit.

— Vous aimez votre mari, Marguerite, lui dis-je d'un ton rude.....

J'attendis vainement sa réponse.—Vous aimez votre mari, répétai-je?...

Elle ne me répondit point encore.

—Eh bien! puisque vous l'aimez..... laissez-moi..... Je ne sais pourquoi vous êtes venue me trouver;..... retournez près de votre mari et près de votre enfant..... Oubliez-moi : je ne veux ni de votre pitié, ni de votre secours.

A ce moment minuit sonna, et l'on entendit les gardes nationaux qui relevaient leurs sentinelles. Marguerite se jeta à genoux, et ses dents se choquaient en parlant; je ne voyais, tant

l'obscurité était grande, que la forme de sa robe blanche.

— Il est minuit, me dit-elle..... Dans un quart-d'heure, dans cinq minutes, M. Ranci peut arriver..... Bertrand, je suis à vos genoux..... pour moi.... pour moi, mon ami, sauvez-vous!

— Non, répondis-je sèchement.

— Au nom de notre ancien amour, bégaya la malheureuse femme, que la terreur agitait.

— Notre ancien amour.... oh! oui..... un amour effacé, détruit..... un amour oublié..... Non, je reste, je veux mourir, et je me recouchai sur ma paille.

Marguerite se traîna, jusqu'à moi, sur ses genoux. —Vous êtes donc sans pitié..... dit-elle..... sans pitié, Bertrand..... Cependant, mon ami, si vous saviez comme je suis malheureuse!....

— Et moi, ne le suis-je pas? répliquai-je.

— Pas comme moi, pas autant que moi, reprit-elle.

— Plus que vous, Marguerite, car je n'ai rien oublié, et vous, vous ne vous souvenez plus de rien.

Comme j'achevais ces mots, un bruit de chevaux se fit entendre au loin. A ce bruit, Marguerite prêta d'abord une oreille attentive ; puis l'entendant s'approcher, elle bondit jusqu'à moi, m'entoura de ses bras, et me pressant sur son cœur, elle me dit, en parlant très-vite et avec des sanglots :

— Je n'ai rien oublié, Bertrand..... rien.... rien de tout le passé..... c'est pour cela que je veux que tu fuies..... Je t'aime comme autrefois, Bertrand..... mais il faut que tu fuies..... Je t'aime plus encore qu'autrefois.....

Mais sauve-toi...... fuis..... je meurs, si tu restes.... Je n'aime que toi au monde, Bertrand..... Oh! je t'en conjure, ne me serre pas dans tes bras..... fuis, l'on vient.....

Et avec une force surnaturelle, elle se dégagea de mon étreinte ; et comme je m'étais levé, elle

m'entraînait vers le passage obscur par lequel elle était entrée.

Son amour avait vaincu ma résolution; je la suivais, quand, au moment de franchir le seuil de ma prison, je m'arrêtai une dernière fois, et la prenant dans mes bras :

— Je ne te verrai plus, Marguerite, lui dis-je.... je t'obéis, je pars..... Les paroles que tu viens de me faire entendre ont soulagé mon cœur, lui ont ôté un énorme fardeau de douleur; mon âme éprouvera moins d'amertume à supporter désormais la vie. Adieu, Marguerite ! Je te pleure et je te plains. O ma bien-aimée ! avant de nous séparer pour jamais, donne-moi un baiser d'amour, le seul que mes lèvres auront reçu et qu'elles recevront jamais. Répète-moi encore une fois que tu m'aimes..... oh ! redis-le-moi.

Marguerite pencha ses lèvres jusqu'à mes lèvres. O mon ami ! j'ai cru mourir en recevant son baiser; je me sentis saisi d'une grande faiblesse, et c'est à peine si j'entendis sa voix qui balbutiait à mon oreille :

— Oui, je t'aime, mon bien-aimé!..... je t'aime d'amour; et maintenant, au nom de cet amour, pars, fuis pendant qu'il est nuit, et avant que ton ennemi soit revenu.

Je quittai Marguerite, je la quittai le cœur doucement ému, et cependant navré. S'il avait fallu donner ma vie pour recevoir un second baiser, semblable à celui qu'elle venait d'imprimer sur mes lèvres, je l'aurais donnée. Je partis parce que je la voyais désespérée, haletante, se traînant à mes genoux. Je m'élançai à travers les plaines et les haies, me cachant le jour; enfin j'arrivai à Kergoët : mon père n'existait plus..... j'étais orphelin.... j'étais désormais seul sur la terre!

UN CRIME IMPUNI.

Tu ne tueras point.
Commandements de Dieu.

XXVII.

— Maintenant, mon cher Théodore, tu sais toute mon histoire ; tu connais les malheurs qui ont accablé ma vie. Aujourd'hui, je vais partir pour l'exil ; je n'aurai même plus, bientôt, la consolation des souvenirs que mettent en notre âme les lieux que l'on a longtemps habités. J'ignore où me conduira la fatalité qui me poursuit, mais j'ai promis à Marguerite de lui faire savoir le lieu de

ma retraite, et comment j'aurai pu le gagner en sûreté. Je ne savais pas quel moyen j'emploierai pour l'instruire de ces détails qu'elle tient à connaître; tu es arrivé pour moi comme une providence inespérée; tu iras trouver Marguerite, n'est-ce pas? tu lui diras que tu m'as vu embarquer, et que je pars pour l'Amérique.

— Oui, répondit Théodore de Vitré; oui, j'irai trouver ta noble Marguerite; je serai ton messager près d'elle, Bertrand.

—Tu lui remettras ce papier, que je te donne cacheté, car il ne contient que la déclaration de Ranci, quand je lui proposais de se battre. Il m'a semblé qu'il était peu généreux à moi, vis-à-vis de Marguerite, de conserver entre mes mains cette preuve de la lâcheté de son mari; et, d'ailleurs, je m'éloigne peut-être pour toujours, ce papier pourra lui servir de protection; tu le lui remettras, Théodore. Il est encore une autre commission dont je veux te charger: Vois-tu ce livre? c'est l'*Imitation de Jésus-Christ* qui a appartenu à ma mère; son nom même est écrit de sa main, sur la première page

du livre. Je voudrais que tu le remisses à Marguerite comme un signe de réconciliation ; c'est ma mère qui pardonne à celle qui a sauvé son fils; dis-lui que tout esprit de haine est éteint; annonce-lui la mort de mon pauvre père.......

Bertrand fut interrompu par l'arrivée de l'abbé Merik.

— Écoutez, mes enfants, dit ce vieillard : Quelque houleuse que soit encore la mer, je crois qu'il est temps de songer à faire embarquer notre pauvre exilé; car une visite domiciliaire aura lieu dans ce château avant la fin du jour : ce sera M. Trigaut qui y présidera; et je dois vous dire que sa haine ne s'est pas éteinte sur la tombe de votre pauvre père, mon cher Bertrand. Il semblerait, au contraire, que ce soit une proie que l'on aurait arrachée à sa vengeance, et son désir de se saisir de votre personne en est augmenté.

— Croyez-vous, demanda Théodore de Vitré, que notre ami puisse tenter son embarquement, sans éveiller l'attention de M. Trigaut et de sa bande?

— Je l'espère, reprit l'abbé Merik ; d'ailleurs, nous avons une force suffisante pour protéger son départ. Jean Toucherel est ici depuis hier avec trente de ses amis bien armés et bien dévoués; profitons de ce renfort qui ne pourrait demeurer longtemps à Kergoët, sans nous attirer toutes les gendarmeries des environs.

— Avec trente hommes dévoués, je me fais fort de faire passer Bertrand sur le ventre de toute la canaille Trigaut, s'écria Théodore de Vitré ; allons, en route, mon pauvre Bertrand, embrasse tes deux amis; dis-leur un adieu qui, je l'espère, ne sera pas pour longtemps, et prenons tes bagages que nous répartirons entre nous.

Bertrand pressa, tour à tour, dans ses bras, l'abbé Merik et Théodore ; puis se plaçant à genoux devant le vieux prêtre :—Donnez-moi votre bénédiction, mon père; car j'ai besoin de votre bénédiction et de vos prières, dans le voyage que j'entreprends.

L'abbé Merik pouvant à peine retenir ses larmes, dit d'une voix douloureusement attendrie :

— Je vous bénis, mon pauvre enfant ; je vous bénis, comme prêtre et comme homme ; vous avez été un fils pieux ; Dieu vous donnera sa force, et moi je prierai chaque jour pour vous.

Un moment de silence suivit la solennité de cette effusion, mais il fut bientôt interrompu par Théodore, qui s'écria : — Ne perdons point de temps, marchons vers la mer ; il me tarde de voir Bertrand en sûreté sur le brick qui croise en vue des côtes.

Alors tous trois quittèrent l'étroite chambre qui avait recélé Bertrand, et quand ils furent arrivés dans la cour intérieure, ils trouvèrent Jean Toucherel rangeant en bataille ses trente hommes. Bertrand le remercia vivement du secours qu'il lui amenait.

— Allons donc..... allons donc, répondait ce brave homme. Est-ce que l'on ne se doit pas des services entre voisins? Tenez, monsieur Bertrand, si vous voulez m'en croire, au lieu de disperser dans les haies les trente *gars* que j'ai amenés, au lieu de les mettre comme des oiseaux

sur les branches d'arbres, à cette fin de *couvrir* votre embarquement, je pense qu'il vaut mieux marcher tous ensemble droit au rivage. Trigaut n'a ni gendarmes, ni *culottes rouges;* et ce n'est pas avec ses quatre métayers, et son écharpe tricolore, dont je me *fiche* comme de rien du tout, qu'il aura la prétention de nous arrêter.

— Qu'en pensez-vous, demanda l'abbé Merik à Théodore de Vitré.

— Je crois, répondit celui-ci, que le brave Jean Toucherel a raison. Mettez seulement quatre hommes d'avant-garde, et deux flanqueurs pour éclairer notre droite et notre gauche, et tout ira bien.

— Monsieur a été militaire, dit Jean Toucherel, en s'adressant à Théodore?

— Oui, mon brave, oui; vous avez compris l'utilité de mon conseil, n'est-ce pas? Eh bien! maintenant en marche, vos armes sont chargées!

— Oui, oui, dirent tous les Bretons.

L'avant-garde sortit d'abord de la cour du châ-

teau de Kergoët; elle précédait d'une centaine de pas le groupe où se trouvait l'abbé Merik, Bertrand et Théodore; quant à Jean Toucherel il allait et venait sur toutes les faces de la petite caravane.

A peine avait-on franchi les limites des propriétés de Kergoët, que Jean Toucherel vint dire à Théodore : — Je crois, Monsieur, qu'il serait bon de hâter le pas, car je viens d'apercevoir une espèce d'espion, de sentinelle, qui à notre vue s'est repliée sur l'habitation Trigaut, et je pense qu'il vaut tout autant, si cela est possible, éviter d'avoir à faire à ce gredin-là.

La colonne allongea le pas et s'avança vers le bas des grèves, dans un silence que troublait seul le bruit cadencé de la marche et le bruissement de quelque fusil qui se heurtait contre le canon d'un autre fusil.

Une barque et six rameurs attendaient, cachés dans une petite anse du rivage; Bertrand, avant d'y monter, pressa, encore une fois, dans ses bras, ses deux amis; puis, comme il se retournait après s'être placé dans la barque, pour dire à Théodore :

— Souviens-toi de.....

Quatre coups de fusil partirent du haut de la côte, et quand la fumée qu'ils produisirent se fut dissipée, l'abbé Merik se précipitait vers Bertrand que l'on voyait percé de deux balles, et couché dans le fond du bateau.

—Feu, feu, cria Jean Toucherel à ses hommes! mais les assaillants étaient protégés par les rochers, du haut desquels ils venaient de tirer; et quand on les eut gravis, ils avaient disparu. On distinguait seulement au loin quatre hommes armés de fusil, que Jean Toucherel affirma reconnaître parfaitement pour Trigaut, et trois de ses métayers.

Cependant Bertrand se mourait; ses lèvres laissaient à peine échapper quelques mots; le froid de la mort s'emparait de son corps et le rendait bleuâtre. L'abbé Merik tenait une de ses mains dans les siennes, et pleurait en murmurant des prières. Théodore s'était penché sur la figure du mourant pour entendre ses dernières paroles.

— Ne va pas..... trouver Marguerite..... tout est fini..... il vaut mieux qu'elle ignore ma mort.....

Bertrand fit encore un geste d'adieu, puis ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir. Son cadavre fut reconduit au château de Kergoët par la même escorte qui espérait le protéger dans sa fuite ; et deux jours après eut lieu un service solennel pour le dernier des Kergoët. Toutes les populations voisines se rendirent à l'enterrement de Bertrand. Théodore de Vitré et l'abbé Merik durent employer leur autorité, et descendre même jusqu'à la prière, pour empêcher les paysans de Kergoët de se porter, en tumulte, chez Trigaut. Ils voulaient tirer vengeance de son abominable action.

Le château de Kergoët est devenu, depuis ce temps, morne et désert ; ses hautes tours se dégradent ; l'herbe pousse dans ses cours, et les oiseaux de nuit font leur domicile dans ses masses de pierre. L'abbé Merik auquel Bertrand de Kergoët l'a légué, y vit encore retiré dans la chambre de son jeune ami, pleurant les jours écoulés ; et demandant à Dieu, avec sa pitié pour ceux qui ne sont plus, sa miséricorde pour ceux qui leur survivent.

Quant à Marguerite, attaquée depuis longtemps d'une maladie de langueur, elle vécut près d'un an, sans apprendre la mort de Bertrand, et elle rendit enfin son âme à Dieu, dans la petite maison de Rosdeuk, où elle s'était fait transporter.

FIN.

TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT, RUE RACINE, 28.

qui la reine auroit pardonné le plus difficilement, mourut à Newcastle dans le mois de juin. Murray, réhabilité dans ses biens et dans ses honneurs, recouvra les bonnes graces de sa souveraine, et poursuivant ses ténébreux complots, n'oublia pas de témoigner sa reconnoissance aux complices de son attentat. Avant la fin de l'année, Murray, Bothwel et le comte 1566.

dans le mois d'août, qui fut pendu et écartelé ». Il s'agit de ces deux marchands qu'elle sauva ; et l'expression de Knox semble choisie pour faire entendre que le sang n'avoit cessé de couler, depuis le mois de mars, pour le meurtre de Rizzio. (Keith, *p.* 334, *note* (*f*)) Knox ajoute, que la reine n'accorda le pardon aux rebelles que pour être mieux vengée des meurtriers de Rizzio, et qu'elle aima mieux oublier tels crimes que ce fût, hors celui-là. « Mais, comme l'observe Keith, il fait en cela ce que ni lui ni aucun homme ne peut : deviner les intentions n'est pas chose aisée ». (*pag.* 333, *note* (*c*)) Ruthwen raconte les peines que souffrirent les parens, les femmes et les enfans des conjurés, lorsque l'arrêt fut prononcé, qui les dépouilloit de leurs biens. Il prétend que *c'étoit à faire pitié à tous les bons cœurs.* On en convient avec lui. Sans doute il est cruel qu'un père coupable entraîne avec lui la ruine et l'infamie des siens ; sans doute l'humanité gémit. Mais que deviendroit l'ordre public, si cette pitié dangereuse abandonnoit la vie des rois, leur autorité, leurs royaumes, la vie et l'honneur des citoyens, aux entreprises des méchans, et

1566. d'Athol obtinrent la grace de tous les conjurés. C'est ainsi que la crédule et foible Marie Stuart, par une conduite opposée aux lumières de son esprit et aux loix de la raison, s'entouroit d'ennemis et de traîtres.

Les outrages qu'elle avoit reçus, dit le plus célèbre des historiens anglois (*a*), n'auroient laissé aucun sentiment de clémence dans l'ame la plus douce et la plus modérée. Une femme enceinte de six mois voit massacrer l'homme honoré de toute sa faveur; on tourne des armes contre elle-même, et le chef des assassins est son mari; prisonnière entre ses mains et celles des conjurés; gardée par leurs domestiques, sans aucun des siens, sans une personne de son sexe dont la vue puisse la rassurer, et dans le sein de laquelle elle ose répandre des larmes; saisie par la fièvre, effet de son trouble; me-

---

laissoit les crimes impunis, parce que les *bons cœurs* auroient plus de pitié des familles humiliées de ces scélérats, que des familles désolées auxquelles ils ont fait du mal? Que de gens ont les mots de *clémence* et de *pitié* dans la bouche, quand ils sont loin du cœur! dit Keith (*p.* 133, *note* (*c*) *Relat. de Ruthwen*, *Append. p.* 129.) Hume et Robertson ne parlent point des exécutions. Carte dit que les fausses relations de Buchanan ont été détruites par Keith. Carte, *p*, 436, *note* (2).

(*a*) Hume. *tom. II*, *p.* 367.

Son premier soin fut de blâmer en apparence l'outrage fait à la reine sa sœur, d'appeler le meurtre de Rizzio une *action détestable*, de désavouer publiquement qu'il eût eu la moindre part à ce complot, et de promettre à la reine que jamais il n'intercéderoit pour les coupables, et n'auroit nulle liaison avec eux. En même temps le comte de Murray leur conseilla de fuir en Angleterre, et leur donna des lettres de recommandation pour son ami le comte de Bedford (*a*). Marie écrivit à Elisabeth, l'informa de l'assassinat commis en sa présence, et la pria de ne point donner azyle aux meurtriers de 1566.

(*a*) Cambden, *pag.* 403. Gilbert Stuart, *pag.* 150. Lorsque le comte de Murray devint régent du royaume, Morton, son ami, fit donner des témoignages de reconnoissance à Elisabeth par Throgmorton, ambassadeur de cette princesse. (Keith, *p.* 458. *Lettre de Throgmorton à Cecill.*) Il lui rend compte, entre autres choses qui seront rapportées dans la suite, d'une assemblée de lords chez le régent, et de ce que les membres de cette assemblée lui dirent. « Alors, ajoute-il, le comte de Morton s'exprima ainsi : Je ne parlerai point une seconde fois de ce que les autres ont traité, et je vous prie de rendre mes très-humbles graces à la reine, de la faveur que j'ai reçue dans le temps de mon séjour dans son royaume ». (*Lettre datée du premier septembre* 1567.) Elisabeth elle-même, dans une lettre à Throgmorton, lui dit : « Le comte de Morton s'est réfugié dans notre royaume, quand

